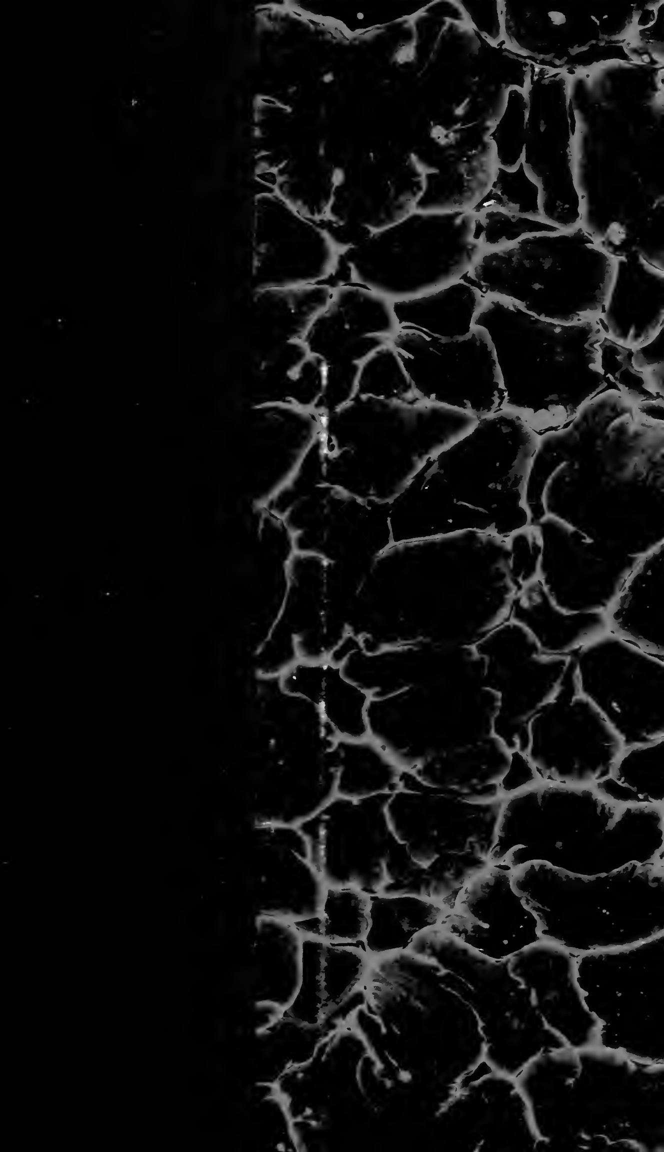


PETIT RESERVOIR,

CONTENANT

UNE VARIETÉ DE FAITS HISTORIQUES ET CRITIQUES, DE LITTERATURE, DE MORALE ET DE POËSIES, &c.

Et quelques fois de Petites

AVANTURES ROMANESQUES ET GALANTES.

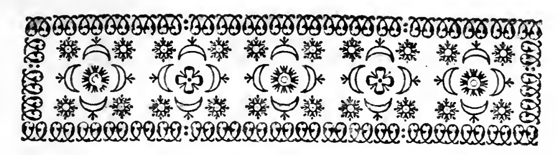
TOME CINQUIEME. NUM. LXXXI.



A LA HAYE,

Chez JEAN NEAULME,

MDCCLI.



PETIT RESERVOIR.

MEMOIRES ET LETTRES

Pour servir a l'Histoire de la Vie de Mademoiselle

DE L'ENCLOS.

AVERTISSEMENT du LIBRAIRE.

,, ON a témoigné tant de ſatisfaction à
,, la lecture des lambeaux de ces Me-
,, moires, que nous avons jugé à propos
,, de les communiquer tout-à-fait, en ren-
,, voyant cependant ce qui a déjà été rap-
,, porté dans notre *Petit Reſervoir*, à l'en-
,, droit où cela ſe trouve, pour éviter des
,, rédites. Mais commençons notre Au-
,, teur.

A EUGENIE.

VOUS m'avez demandé, belle Eugénie, l'Histoire de Mlle de l'Enclos, & j'ai eu l'imprudence de vous la promettre. Mais les recherches que j'ai faites pour contenter votre curiosité, n'ont point été aussi heureuses que je le souhaitois; & je ne puis vous donner qu'une esquisse très-légere & très-imparfaite de son caractere & de ses avantures. Au reste ne cherchez point, dans le cours de sa vie, cette foule d'événemens intéressans que produisent les passions, quand elles sont obligées d'opposer le voile du mystere au joug de l'importunité & de la contrainte. Vous n'y trouverez ni les rafinemens de la coquetterie, ni les artifices de l'infidélité, ni les noirceurs de la perfidie. La Liberté, l'Amour, & la Philosophie, chez elle, se tenoient par la main: c'ètoit une ame noble, mais sensible, qui se livroit avec franchise à toute la vivacité de ses goûts, & qui savoit allier avec dignité la conduite la plus galante avec les sentimens les plus respectables. C'étoit une amie fidelle, dont la vertu conduisoit la raison, & dont le cœur ne connoissoit ni l'intrigue, ni la fausseté. Cependant avec des qualités si rares & si estimables, peu de personnes aujourd'hui conviendront sincerement de son mérite: ses vertus dont la memoire commence à se perdre dans le lointain des années, seront moins apperçûes que ses foiblesses. Les Jeunes-gens la regar-

deront

deront comme une précieuse, les femmes, comme une fille sans mœurs, & les gens du monde comme un personnage embelli par le pinceau de l'enthousiasme & de la prévention. Mais vous, belle Eugénie, qui possédez un esprit mûr dans un âge où les autres femmes n'ont encore que de la beauté, vous qui ne jugez avec rigueur que vous seule, vous lui rendrez plus de justice : Vous la trouverez telle qu'elle étoit en effet, c'est-à-dire la plus aimable des femmes ; & vous ne serez point étonnée, qu'avec un génie supérieur, une beauté inaltérable, & un caractere excellent, elle ait fait les délices de la société, & l'admiration de son siécle.

VIE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

MADEMOISELLE de l'ENCLOS, qui, sous le nom de *Ninon*, s'est rendue si célébre, dans le dernier siécle, par les charmes de son esprit & par ceux de sa personne, étoit née Demoiselle. Elle étoit fille unique de Monsieur de l'Enclos, Gentilhomme de Touraine, & de Mademoiselle de Raconis, son épouse, Demoiselle de l'Orleanois. El-

le naquit à Paris le 15 Mai 1616, & elle se nommoit Anne de l'Enclos.

M. de l'Enclos, son pere, avoit pris le parti des armes dans sa jeunesse, il avoit servi sur la fin du regne de Henri IV, & au commencement de celui de Louis XIII. S'étant fait connoître pour un des braves de son tems, il s'attacha sur la fin de ses jours, en cette qualité, au fameux Cardinal de (a) Retz, qui étoit pour lors Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Notre-Dame de Paris, lequel avoit toûjours eu pour lui beaucoup d'estime. Madame de l'Enclos, sa mere, étoit une dévote dont l'esprit étoit extrêmement borné.

M. de l'Enclos étoit un homme d'intrigues & de cabales, il avoit cependant de l'esprit & de l'érudition; & entr'autres talens, il avoit celui de jouer parfaitement du luth; c'est ce qui a fait dire faussement dans le monde, que Mademoiselle de l'Enclos étoit la fille d'un Joueur de luth. Il est vrai que son pere, qui l'aimoit passionnément, eut la complaisance de lui apprendre lui-même à jouer de cet instrument dès son enfance, &

(a) Jean-François-Paul de Gondi, Cardinal de Retz, Damoiseau de Commerci, Abbé de S. Denis, & second Archevêque de Paris, naquit en Octobre 1614, fut Chanoine de Notre-Dame le 31 Décembre 1627, Coadjuteur de Paris le 10 Juin 1643, Cardinal le premier Mai 1652, Archevêque de Paris le 21 Mars 1654. Il se démit de son Archevêché en Mars 1662, & mourut à Paris, le 24 Août 1679, âgé de 64 ans & 10 mois.

& qu'elle y fit de grands progrès en très-peu de tems.

Sa mere, qui en vouloit faire une dévote comme elle, la menoit tous les jours à Vêpres & au Sermon ; mais *la petite Ninon*, avant de sortir, avoit toûjours soin de mettre dans sa poche quelque livre divertissant, d'Histoire ou de Poësie, qu'elle portoit à l'Eglise pour se désennuyer.

Elle perdit son pere & sa mere dès sa plus tendre enfance, c'est-à-dire, à l'âge de quinze ans. Jusqu'à cet âge elle fut élevée par un pere qui l'aimoit à la folie, & par une mere qui la contrarioit sans cesse. Mais sans entrer dans les détails de sa premiere éducation, il suffit de dire, qu'elle étoit si bien née, qu'elle se forma, pour ainsi dire, toute seule, & que la justesse de son esprit l'éclaira sur les défauts de sa mere, sans rien diminuer des sentimens qu'elle lui devoit.

Elle perdit sa mere à l'âge de quatorze ans, en 1630, & son pere mourut un an après, en 1631, âgé d'environ cinquante ans. Ainsi elle se trouva, à l'âge de quinze ans, maitresse de sa destinée; mais avec un bien qui n'étoit pas considérable, parcee que son pere, qui avoit eu part à beaucoup de duels, avoit dissipé presque tout son patrimoine, dans l'espérance de faire un jour fortune.

Mademoiselle de l'Enclos, malgré sa grande jeunesse, avoit naturellement l'esprit mâle (*a*) . . . . les redites.

Un

(*a*) Ce qui est omis ici, se trouve dans notre *Petit Reservoir Tom. IV. Num.* 73. *pag.* 194--199.

UN jour, Mignard, le célébre Peintre, étoit chez elle, & se plaignoit de ce que sa fille, qui étoit fort belle, & qui a été depuis Madame la Comtesse de Feuquieres, manquoit de mémoire; *Vous êtes trop heureux, Monsieur*, lui dit Mademoiselle de l'Enclos, *elle ne citera point*. Et en effet, Mademoiselle de l'Enclos ne citoit presque jamais, persuadée que les citations ennuyent à la longue, & humilient les Auditeurs. Son érudition fuyoit l'étalage, & étoit toûjours accompagnée de modestie, & d'égards pour ceux avec qui elle se trouvoit. Elle ne faisoit jamais la savante, cependant elle savoit beaucoup. Historiens, Philosophes, Poëtes anciens, Romans même, rien n'avoit échappé à ses lectures. Elle faisoit également ses délices & des richesses de l'antiquité, & des fleurs de l'érudition moderne. Et quoiqu'elle n'eût aucune connoissance des Langues Grecque & Latine, elle jugeoit très-sainement de nos meilleures Traductions Françoises de Vaugelas & d'Ablancourt. Quelle différence prodigieuse d'une fille si charmante à ces femmes frivoles d'aujourd'hui, dont un joli visage fait tout le mérite! qui n'ont ni caractere, ni sentimens, ni mœurs, qui ne savent faire que des nœuds, qui ne lisent que dans un jeu de cartes, qui ne parlent que d'après les autres, qui ne pensent ni ne réfléchissent, qui vont dix fois au même Opera sans en comprendre le sujet, qui, sans le jeu, la médisance & la galanterie, n'auroient jamais rien à dire, qui n'acquierent, en vieillissant, que de nouveaux ridicu-

les,

les, & qui n'ont plus d'eſprit lorſqu'elles n'ont plus d'adorateurs !

L'ABBÉ Scarron (*a*), Poëte célébre, dont Mademoiſelle de l'Enclos étoit amie, ayant quitté le petit collet en 1651, pour épouſer Mademoiſelle d'Aubigné, qui logeoit chez lui depuis un an qu'elle étoit de retour de la Martinique, & qui n'avoit alors que ſeize ans, Mademoiſelle de l'Enclos fit bien-tôt connoiſſance avec la jeune Madame Scarron, à qui elle trouva beaucoup d'agrémens dans l'eſprit pour ſon âge. Elle ne tarda guéres à ſe lier d'une grande intimité avec elle, & ſouvent même elle lui prêta généreuſement de l'argent dans ſes beſoins les plus preſſans. Ces bons offices, malgré toute la reconnoiſſance qu'ils méritoient, n'empêcherent pourtant pas Madame Scarron, qui avoit 19. ans moins qu'elle, de lui enlever, un beau jour, le cœur du Marquis de Villarceaux, ſon amant, l'un des hommes le plus aimable de ſon tems. Mademoiſelle de l'Enclos en fut long-tems piquée au vif, & ſe repentit amérement d'avoir pris pour confidente une femme plus jeune qu'elle. Mais, comme elle ſavoit, & ſur tout par elle-même, qu'il n'eſt point

(*a*) Paul Scarron, fils d'un Conſeiller au Parlement de Paris, naquit à Paris en 1601, fut d'abord Chanoine du Mans; étant tombé tout-à-coup, après une débauche, dans une eſpece de Paralyſie, à l'âge de 27. ans, il demeura perclus de tous ſes membres pendant le reſte de ſa vie, & il mourut à Paris le 14. Octobre, 1660, âgé de 59. ans.

point d'éternelles amours, elle pardonna dans la ſuite à Madame Scarron, & depuis elle fut toûjours la meilleure de ſes amies, juſques-là même qu'après la mort de Scarron, en 1660, le rapport de leurs goûts & de leurs humeurs, étant devenus des titres nouveaux pour cimenter entr'elles une plus grande union; il y a eu des tems dans le cours de leur vie, où elles n'eurent qu'un même lit pendant des mois entiers.

MADAME SCARRON étant parvenue dans la ſuite à une fortune plus éclatante, n'oublia jamais l'amitié que Mademoiſelle de l'Enclos avoit eu pour elle; & elle ſe fit même un plaiſir de lui donner quelquesfois des marques de ſon ſouvenir.

LA Reine Chriſtine de Suede, qui vint à Paris en 1656, où elle paſſa deux ans, fut enchantée des fréquentes converſations qu'elle eut avec Mademoiſelle de l'Enclos; & elle dit, en partant, à toute la Cour, qu'elle n'avoit trouvé aucune femme en France qui lui plût autant que l'*illuſtre Ninon*. Chriſtine la combla de louanges & de préſens, & fit tous ſes efforts pour l'emmener avec elle à Rome en 1658. Mais les louanges ne tournent la tête qu'à ceux qui ne ſont pas accoutumés à les entendre, *Ninon* n'en fut point enorgueillie. Elle remercia très-humblement la Reine, & la laiſſa partir.

LE Prince de Condé (*a*), qui avoit été du

(*a*) Louïs de Bourbon II. du nom, d'abord Duc d'Enguien, enſuite Prince de Condé, fils de Henri de Bourbon, & de Charlotte-Margueritte de

du nombre de ses amans, avoit toûjours conservé pour elle une grande considération. Quand il la rencontroit dans les ruës, il ne manquoit jamais de faire arrêter son carosse, & de la saluer. Cet honneur, qu'un Prince tel que lui rendoit ainsi publiquement à son mérite, auroit pû flater la vanité d'une autre femme qu'elle; cependant, elle n'en étoit nullement éblouie. Elle connoissoit le prix de ces sortes de distinctions, & elle savoit les réduire à leur juste valeur, quelque remarquables qu'elles fussent. Les grands Seigneurs, disoit-elle, se glorifient du mérite de leurs ancêtres, parce qu'ils n'en ont point d'autres. Les beaux esprits se glorifient de leur propre mérite, parce qu'ils le croyent unique. Les gens de bon sens ne se glorifient de rien. Et en effet, elle n'étoit ni fiere, ni vaine, ni envieuse. Mais elle étoit naturellement jalouse du mérite des autres femmes. C'étoit-là son foible & son unique défaut.

Elle logeoit dans la rue des Tournelles, derriere la place Royale, dans une maison qu'elle avoit achetée à vie. Cette maison étoit petite, mais elle étoit commode & propre, & elle contenoit deux appartemens séparés,

de Montmorenci, né le 8. Septembre 1621, épousa le 11. Février 1641. Claire-Clémence de Maillé, Marquise de Brezé, gagna la fameuse Bataille de Rocroy contre les Espagnols, le 19. Mai 1643, cinq jours après la mort de Louis XIII, & mourut le 11. Décembre 1686, âgé de soixante-cinq ans, trois mois & trois jours.

parés. Dans ſon premier appartement elle avoit un fort beau & fort grand ſalon, où elle recevoit ſes viſites. C'étoit la piéce d'aſſemblée. La compagnie ſe raſſembloit ordinairement chez elle ſur les cinq heures, & y reſtoit juſqu'à neuf. Ce ſalon n'avoit point de tapiſſerie, il étoit boiſé, avec des filets d'or; & l'on y voyoit les portraits de ſes principaux amis, & quelques tableaux des plus excellens Peintres de ſon tems. C'étoit dans cette piéce qu'étoient ſon claveſſin & ſa bibliothéque. Dans le fond de ſon ſecond appartement, qui donnoit ſur le boulevard, il y avoit un aſſez grand cabinet, plus voluptueuſement meublé que tout le reſte: il étoit orné de glaces & de panneaux de menuiſerie; elle avoit fait peindre à freſque, ſur le plafond, toute l'hiſtoire de Pſyché, & ſur les panneaux pluſieurs autres avantures des plus galantes de la fable. Aucun de ces ſujets charmans ne repréſentoient les rigueurs de l'amour: elles étoient bannies, même en peinture, de ce lieu délicieux: & tout y reſpiroit l'amour heureux. C'étoit dans ce cabinet qu'elle ſe plaiſoit le plus, & qu'elle aimoit à ſe retirer, quand la Compagnie n'étoit pas nombreuſe. C'étoit là qu'elle avoit coutume de jouer du luth. Quand elle en jouoit, ce qui étoit très-rare, elle en jouoit ſi parfaitement, qu'on auroit dit qu'elle n'avoit fait autre choſe toute ſa vie; & dans ces momens on pouvoit ſe conſoler de ce que l'on perdoit d'ailleurs, parce qu'elle trouvoit le ſecret d'y mettre tout ſon eſprit & toute ſon ame; ce qui donnoit

à ſon

à son jeu je ne sai quoi de brillant & de tendre, où celui des plus grands Maîtres ne pouvoit atteindre.

ELLE avoit aussi une petite maison de campagne à Pique-pusse, où il y avoit un assez beau jardin, & un fort joli bouquet de bois: elle y alloit ordinairement passer les Automnes.

MADEMOISELLE de l'Enclos ne pouvoit souffrir qu'un homme eût les mains grandes, ni qu'il eût un gros ventre. Elle disoit que cela avoit l'air ignoble.

ELLE ne buvoit jamais que de l'eau; mais elle mangeoit beaucoup. Et elle étoit si gaie & si animée, quand elle étoit à table, qu'on disoit ordinairement qu'elle étoit yvre dès la soupe. Elle aimoit toutes les personnes qu'elle estimoit: mais elle avouoit naturellement qu'elle n'estimoit pas toûjours tous ceux qu'elle aimoit. Elle avoit peu d'opinion en général de la probité humaine. Aussi, disoit-elle souvent: Quand le crime chargé d'or, vient fraper à la porte de l'indigence, il est rarement renvoyé. Voici quelques-unes de ses réflexions.

ON est bien à plaindre quand on a besoin du secours de la Religion pour se conduire dans le monde. Car c'est une marque certaine que l'on a l'esprit bien borné, ou le cœur bien corrompu.

IL n'y a rien de si varié dans la nature que les plaisirs de l'amour, quoiqu'ils soient toûjours les mêmes.

LES Poëtes sont des foux, d'avoir donné au fils de Venus, un flambeau, un arc, un carquois; la puissance de ce Dieu ne réside

fide que dans fon bandeau : tant que l'on aime, on ne réfléchit point; dès que l'on réfléchit, on n'aime plus.

QUE les femmes font malheureufes! s'écrioit-elle quelquefois; leur propre fexe eft leur ennemi le plus cruel. Un mari les tyrannife; un amant les méprife, & fouvent les deshonore. Obfervées de toutes parts, contrariées fans ceffe, toûjours dans la crainte & dans la gêne, fans apui, fans fecours, elles ont mille adorateurs, & n'ont pas un feul ami véritable. Faut-il s'étonner qu'elles ayent de l'humeur, de la diffimulation, des caprices?

ELLE avoit coutume de dire à fes amis, que la beauté fans graces étoit un hameçon fans appas. Qu'une femme fenfée ne devoit jamais prendre d'amant fans l'aveu de fon cœur; ni de mari fans le confentement de fa raifon. Qu'il falloit cent fois plus d'efprit pour faire l'amour, que pour commander des Armées. Qu'il y avoit des ames privilégiées qui étoient capables de trouver dans l'amour même des raifons d'aimer encore davantage. Qu'on ne devoit faire provifion que de vivres, & jamais de plaifirs, qu'il falloit toûjours les prendre au jour la journée; & que les rides auroient été beaucoup mieux placées fous le talon que fur le vifage.

ELLE difoit un jour à M. de Saint-Evremond, qu'elle rendoit graces à Dieu tous les foirs de fon efprit; & qu'elle le prioit tous les matins de la préferver des fottifes de fon cœur.

M. de Saint-Evremond étoit un des plus anciens

anciens amis de Mademoiſelle de l'Enclos. Il n'a jamais été ſon amant; mais il a toûjours été enchanté de la beauté de ſon ame, & ſur tout de cet eſprit philoſophique qui préſidoit à toutes ſes réflexions. Voici des ſtances irrégulieres qu'il lui adreſſa en 1646.

Stances irréguliéres de Monſieur de Saint-Evremond à Mademoiſelle de l'Enclos, ſur les premières années de la Régence d'Anne d'Autriche.

J'Ai vû le tems de la bonne Régence,
Tems, où regnoit une heureuſe abondance,
Tems, où la Ville auſſi-bien que la Cour
Ne reſpiroient que les jeux & l'amour.

Une Politique indulgente,
De notre nature innocente,
Favoriſoit tous les déſirs :
Tout goût paroiſſoit légitime,
La douce erreur ne s'appelloit point crime,
Les vices délicats ſe nommoient des plaiſirs.

Meubles, habits, repas, danſes, muſiques;
Un air facile avec la propreté,
Rien de contraint, pas trop de liberté,
Peu de gens vains, preſque tous magnifiques;
N'avoir chez ſoi que la commodité,
Faiſoit alors les chagrins domeſtiques
Qu'aux autres tems fait la néceſſité.

Dans le commerce on étoit ſociable,
Dans l'entretien, naturel, agréable;
On haïſſoit un chagrin Médiſant,
On mépriſoit un fade Complaiſant,
La vérité délicate & ſincere
Avoit trouvé le ſecret de nous plaire.

L'Art

L'art de flater en parlant librement,
L'art de railler toûjours obligeamment,
En ce tems ſeul étoient choſes connues,
Auparavant nullement entendues,
Et l'on pourroit aujourd'hui ſûrement
Les mettre au rang des ſciences perdues.

Le ſérieux n'avoit point les défauts
Des gravités, qui font les importantes;
Et le plaiſant, rien d'outré ni de faux;
Femmes ſavoient, ſans faire les ſavantes.
Moliere en vain eut cherché dans la Cour
Ses (*a*) Ridicules affectées;
Et ſes Fâcheux (*b*) n'auroient pas vû le jour,
Manque d'objets à fournir les idées.

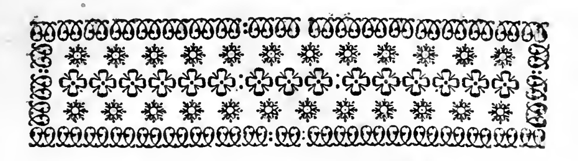
Aucun amant qui ne ſervît ſon Roi.
Aucun Guerrier qui ne ſervît ſa Dame.
On ménageoit l'honneur de ſon emploi.
On ménageoit la douceur de ſa flâme.
Tantôt les cœurs s'attachoient aux appas,
Libres tantôt, ils cherchoient les combats.

Un jeune (*c*) Duc, qui tenoit la victoire
Comme une eſclave attachée à ſon char,
Par ſa valeur, par l'éclat de ſa gloire,
Fit oublier Alexandre & Céſar.

Que ne mouroit alors ſon Eminence (*d*),
Pour ſon bonheur & pour notre repos!
Elle eût fini ſes beaux jours à propos,
Laiſſant un nom toûjours cher à la France.

(*a*) Elles parurent en 1659.
(*b*) Ils furent joués en 1661.
(*c*) Le Duc d'Enguien.
(*d*) Le Cardinal Mazarin, mort le 9. Mars 1661, âgé de cinquante-huit ans, ſept mois, vingt-quatre jours.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)



PETIT RESERVOIR.

Suite de l'Histoire de la Vie de Mademoiselle de l'Enclos.

VOICI ce que Mademoiselle de l'Enclos répondit un jour à un de ses amis, qui étoit venu lui faire confidence de sa passion naissante pour une des plus belles femmes de la Cour: Monsieur, lui dit-elle, ce n'est que par des respects, par des soins assidus, par des complaisances infinies, & par des hommages éternels, que vous pouvez parvenir à partager l'amour extrême que votre maitresse a pour sa beauté. Parlez-lui sans cesse d'elle-même, & rarement de vous, & soyez persuadé qu'elle est cent fois plus enchantée des charmes de sa figure, que de tout l'étalage de vos sentimens. Cependant, si quelque jour elle se rend à vos empressemens, souvenez-vous, en recevant son cœur, qu'elle dépose entre vos mains le bonheur de sa vie; qu'elle vous confie son

repos & ſa gloire; & qu'elle vous rend l'arbitre ſuprême de ſa deſtinée.

QUOIQUE Mademoiſelle de l'Enclos eût l'ame naturellement galante, elle n'étoit ni coquette, ni volage. Tant que ſon goût ſubſiſtoit, elle aimoit fidellement & de bonne foi; & elle ne connoiſſoit point ce qu'on appelle aujourd'hui des *friponneries*. Mais ſi-tôt que ſon goût étoit fini, ce qui lui arrivoit ſouvent au moment qu'elle y penſoit le moins, tout étoit rompu ſans retour. Du reſte, elle étoit d'une humeur égale, & d'un commerce charmant. Bonne amie, généreuſe, déſintéreſſée, ſerviable, vraye, équitable, exacte à ſa parole, ſûre dans la ſociété, & ſur tout, d'une probité ſans exemple. En voici un trait ſingulier.

M. de Gourville, homme d'eſprit & d'intrigues, mais infiniment eſtimable du côté des qualités du cœur, & intimement attaché au parti du grand Condé, étoit ſon amant du tems de la fronde. Se voyant tout d'un coup proſcrit, & obligé de ſortir du Royaume en 1650, au commencement des troubles qui s'éleverent dans Paris, à l'occaſion de la révolte de Madame de Longueville, & de la priſon des trois Princes de Condé, de Conti & de Longueville, il vint trouver Mademoiſelle de l'Enclos, la veille de ſon départ, & lui apporta vingt mille écus en or, qu'il la pria de lui garder juſqu'à ſon retour. Et pour ne pas confier tous ſes effets à la même perſonne, il alla, au ſortir de chez elle, dépoſer une pareille ſomme entre les mains de M . . . . homme fameux

meux alors, par l'auftérité de fes mœurs, par le gouvernement des confciences délicates, & par le bruit prodigieux que fa probité faifoit dans tout Paris. Au bout de deux mois, Mademoifelle de l'Enclos, felon fa coûtume, prit un nouvel amant. Le pauvre Gourville, qui étoit encore errant dans les Pays étrangers, penfa mourir de douleur à cette trifte nouvelle, maudit cent fois fon imprudence, & crut fes vingt mille écus perdus fans reffource; de forte qu'au bout de fix mois, lorfqu'il eut permiffion de revenir à Paris, au lieu d'aller defcendre chez Mademoifelle de l'Enclos, fon premier foin fut d'aller retirer des mains de M. . . les vingt mille écus qu'il lui avoit donnés en garde, & qui faifoient alors toute fa fortune. Mais quel coup de foudre pour lui! cet homme de bien, malgré toute la réputation de probité dont il jouiffoit, eut l'effronterie de lui nier le dépôt; & de lui foutenir en face, qu'il n'avoit rien à lui rendre. Mademoifelle de l'Enclos, quelques jours après, ayant appris le retour de M. de Gourville, fut fort étonnée de fon filence, & du peu d'empreffement qu'il témoignoit de la voir. Elle l'envoya chercher, pour lui en faire des reproches. Il fe rendit chez elle le lendemain, & elle remarqua qu'il avoit l'air fort trifte. Monfieur, lui dit-elle, en l'abordant, il m'eft arrivé un grand malheur pendant votre abfence, & je vous prie de me le pardonner. J'ai perdu le goût que j'avois pour vous: mais je n'ai point perdu la mémoire. Voici les vingt mille écus que

vous m'avez confiés à votre départ de Paris. Ils ſont encore dans la même caſſette où vous les avez ſerrés vous-même. Remportez-les promptement chez vous, & ne nous voyons plus. M. de Gourville frappé d'admiration pour la grandeur de ce procédé, tomba à ſes genoux en lui baiſant les mains, & lui raconta celui de M.... qui étoit ſi différent du ſien. Elle l'écouta juſqu'à la fin ſans l'interrompre, & ſans en paroître étonnée. Et elle lui répondit, avec modeſtie, *Mon cher Gourville, cela n'eſt pas ſurprenant : je ſuis une Catin, & non pas un ......*

TOUT le monde ſait ſon avanture avec le Marquis de la Châtres : il en étoit amoureux à la folie. Et dans le plus fort de ſa paſſion pour elle, il reçut un ordre de la Cour d'aller rejoindre l'armée le plus promtement qu'il lui ſeroit poſſible. Il falloit ſe ſéparer l'un de l'autre, peut-être pour long tems, & partir le lendemain. Il étoit déſolé. Il ſe déſeſpéroit. Il maudiſſoit ſa deſtinée. Mademoiſelle de l'Enclos avoit beau-faire : les careſſes, les ſermens, les adieux les plus tendres, rien ne pouvoit le calmer. Enfin, ne ſachant plus que lui dire pour le conſoler, elle imagina de lui faire un billet en forme, ſigné de ſa main, par lequel elle lui promettoit, parole d'honneur, que malgré ſon abſence, elle n'en aimeroit jamais d'autre que lui de ſa vie. La Châtres avoit peu d'eſprit, cet expédient lui parut admirable. Il en fut tranſporté de joye. Il baiſa cent fois le billet, le ſerra précieuſement, & partit l'homme du monde le plus content.

Quel-

Quelque tems après ſon départ, Mademoiſelle de l'Enclos, toujours inconſtante à ſon ordinaire, ſe trouva entre les bras d'un nouvel amant qu'elle adoroit. C'étoit une fatalité qu'elle ne pouvoit guéres éviter. La folie & l'extravagance de ce billet lui revinrent alors dans l'eſprit. Elle en ſentit le ridicule, & dans le moment le plus doux & le plus voluptueux de ſes tranſports, elle s'écria deux ou trois fois : *Ah! le bon billet qu'a la Châtres !* Bon mot qui a paſſé depuis en proverbe parmi les femmes ; & dont elle rioit elle-même la premiere, toutes les fois qu'on lui en rappelloit le ſouvenir.

MAIS la plus étonnante de toutes ſes avantures galantes, eſt celle qui lui arriva à quatre-vingt ans, avec l'Abbé Gedoyn, qui a été le dernier de tous ſes amans. Elle eſt peut-être unique.

M. l'Abbé Gedoyn (*a*) au ſortir des Jeſuites, s'étant répandu dans le monde en 1694, ſous le titre d'un jeune-homme de beaucoup d'eſprit, quelques-uns de ſes amis, qui connoiſſoient Mademoiſelle de l'Enclos, lui demanderent la permiſſion de le lui préſenter. Elle

(*a*) Nicolas Gedoyn, Abbé de Notre-Dame de Baugency, Chanoine de la Sainte-Chapelle; de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions; né en 1667, entra aux Jeſuites en 1684, & en ſortit en 1694, après y avoir demeuré dix ans. Il fit connoiſſance avec Mademoiſelle de l'Enclos en 1696, & mourut à la campagne, chez M. de Fontpertuis le 10. Août 1744, âgé de 77. ans.

Elle y consentit, on l'amena chez elle, elle lui trouva l'esprit aimable, & il fut admis dans sa société en 1694, à l'âge de vingt-neuf ans. Quoique cette charmante fille fût alors dans un âge extrêmement avancé, elle étoit encore si fraîche & si belle, que l'Abbé Gedoyn ne put la voir long-tems sans en devenir éperdûement amoureux. C'étoit le sort de tous ceux qui la connoissoient. L'Abbé étoit un jeune-brun dont les regards étoient au moins aussi éloquens que les discours. Elle le trouvoit fort à son gré, cependant elle fit semblant d' éprouver sa constance; & quoiqu'elle eût approuvé ses soupirs & reçu ses hommages, elle voulut absolument laisser passer encore quelques mois avant de lui accorder la derniere faveur. Au bout du terme dont il avoit été obligé de convenir avec elle, il se rendit chez elle avec empressement, c'étoit au mois de Mai, il commençoit à faire chaud, il la trouve couchée sur son canapé, il se jetta à ses genoux, lui rappella ses engagemens, & la conjura, au nom de l'amour le plus soumis & le plus tendre, de lui tenir la parole qu'elle lui avoit donnée. Elle convint de tout, & elle lui accorda tout de la meilleure grace du monde. L'Abbé, enchanté de sa bonne fortune, après avoir obtenu ses bonnes graces, s'écria, transporté d'amour, Ah! divine Ninon! puisque j'avois eu le bonheur de ne vous pas déplaire d'abord, puisque mes premiers soupirs vous avoient rendu sensible, pourquoi avez-vous eu la cruauté de me faire languir si long-tems? Hélas! mon cher Abbé,

bé, lui répondit-elle, avec une naïveté charmante, pardonnez-moi ce retardement, ma tendreſſe en a ſouffert autant que la vôtre; mais c'eſt l'effet d'un petit grain de vanité que j'avois encore dans la tête. J'ai voulu, pour la rareté du fait, attendre que j'euſſe quatre-vingt ans accomplis, & je ne les ai eu que d'hier au ſoir.

MADEMOISELLE de l'Enclos ne garda l'Abbé Gedoyn qu'environ un an. Il alla au bout de ce tems-là faire un voyage du côté d'Orléans, dont elle ne fut point du tout contente. Il y ſéjourna beaucoup plus de tems qu'il ne lui avoit promis en partant, & il marqua même peu d'empreſſement pour revenir à Paris. Elle lui dit, à ſon retour, Mon cher Abbé, les plus courtes folies ſont les meilleures. Je m'apperçois un peu tard que j'ai fait une ſottiſe en vous prenant pour mon amant à l'âge où je ſuis. Je ne veux pas la prolonger davantage; quittons-nous tous deux de bonne foi, dès ce moment, & ne nous voyons plus. Ainſi après avoir, à l'âge de quatre-vingt ans, inſpiré de l'amour à un jeune-homme de vingt-neuf, ce fut elle qui le quitta, & qui rompit la premiere. L'Abbé fut ſenſiblement touché de cette rupture. Cependant il continua toujours de la voir, de l'aimer & de l'eſtimer. Mais depuis ce moment, il ne la vit plus que comme ſon ami.

DE tous les amans de Mademoiſelle de l'Enclos, M. le Marquis de Villarceaux (*a*) eſt

(*a*) Louis de Mornay, Marquis de Villarceaux, Capitaine-Lieutenant des Chevaux-Légers de Monſei-

eſt celui qu'elle a aimé le plus long-tems. Elle a paſſé avec lui plus de trois années de ſuite dans ſes terres, & elle l'a aimé au moins quatre ou cinq ans. Il étoit jeune, grand, beau & bien fait; il avoit une figure noble & intéreſſante, & beaucoup d'eſprit. Mais, avec toutes ces belles qualités, c'étoit l'homme du monde le moins fidelle dans ſes amours. Comme il avoit un penchant prodigieux pour les femmes, il en trouvoit peu de laides; & il partageoit ſouvent ſes hommages entre les charmes de la maitreſſe la plus aimable, & les appas de la femme-de-chambre la moins jolie. Du reſte, jugeant du cœur de toutes les femmes par le ſien, il portoit la jalouſie juſqu'à l'extravagance. Il étoit quelquefois ſi jaloux de M[lle] de l'Enclos, qu'il faiſoit cacher la nuit ſous ſon lit, des petits-garçons, pour ſavoir ſi quelqu'autre amant ne venoit point coucher avec elle pendant ſon abſence.

(a) M. de Sévigné, fils de Madame la Mar-

ſeigneur le Dauphin, & du Duc d'Orléans, Capitaine de ſes Gendarmes, & de la meute des chiens du Roi courant pour la chaſſe du liévre, naquit en 1619, & mourut dans ſon Château de Villarceaux le 21. Février 1691, âgé de 72. ans. Cette branche de Mornay-Villarceaux s'eſt éteinte en la perſonne de ſon fils, Charles de Mornay, Marquis de Villarceaux qui fut Chevalier des Ordres du Roi, poſſéda les mêmes charges que ſon pere, & fut tué en Flandres à la Bataille de Fleurus le premier Juillet 1690, ſans laiſſer de poſtérité de ſa femme Catherine-Brunet de Chailly.

(a) Charles Marquis de Sévigné naquit en 1646.

Marquiſe de Sévigné, dont nous avons un recueil de Lettres, ſe mit auſſi ſur les rangs, & devint amoureux de Mademoiſelle de l'Enclos en 1671. Mais il paroît qu'elle en faiſoit peu de cas, & même qu'elle s'en mocquoit, ou du moins qu'elle n'en parloit pas avec beaucoup d'eſtime. Car elle diſoit ordinairement qu'il avoit la ſimplicité de la colombe ; que c'étoit une ame de bouillie, un corps de papier mouillé, un cœur de citrouille fricaſſé dans de la neige ; & un homme au-deſſous de la définition. Il eſt vraiqu'il avoit, pendant quelque tems, partagé ſon cœur entr'elle & la Champmêlé (*a*), fameuſe Comédienne du théâtre François, qu'il quitta cependant à la fin, pour retourner à Mademoiſelle de l'Enclos. Mais Mademoiſelle de l'Enclos, pour le punir d'une infidélité auſſi marquée, le quitta auſſi à ſon tour dans la même année, après l'avoir aimé, à diverſes repriſes, pendant l'eſpace de neuf ou dix mois. M. de Sévi-

1646. Il a été Sous-Lieutenant des Gendarmes-Dauphins, & Lieutenant du Roi au Comté Nantois. Il devint amoureux de Mademoiſelle de l'Enclos en Mars 1671. Elle le quitta un mois après, puis elle le reprit, & le quitta encore dans la même année. Il eſt mort dans la dévotion le 27. Mars 1713, âgé de 67. ans. Il avoit de l'eſprit & de l'érudition ; il a écrit contre M. Dacier une Diſſertation critique ſur un endroit de l'Art poëtique d'Horace, qui a été imprimée à Paris en 1718, *in*-12.

(*a*) Mademoiſelle de Champmélé eſt morte à Auteuil en Juillet 1698.

Sévigné en fut au déſeſpoir, & quoiqu'il ſe trouvât malheureux tandis que Mademoiſelle de l'Enclos l'aimoit, il fut inconſolable quand il vit qu'il n'en étoit plus aimé.

LORSQUE Mademoiſelle de l'Enclos l'eut enfin obligé de rompre tout commerce avec la Champmélé, elle lui dit, que cela ne ſuffiſoit pas, & qu'il faloit encore, pour lui prouver la ſincérité de ſon retour, lui ſacrifier les Lettres de cette Comédienne. M. de Sévigné, qui étoit un homme facile, eut la foibleſſe de lui obéir. Mademoiſelle de l'Enclos n'avoit exigé le ſacrifice de ces Lettres, que pour les faire ſervir à ſa vengeance; & ſon deſſein étoit de les envoyer, par un inconnu, à l'amant en titre de la Champmêlé, afin de l'engager à ſe brouiller avec elle, en lui faiſant voir, par une preuve auſſi convainquante, à quel point elle le trompoit. Mais, Madame de Sévigné, à qui ſon fils avoit coutume de raconter toutes ſes avantures, ayant appris celle-ci, le blâma beaucoup d'avoir eu l'imprudence de ſacrifier ces Lettres à Mademoiſelle de l'Enclos, & elle lui ordonna d'aller ſur le champ les lui redemander. M. de Sévigné ſe rendit à l'inſtant même chez Mademoiſelle de l'Enclos, & il lui parla avec tant d'amour, tant d'éloquence & tant d'adreſſe, qu'enfin elle conſentit à lui rendre les Lettres. Si-tôt qu'il les eut entre les mains, il courut les porter à ſa mere, qui les fit bruler en ſa préſence.

C'EST à cette occaſion que Madame de Sévigné dit aſſez légérement, que Mademoiſelle de l'Enclos étoit la perſonne du monde

la

la plus dangereuſe pour les jeunes gens, & qu'elle avoit un talent tout particulier pour les pervertir. En effet, elle avoit raiſon; chez les belles les plus à la mode de ſon tems, le talent de plaire ſe perdoit avec l'éclat de la jeuneſſe; & les jeunes-gens de vingt ans ne trouvoient pas ordinairement les femmes de cinquante cinq, fort dangereuſes. On voit par là que M^{de} de Sévigné ſe lâchoit quelquefois un peu trop ſur le compte de Mlle de l'Enclos. Mais il faut ſe ſouvenir que c'étoit une mere tendre, & facile à s'allarmer: qui connoiſſoit toute la foibleſſe du cœur de ſon fils, & qui craignoit pour lui les charmes de toutes les femmes; c'eſt-à-dire, tous les égaremens où l'amour peut entraîner un jeune-homme (*a*).

CE fut peu de tems après cette ſcène, que

(*a*) Voici ce qu'elle écrivoit ſur ce ſujet à Madame de Grignan, ſa fille, dans le cours de l'année 1671.

Votre frere entre ſous les loix de Ninon, je doute qu'elles lui ſoient bonnes. Il y a des eſprits à qui elles ne valent rien. Elle avoit gâté ſon pere.

Votre frere eſt à S. Germain. Il eſt entre Ninon & la Champmêlé. Il a tous les Deſpréaux & les Racines, & paye les ſoupers.

La Choiſeul reſſemble, comme dit Ninon, à un Printems d'hôtellerie comme deux gouttes d'eau. Cette comparaiſon eſt excellente. Mais qu'elle eſt dangereuſe cette Ninon! Si vous ſaviez comme elle dogmatiſe ſur la Religion, cela vous feroit horreur. Son zèle pour pervertir les jeunes-gens

que Mademoiselle de l'Enclos congédia M. de Sévigné, & rompit tout-à-fait avec lui. Cependant, comme elle demeura toujours son amie, il continua de la voir de tems en tems;
mais

gens est pareil à celui d'un certain M. de S. Germain, que nous avons vû une fois à Livry.

Votre frere a eu son congé de Ninon. Elle s'est lassée d'aimer sans être aimée. Elle a redemandé ses Lettres, on les a rendues, & j'ai été fort aise de cette séparation. Il me raconte toutes ses folies.

Il a quitté la Champmêlé, après l'avoir aimée par-ci par-là. Quand il la voyoit, quand il lui écrivoit, c'étoit de bonne foi, mais un moment après il s'en mocquoit. Enfin Ninon l'a quitté, il étoit malheureux quand elle l'aimoit, il est au désespoir de n'en être plus aimé, & d'autant plus qu'elle n'en parle pas avec beaucoup d'estime. Elle voulut, l'autre jour, lui faire donner les Lettres de la Comédienne, il les lui donna. Elle en a été jalouse. Elle vouloit les donner à un amant de la Princesse, afin de lui faire donner quelques petits coups de Baudrier. Il me le vint dire, je lui dis que c'étoit une infamie, une trahison, indigne d'un homme de qualité. Il entra dans mes raisons; il courut chez Ninon, & moitié par adresse, moitié par force, il retira les Lettres de la Champmêlé, je les ai fait brûler. Mon fils n'est point fou par la tête, c'est par le cœur. Ses sentimens sont tous vrais, sont tous faux, sont tous froids, sont tous brûlans, sont tous fripons, sont tous sinceres. Enfin son cœur est fou. Il est vrai qu'il ne se connoît pas lui-même, ni les autres encore moins. Enfin, votre frere est présentement en repos. Il voit pourtant Ninon tous les jours, mais c'est comme un ami.

mais ce n'étoit plus que ſur le ton d'amitié. Et même un jour qu'elle entra avec lui dans une chambre, où il y avoit cinq ou ſix hommes de leur connoiſſance, ils ſe regarderent tous ſans ſe rien dire, & firent connoître par leur ſurpriſe qu'ils le croyoient encore l'amant regnant. Mais, Mademoiſelle de l'Enclos, qui vit leur étonnement, devina tout d'un coup leur penſée; & leur dit : Meſſieurs, vous vous trompez tous, ſi vous croyez qu'il y ait du mal entre Sévigné & moi ; je vous aſſure que nous vivons comme frere & ſœur.

Le premier des amans connus de Mademoiſelle de l'Enclos, fut M. le Comte de Coligny *(a)*, qui en devint amoureux en 1646. Après lui, elle prit le Marquis de Gerſey *(b)*, dont elle eut ce fils infortuné qui ſe tua pour elle, & dont je parlerai bientôt. Enſuite le Marquis de Villarceaux qu'elle aima fort longtems, & que les charmes de Madame Scarron lui enleverent. Puis le

(*a*) Ce Comte de Coligny, étoit le dernier de la Maiſon de Coligny. Il fut tué à l'attaque du pont de Charenton, dans la guerre civile de Paris, le 8 Février 1649. à l'âge de 38 ans, & 9 mois; avec ſon couſin le Duc de Châtillon, mari de la belle Ducheſſe de Châtillon, & frere de la célebre Comteſſe de la Suze.

(*b*) M. le Marquis de Gerſey étoit Capitaine des Gardes du Corps du Roi en 1649. Il fut aimé de Mademoiſelle de l'Enclos en 1650.

le Duc de la Rochefoucault (*a*), le grand Prince de Condé, M. de Gourville, le Marquis de la Châtres, M. de Sévigné, le Comte de Saint Pol, qui fut depuis appellé le Duc de Longueville, & qui fut tué au passage du Rhin, le 12 Juin 1672, à l'âge de 23 ans, le Maréchal d'Albret (*b*), & le Comte d'Estrées (*c*), depuis Maréchal de France, & Vice-Amiral. Pour le fameux Jean Bannier, parent des Rois de Suede, qui fut tué en duel à Londres, en 1686, par le Prince Philippe de Savoye, ce fut le dernier de ses amans connus. Elle avoit soixante-huit ans lorsqu'il en devint amoureux.

SES principales amies étoient, la Comtesse de la Suze, la Comtesse d'Olonne, la Maréchale de Castelnau, la Maréchale de la Ferté, la Duchesse de Sully, la Comtesse de Fiesque, Madame de la Fayette, Madame Scarron, Madame de Choisy, Madame de Sévigné, Madame de Grignan, Madame de Coulange, Madame du Tort, Madame la Marquise de Lambert, la Duchesse de Bouillon

(*a*) C'est ce Duc de la Rochefoucault qui a écrit un Livre de maximes. Il est mort à Paris le 17 Mars 1680. âgé de 68 ans.

(*b*) Cesar Phœbus d'Albret, Comte de Miossens, qui fut Maréchal de France en 1653, Chevalier du Saint Esprit en 1662, mourut le 3 Septembre 1676, âgé de 63 ans.

(*c*) Le Comte d'Estrées fut Maréchal de France en 1681, & mourut à Paris le 19. Mai 1707, âgé de 83 ans.

lon-Mancini, la Comtesse de Sandwich, qui vint à Paris pour la premiere fois en 1698, & qui vit encore, &c.

La funeste avanture (*a*) . . . . . pareil spectacle.

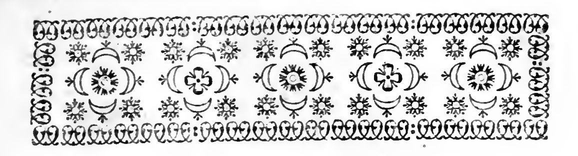
Mademoiselle de l'Enclos eut depuis, du Marquis de Villarceaux, un autre fils, nommé M. de la Boissiere, qui fut plus heureux, & qui a fait une espece de fortune. Cependant, comme le Comte d'Estrées étoit devenu l'amant de Mademoiselle de l'Enclos, sur la fin du bail du Marquis de Villarceaux, il prétendoit toûjours que ce fils étoit de lui & non pas de Villarceaux. Enfin, après plusieurs années de disputes sur ce sujet, ces deux Messieurs, n'ayant pû s'accorder sur les dates, ils prirent un jour chacun un cornet dans un trictrac, pour décider définitivement leurs prétentions, & ils jouerent au dez à qui appartiendroit l'enfant. Le sort le fit écheoir au Comte d'Estrées, qui dans la suite, étant devenu Maréchal de France & Vice-Amiral, le mit dans la Marine, & prit soin de son établissement. Ce M. de la Boissiere faisoit son séjour ordinaire à Toulon. C'étoit un très-bon Officier, d'une valeur distinguée, & fort estimé dans la Marine; mais, du reste, un homme d'un caractere singulier. La Musique étoit son unique amusement. Il l'aimoit avec une passion extrême, quoiqu'il ne

(*a*) Ce qui ne se trouve pas ici, a été déja rapporté dans notre *Petit Reservoir Tom.* IV. *Num.* LXXIV. *pag.* 214-216.

ne la fût point du tout, & qu'il ne connût pas même une notte. Il y avoit dans sa maison un grand cabinet séparé, qu'il avoit consacré au Dieu de l'harmonie, & qui étoit tout rempli de violons, de guittares, de basse-de-violes, de clavessins, de théorbes, de luths & de toutes sortes d'instrumens à cordes. Il avoit coutume d'y rassembler tous les Musiciens Italiens qui passoient par Toulon, soit pour venir en France, soit pour s'en retourner en Italie; & après les avoir bien régalés en vin de Champagne, il leur faisoit faire un petit concert pour lui tout seul. Il est mort à Toulon, Capitaine de Vaisseaux, en 1732, à l'âge de 75 ans, sans avoir été marié.

POUR l'histoire du Noctambule, ou du petit homme noir, qui vint trouver Mademoiselle de l'Enclos à l'âge de 18 ans, pour lui offrir une beauté éternelle, & la conquête de tous les cœurs, c'est une plaisanterie de l'invention de l'Abbé Servien, qui s'avisa de la faire courir sur son compte, comme un fait incontestable, lorsqu'elle avoit plus de 75 ans. Cette histoire est une fable qui n'a jamais eu aucune réalité, ni aucun fondement. Mais comme elle a eu un cours prodigieux, malgré sa fausseté, que tout le monde en a parlé dans le tems, & qu'il y a encore aujourd'hui beaucoup de femmes qui la croyent véritable; je vais la rapporter telle qu'elle fut debitée alors.

(La Suite dans le Num. suivant.)



PETIT RESERVOIR.

Suite de l'Hiſtoire de la Vie de Mademoiſelle de l'Enclos.

MADEMOISELLE de l'Enclos, à l'âge de 18 ans, étant un jour ſeule dans ſa chambre, on vint lui annoncer un homme inconnu, qui demandoit à lui parler, & qui ne vouloit point dire ſon nom. D'abord, elle lui fit dire qu'elle étoit en compagnie, & qu'elle ne pouvoit point le voir. Je ſai, dit-il à ſes Domeſtiques, que Mademoiſelle de l'Enclos eſt ſeule, & c'eſt à cauſe de cela que j'ai pris ce moment pour lui rendre viſite. Pourquoi mentez-vous? Allez, retournez lui dire que j'ai des choſes de la derniere importance à lui communiquer, & qu'il faut abſolument que je lui parle. Cette réponſe ſinguliére lui donna une eſpece de curioſité. Elle ordonna qu'on le fît entrer. Cet homme étoit petit, âgé, ſans être caſſé, vêtu de noir, ſans épée, & d'aſſez

mauvaiſe mine, il avoit une calotte & des cheveux blancs, une petite canne fort légere à la main, & une grande mouche ſur le front. Du reſte, il avoit les yeux pleins de feu, & la phiſionomie aſſez ſpirituelle. Mademoiſelle, lui dit-il, en entrant, ayez la bonté de renvoyer votre femme-de-chambre, car perſonne ne doit entendre ce que j'ai à vous révéler. Mademoiſelle de l'Enclos, à ce début, ne put ſe défendre d'un petit mouvement de frayeur; mais faiſant réflexion qu'elle n'avoit devant elle qu'un petit vieillard décrépit, elle ſe raſſura, & fit ſortir ſa femme-de-chambre. Que ma viſite, lui dit-il, ne vous effraye point, Mademoiſelle, il eſt vrai que je n'ai pas coutume de faire cet honneur à tout le monde, mais vous n'avez rien à craindre. Soyez tranquille, & écoutez-moi avec attention. Vous voyez en moi un homme à qui toute la terre obéit, & qui poſſede tous les biens de la nature. J'ai préſidé à votre naiſſance. Je diſpoſe à mon gré du ſort de tous les humains. Et je viens ſavoir de vous de quelle façon vous ſouhaitez que je diſpoſe du vôtre. Vos beaux jours ne ſont encore qu'à leur aurore. Vous entrez dans l'âge où les portes du monde vont s'ouvrir devant vous, & il ne dépend que de vous d'être la perſonne de votre ſiécle la plus illuſtre & la plus heureuſe. Je vous apporte la grandeur ſuprême, des richeſſes immenſes, & une beauté éternelle. Ces trois choſes peuvent également flater la vanité d'une jeune perſonne. Choiſiſſez des trois celle qui vous touche

le

le plus, & ſoyez convaincue qu'il n'eſt point de Mortel ſur la terre qui ſoit en état de vous en offrir autant. Vraiment, Monſieur, lui répondit-elle, en éclatant de rire, j'en ſuis bien perſuadée, & la magnificence de vos dons eſt ſi grande. . . . Mademoiſelle, vous avez trop d'eſprit, lui dit-il, pour vous mocquer d'un homme que vous ne connoiſſez pas. Choiſiſſez, vous dis-je, ce que vous aimez le mieux, des grandeurs, des richeſſes, ou de la beauté éternelle. Mais, déterminez-vous promptement. Je ne vous accorde qu'un inſtant pour vous décider. Ah! Monſieur, lui dit-elle, il n'y a pas à balancer ſur ce que vous avez la bonté de m'offrir; & puiſque vous m'en laiſſez le choix, je choiſis la beauté éternelle. Mais, dites-moi, que faut-il faire pour obtenir une choſe auſſi précieuſe? Mademoiſelle, lui dit-il, il faut écrire votre nom ſur mes tablettes, & me jurer un ſecret inviolable. Je ne vous demande rien de plus. Mademoiſelle de l'Enclos lui promit tout ce qu'il voulut, & écrivit ſon nom ſur de vieilles tablettes noires à feuillets rouges, qu'il lui préſenta, en lui donnant un petit coup de ſa baguette ſur l'épaule gauche. C'en eſt aſſez, lui dit-il, Mademoiſelle, comptez ſur une beauté éternelle, & ſur la conquête de tous les cœurs. Je vous donne le pouvoir de tout charmer. C'eſt le plus beau privilége dont une créature humaine puiſſe jouir ici-bas. Depuis ſix mille ans que je parcours l'Univers d'un bout à l'autre, je n'ai encore trouvé ſur la terre que quatre Mortelles qui en ayent été

dignes. Sémiramis, Hélène, Cléopatre & Diane de Poitiers, & vous êtes la cinquiéme & la derniére à qui j'ai résolu d'en faire don. Vous paroîtrez toujours jeune, & toujours fraiche. Vous serez toujours charmante & toujours adorée. Aucun homme ne pourra vous voir, sans devenir amoureux de vous. Vous serez aimée de tous ceux que vous aimerez. Jamais vos amans ne vous quitteront, & vous les quitterez toujours la premiere. Vous jouirez d'une santé parfaite, & vos maladies seront si légéres qu'elles n'aporteront aucun changement ni à votre esprit, ni à vos charmes. Vous parviendrez jusqu'à un âge fort avancé, mais vous ne vieillirez jamais. Il y a des femmes qui semblent n'être nées que pour le plaisir des yeux, il y en a d'autres qui semblent n'être faites que pour le charme des cœurs: vous réunirez en vous ces deux qualités si rares; vous charmerez également le cœur & les yeux. Votre bauté ne sera point sujette aux outrages du tems, le regne de vos beaux yeux ne finira qu'avec votre vie; vous ferez des passions dans un âge où les autres femmes ne sont environnées que des horreurs de la caducité; & l'on parlera de vous tant que le monde subsistera. Tout ce que je viens de vous dire, Mademoiselle, doit vous paroître un enchantement. Mais ne me faites point de questions, je n'ai rien à vous répondre. Vous ne me verrez plus qu'une seule fois de votre vie, & ce sera dans moins de quatre-vingts ans. Mais tremblez alors, quand vous me reverrez, vous n'au-

n'aurez plus que trois jours à vivre. Souvenez-vous ſeulement que je m'appelle Noctambule. Il diſparut à ces mots, & laiſſa Mademoiſelle de l'Enclos dans une frayeur mortelle. Voilà l'hiſtoire du Noctambule telle que l'Abbé Servien la répandit dans Paris en 1692.

LORSQUE Mademoiſelle de l'Enclos étoit encore fort jeune, le Poëte Scarron, qui étoit un de ſes vieux amis, ainſi que M. de Saint-Evremond, lui envoya les Stances ſuivantes pour ſes étrennes.

ETRENNES

A Mlle DE L'ENCLOS,

PAR SCARRON.

STANCES. (a)

O ! Belle & charmante Ninon,
A laquelle jamais on ne répondra non,
Pour-

(a) Mademoiſelle de l'Enclos n'avoit que 25 ans quand Scarron lui adreſſa ces Stantes. Ainſi elles ont été écrites en 1642. Dès ſa plus tendre jeuneſſe elle a reçu des éloges de la plûpart des meilleurs Poëtes de ſon tems. Jules de la Meſnardiere lui adreſſa, en 1648, une longue piéce de Vers, ſous ce titre, GALANTERIE A Mlle. DE L'ENCLOS.

Pour quoi que ce ſoit qu'elle ordonne ;
Tant eſt grande l'autorité
Que s'acquiert en tous lieux une jeune perſonne,
Quand avec de l'eſprit elle a de la beauté.

Ce premier jour de l'an nouveau,
Je n'ai rien d'aſſez bon, je n'ai rien d'aſſez beau,
De quoi vous bâtir une étrenne ;
Contentez-vous de mes ſouhaits,
Je conſens de bon cœur d'avoir groſſe migraine,
Si ce n'eſt de bon cœur que je vous les ai faits.
Je ſouhaite donc à Ninon,
Un mari peu hargneux, mais qui ſoit bel & bon.
Force gibier tout le Carême ;
Bon vin d'Eſpagne, gros marron.
Force argent, ſans lequel tout homme eſt triſte & blême,
Et qu'un chacun l'eſtime autant que fait Scarron.

Quelques années après, lorſqu'elle partit de Paris pour aller faire un voyage dans les Terres de M. de Villarceaux, ſon amant, Scarron lui envoya les Vers ſuivans (*a*).

Adieu,

L'ENCLOS. Je ne la rapporte point à cauſe de ſa longueur, on la trouvera à la page 65 des Poëſies de cet Auteur. M. de la Meſnardiere étoit de Loudun, il étoit Maître d'Hôtel, & Lecteur ordinaire du Roi, il fut reçû à l'Académie Françoiſe en 1655, & mourut le 4 Juin 1663.

(*a*) Ces vers de Scarron ont été faits en 1652. Mademoiſelle de l'Enclos avoit alors 36. ans.

Adieu, bien que ne ſoyez blonde,
Fille dont parle tout le monde,
Charmant eſprit, belle Ninon.
La maitreſſe d'Agamemnon
N'eut jamais rien de comparable
A tout ce qui vous rend aimale.

Elle étoit ſans voix, & ſans luth,
Et mit pourtant les Grecs en rut,
De ſi furieuſe maniere,
Que, ma foi, ne s'en fallut guére
Que tout leur camp n'en fût gâté,
Par Meſſire Hector irrité.
Tant eſt vrai que fille trop belle
N'engendre jamais que querelle.
De peur qu'il n'en arrive autant,
Tâchez de n'en bleſſer pas tant;
Et commandez à vos œillades
De faire un peu moins de malades.

VOICI encore des Vers ſur le même ſujet: c'eſt une Elégie que M. de S. Evremond écrivit à Mademoiſelle de l'Enclos, ſur ſon abſence, dans le tems que ce même Marquis de Villarceaux étoit ſon amant, & qu'il la retenoit dans une de ſes maiſons de campapagne, où elle demeura avec lui pendant plus de trois ans.



ELEGIE,

DE MONSIEUR.

DE SAINT EVREMOND,

A Mlle DE L'ENCLOS.

Sur son absence, dans le tems que M. le Marquis de Villarceaux la retenoit dans une de ses maisons de campagne.

CHERE Philis; qu'êtes-vous devenue?
Cet enchanteur, qui vous a retenue,
Depuis trois ans, par un charme nouveau,
Vous retient-il encore en quelque vieux Château?
S'il est ainsi, je cherche une avanture
En Chevalier de la triste figure;
Et dût Rolland ici ressusciter,
Contre Rolland j'oserai tout tenter.
Mais, non, Philis, délivrez-vous vous-même,
Vous en avez souvent usé de même.
Ces enchanteurs cent fois plus renommés,
Malgré leur art, se trouverent charmés,
Et votre esprit dégagé de leurs charmes
Ne leur laissa que la plainte & les larmes.
Pour relever un courage abaissé,
Songez Philis, songez au tems passé;

Ce

Ce beau garçon dont vous futes éprise, (a)
Mit en vos mains son aimable franchise.
Il étoit jeune, il n'avoit point senti
Ce que ressent un cœur assujetti:
Et jeune encore vous ignoriez l'usage
Des mouvemens qu'excite un beau visage.
Vous ignoriez la peine & le plaisir
Qu'ont sû donner l'amour & le désir.
Dans les transports d'une premiere flame
Vous vous nommiez & mon cœur & mon ame.
Noms vains & chers, que les jeunes amans
Savent mêler dans leurs contentemens.
Jamais les nœuds d'une chaîne si sainte
N'eurent pour vous ni force ni contrainte;
Une si douce & si tendre amitié
Ne vit jamais un tourment sans pitié.
Les seuls soupirs que l'amour nous envoie
Furent mêlés à l'excès de la joie:
Et des plaisirs sans cesse renaissans
Remplirent l'ame, & troublerent les sens.
Doux fruits d'amour, cueillis en abondance,
Ah, qu'aujourd'hui l'on fait bien pénitence!
Loin des appas de toute volupté
Philis languit dans l'inutilité;
Et pour flatter sa languissante vie
Philis n'a pas le plaisir d'une envie.
Philis à peine oseroit désirer,
Que sa raison lui défend d'espérer.

Vous,

(a) Le Duc de Chatillon qui avoit été son Amant.

Vous, qui trouviez autrefois favorable
Ce même Dieu qui vous rend miférable,
Pour relever un courage abaiffé
Songez, hélas! Songez au tems paffé:
Un Maréchal, l'ornement de la France, (*a*)
Rare en efprit, magnifique en dépenfe,
Devint fenfible à tous vos agrémens,
Et fit fon bien d'être de vos amans.
Ce jeune Duc, qui gagnoit des Batailles, (*b*)
Qui fut couvrir de tant de funérailles
Les champs fameux de Norlingue & Rocroi,
Qui fut remplir nos ennemis d'effroi,
Las de fournir les fujets de l'hiftoire,
Voulant jouir quelquefois de fa gloire,
De fier & grand, rendu civil & doux,
Ce même Duc alloit fouper chez vous.
Comme un Héros jamais ne fe repofe,
Après fouper il faifoit autre chofe;
Et fans favoir s'il pouffoit des foupirs,
Je fais au moins qu'il aimoit fes plaifirs.
L'air délicat d'une exquife peinture,
Cette fraicheur qu'infpire la nature,
Ce teint uni qui paroît fur les fleurs,
Le vif éclat des plus riches couleurs,
N'ont rien d'égal à ces belles Jeuneffes,
Qui vous donnoient leurs plus molles careffes:
N'ont rien d'égal à de tendres beautés,
Charmans fujets de mille voluptés,

Que

(*a*) Le Maréchal d'Albret.
(*b*) Le Duc d'Enguien.

Que leur amour, aux dépens de leurs larmes,
Assujettit autrefois à vos charmes:
Que leur amour, par des désirs pressans,
Assujettit au pouvoir de vos sens.
Dis-je bien vrai, n'est-ce point un mensonge?
Las! Il fut vrai, mais ce n'est plus qu'un songe.
Quand un plaisir une fois est goûté,
Ce n'est plus rien que songe & vanité.
Des vieux Amans si la gloire passée
Vient quelquefois s'offrir à la pensée,
Le souvenir de leurs traits les plus beaux
Donne un desir pour des objets nouveaux:
Et rappellant cette premiére image
Touche le cœur pour un autre visage.
Les Bien-aimés, les heureux Successeurs
Doivent jouir, & perdre leurs douceurs.
Une paisible & longue jouissance
Fait les dégoûts & détruit la constance.
Car s'attacher toujours au même bien,
C'est posséder, & ne sentir plus rien.
Ainsi, Philis, il faut être inconstante;
Vous passerez pour une vieille Amante,
En prévenant cette triste saison
Où la constance est jointe à la raison,
Moins de chagrins en de si longs ménages
A fait souvent rompre des mariages:
Et votre esprit mille fois dégoûté,
Se pique encore de sa fidélité?
Avoir toujours son ame accoutumée
Aux vieux plaisirs dont elle fut charmée;
Avoir toujours les mêmes sentimens,

Tou-

Toujours ſentir les mêmes mouvemens,
Vivre toujours ſans deſſein, ſans envie,
C'eſt être morte au milieu de la vie.
Laiſſez toucher votre inclination,
Cherchez ailleurs quelqu'autre paſſion.
Quoi? Vous parlez, en Coriſque ſavante (a)
Et vous aimez en Bergere innocente!
Si vous aimiez comme une Amarillis
D'un jeune amant les roſes & les lis,
J'aprouverois que votre ame bleſſée
Gardât toujours cette chere penſée;
Mais vous n'aimez que certaine langueur
Qui ne vient pas des mouvemens du cœur.
Coriſque, hélas! agréable, infidelle,
Vous, que j'ai vûë & perfide & ſi belle,
Laiſſerez-vous périr votre beauté
Pour démentir votre légéreté?
Dans vos plaiſirs l'une & l'autre enchainées
Ont toujours eu les mêmes deſtinées,
Et la rigueur d'un ſemblable deſtin
Leur va donner une pareille fin.
Vos yeux mourans reprochent à votre ame
Qu'ils vont s'éteindre en cette vieille flame;
Et que l'amour de quelqu'objet nouveau
Rendroit leur feu plus brillant & plus beau.
Tous vos attraits s'adreſſent à la bouche
Pour vous parler de l'ennui qui les touche;
Mais elle-même aujourd'hui ſans couleur
N'oſe parler de ſa propre douleur,

Ses

(a) Voy. le Paſtor Fido.

Ses doux appas expofés au pillage
Endurent feuls une impuiffante rage.
Tant de beautés qui regnoient autrefois
Pour leur falut ont recours à ma voix.
Leur mal eft grand, fenfible à qui vous aime,
En les plaignant, c'eft vous plaindre vous-même.
Et fi je cherche un remede à ce mal.
Au vôtre, au leur, le reméde eft égal.
Ecoutez donc un avis falutaire,
Sachez de moi ce que vous devez faire:
Un Dieu chagrin s'irrite contre vous,
Tâchez, Philis, d'appaifer fon couroux.
Vous reprendrez votre premier vifage,
En reprenant votre premier ufage,
Et le retour de vos légeretés
Nous fera voir celui de vos beautés.
Il faut brûler d'une flâme légere,
Vive, brillante, & toujours paffagere,
Etre inconftante auffi long-tems qu'on peut,
Car un tems vient que ne l'eft pas qui veut.

Un jour Mademoifelle de l'Enclos étant au bal, après avoir beaucoup danfé, elle s'endormit de laffitude, & laiffa tomber négligemment fa tête fur les genoux de fon amie Madame la Comteffe de la Suze (*a*), qui fur le champ fit ces Vers, qu'elle prononça tout haut dans le bal.

Jouif-

(*a*) Henriette de Coligny, Comteffe de la Suze, née en 1618, morte à Paris le 10 Mars 1673, âgée de 55 ans.

Jouiſſez, jouiſſez de cette paix profonde,
Que vous offre un heureux ſommeil,
Et laiſſez-lui fermer les plus beaux yeux du monde,
Puiſque demain, à leur réveil,
Ils doivent effacer tous les traits du Soleil.

MADEMOISELLE de l'Enclos ayant eu le bonheur de réchapper d'une maladie aſſez vive, M. l'Abbé Regnier Deſmarets, de l'Académie Françoiſe, (a) lui adreſſa ces Vers ſur le retour de ſa ſanté.

Cluſine, qui dans tous les tems
Eut de tous les honnêtes-gens
L'amour ou l'eſtime en partage;
Qui toujours pleine de bon ſens,
Sut de chaque ſaiſon de l'âge
Faire à propos un juſte uſage;
Qui dans ſon entretien, dont on fut enchanté,
Sut faire un aimable alliage
De l'agréable badinage
Avec la politeſſe & la ſolidité;
Et que le Ciel doua d'un eſprit droit & ſage,
Toujours d'intelligence avec la vérité;
Cluſine eſt, grace au Ciel, en parfaite ſanté.

C'EST à Mademoiſelle de l'Enclos que le Pere d'Orléans, Jéſuite, qui a tant écrit (a),

(a) L'Abbé Regnier Deſmarêts mourut à Paris Secretaire perpétuel de l'Académie Françoiſe, le 6 Septembre 1713 âgé de 81 ans.

(*a*), dit un jour en converfation, au fujet de quelques articles de foi, qui choquoient fa raifon, & qu'elle avoit de la peine à croire, *Hé bien, Mademoifelle, en attendant que vous en foyez convaincue, offrez toujours à Dieu votre incrédulité.* M. de Fontenelle à qui elle raconta la réponfe de ce Jéfuite, la redit depuis à Rouffeau, qui en a fait le bon mot d'une de fes Epigrammes.

Mlle de l'Enclos bâilloit un jour fort indécemment à la lecture d'un Difcours très-ennuyeux, qu'un certain Savant, nommé l'Abbé Tallemant (*b*), devoit prononcer le jour de fa réception à l'Académie Françoife. M. de S. Evremond (*c*), qui étoit préfent, fit fur le champ ces Vers:

Dans un Difcours académique,
Rempli de Grec & de Latin,
Le moyen que Ninon trouve rien qui la pique?
Les figures de Rhétorique
Sont bien fades après celles de l'Arétin.

Mais,

(*a*) C'eft celui qui a écrit les Révolutions d'Angleterre, &c.

(*b*) François Tallemant, Abbé de Valchrétien, a traduit la Vie des homes illuftres de Plutarque, & l'Hiftoire de Venife de J. B. Nani. Il fut reçû à l'Academie Françoife en 1651 & mourut le 6 Mai 1693 âgé de 73 ans.

(*c*) Charles de S. Denis, Sieur de Saint Evremond, né à 3 lieues de Coûtance, en Baffe-Normandie, le premier Avril 1613, fut fait Maréchal de Camp en 1652, paffa en Angleterre en 1662,

Mais, dans la ſuite, le même Saint Evremond fit l'éloge de ſon caractére, dans ces quatre Vers charmans, que l'on a mis depuis au bas de ſon portrait:

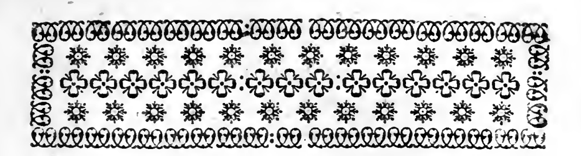
L'indulgente & ſage Nature
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

M. de Saint Evremond a fait un excellent Diſcours ſur la Morale d'Epicure, en 1690, qu'il a adreſſé à Mademoiſelle de l'Enclos, ſous le nom de la moderne Léontium, faiſant alluſion à une Dame d'Athènes, nommée Léontium, qui ſe rendit fameuſe par ſes galanteries, & par ſon application à la Philoſophie, qu'elle étudia ſous Epicure. Mais ce Diſcours eſt trop long pour être rapporté ici. Voici un Sonnet qu'il adreſſa à Mademoiſelle de l'Enclos peu de tems après ſon paſſage en Angleterre.

1662, & mourut à Londres le 20 Septembre 1703, âgé de 90 ans, 5 mois & 20 jours.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)





PETIT RESERVOIR.

Suite de l'Hiſtoire de la Vie de Mademoiſelle de l'Enclos.

SONNET,

DE M. DE S. EVREMOND,

A Mlle DE L'ENCLOS.

PASSER quelques heures à lire,
Eſt mon plus doux amuſement;
Je me fais un plaiſir d'écrire,
Et non pas un attachement.

Je perds le goût de la ſatire;
L'art de louer malignement
Cede au ſecret de pouvoir dire
Des vérités obligeamment.

Je vis éloigné de la France (*a*)
Sans beſoin & ſans abondance,
Content d'un vulgaire deſtin.
J'aime la vertu ſans rudeſſe,
J'aime le plaiſir ſans moleſſe,
J'aime la vie, & n'en crains pas la fin.

QUAND on commençoit à connoître Mlle de l'Enclos, on commençoit dès-lors à rendre juſtice à ſon mérite & à ſes charmes: & l'on ne pouvoit s'empêcher de ſe dire en ſecret à ſoi-même, Que de bienſéances! Que d'attraits! Que de graces foudroyantes pour les cœurs! Et qu'ai-je fait tout le tems de ma vie que j'ai paſſé ſans la connoître? Elle vous auroit paru telle dans tous les tems qu'elle vous paroiſſoit dans ces commencemens. Comme elle a toujours conſervé tous les agrémens de ſon eſprit, elle a eu, toute jeune qu'elle étoit, cette même ſolidité, qui, ſur la fin de ſes jours, paroiſſoit être en elle le fruit des années & de l'expérience; & l'on a retenu des choſes qu'elle a dites autrefois, qui prouvent qu'elle réfléchiſſoit dans un âge où à peine les autres ſont capables de penſer; & que ſa prévoyance lui raprochoit dès-lors les tems de ſa vie les plus éloignés.

SON ſiécle a changé de goût plus d'une fois, la mode n'a pas moins exercé ſon empire

(*a*) Il en ſortit en 1662. pour paſſer en Angleterre.

pire sur la maniere de penser, que sur celle de s'habiller. Cependant Mademoiselle de l'Enclos a été successivement du goût de tout le monde, sans être différente d'elle-même; & elle a toujours été à la mode sans ressembler à personne. Elle avoit son esprit, & non pas celui de son tems. Et quand on a le bonheur d'avoir un esprit à soi, on a un esprit de tous les tems.

ENFIN il n'y a qu'un mélange toujours égal de solidité & d'agrémens, tel qu'elle le possédoit, qui ait pu produire cette persévérance d'estime & d'approbation dont elle a joui toute sa vie. Comme elle n'étoit pas moins éloignée de l'affectation, qui faisoit le caractere de son siécle, que de la frivolité qui fait aujourd'hui le caractére du nôtre, elle s'entretenoit également des matieres les plus relevées comme des plus communes; jusques-là même que les Sciences les plus abstraites & les plus seches, trouvoient quelquefois un asile dans son sanctuaire, qu'elle badinoit avec elles, & qu'elle avoit le talent de les égayer quand elles l'ennuyoient.

D'AILLEURS, comme elle avoit toujours eu une répugnance invincible pour tout ce qui demandoit de l'étude & de l'application, elle n'avoit presque rien appris de ce qu'elle savoit; & elle n'ambitionnoit jamais de passer pour savante. Mais quoiqu'elle ne laissât pas d'avoir un goût extraordinaire pour la lecture, comme elle oublioit ordinairement tout ce qu'elle avoit lû, elle prétendoit, au contraire, jouir de tous les

privilèges de l'ignorance. Cependant, par une eſpece de réminiſcence particuliére, ſitôt qu'un fait hiſtorique, un vers, ou un paſſage, avoit raport à ſa penſée, ou à celle des autres, il ne manquoit jamais de ſe repréſenter à ſa mémoire; & alors, il lui devenoit propre par l'uſage qu'elle en faiſoit, & il paroiſſoit tout nouveau par le ſens qu'elle lui donnoit. De même, qu'un événement ſingulier, qu'une avanture plaiſante, l'eût frappée autrefois, elle la retrouvoit à point nommé. Et avec quelle grace la racontoit-elle! Ce qu'on appelle des contes dans la bouche d'une autre, étoient dans la ſienne des ſcenes parfaites, ſoit pour la reſſemblance des caractéres, ſoit pour la netteté ou la briéveté du récit, où l'on ne pouvoit rien retrancher, ni ajouter.

Voici une particularité que Moliere raconta lui-même peu de jours avant qu'il donnât ſon Tartufe au Public. Il étoit dans une maiſon où l'on parloit du pouvoir de l'imitation; quelqu'un de la compagnie lui ayant demandé pourquoi le même ridicule qui nous échapoit ſi ſouvent dans l'original, nous frapoit ſi vivement dans la copie? Il répondit que c'étoit parce que nous le voyons alors par les yeux de l'imitateur, qui étoient meilleurs que les nôtres. Car, ajouta-t-il, le talent de l'apercevoir par ſoi-même, n'eſt pas donné à tout le monde. Là-deſſus, il cita Mademoiſelle de l'Enclos, comme la perſonne du monde ſur qui le ridicule faiſoit l'impreſſion la plus promte & la plus vive. Et il raconta, qu'ayant été

la

la veille lui lire son Tartufe, selon la coutume où il étoit de la consulter sur tout ce qu'il faisoit ; elle l'avoit payé en même monnoye, par le récit d'une avanture qui lui étoit arrivée avec un scélérat à peu près de cette espece, dont elle lui avoit fait le portrait avec des couleurs si vives & si naturelles, que si la Piece n'eut pas été faite, il ne l'auroit jamais entreprise: tant il se seroit cru incapable de rien mettre sur le Théâtre d'aussi parfait que l'avanture du Tartufe de Mademoiselle de l'Enclos.

Comme elle étoit frapée plus que personne du ridicule, il ne faut pas s'étonner qu'elle fût si bien le dépeindre. Mais ce qu'on ne sauroit trop admirer, c'est qu'un talent si dangereux n'ait jamais pû lui faire perdre aucun ami. On étoit toujours disposé dans sa société, à recevoir en bonne part tout ce qui venoit d'une personne qui ne se pardonnoit rien à elle-même, & qui auroit été la premiere à relever en elle ce qui la blessoit dans les autres. Elle étoit, d'ailleurs, si fort au-dessus de l'envie & de la malignité; on avoit tant de preuves de la bonté de son cœur ; & son amitié étoit si précieuse, que l'on aimoit mieux prendre ses railleries pour des avis que pour des offenses.

Le premier usage que Mademoiselle de l'Enclos a fait de sa raison a été de s'affranchir des erreurs vulgaires. Elle a compris de bonne-heure qu'il ne pouvoit y avoir qu'une même morale pour les hommes & pour les femmes. Suivant cette maxi-

me, qui a toujours fait la regle de sa conduite dans tous les tems de sa vie, il n'y avoit ni exemple, ni coutume, qui pût lui faire excuser en elle, la fausseté, la malignité, la médisance, l'indiscrétion, l'envie, & tous les autres défauts, qui, pour être ordinaires aux femmes, n'en deshonorent pas moins leur caractere, & n'en blessent pas moins les devoirs de la société.

MAIS ce principe, qui lui faisoit ainsi juger des passions selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, l'engageoit aussi par une suite nécessaire, à ne les pas condamner plus sévérement dans l'un que dans l'autre sexe. C'est pour cela qu'elle n'a jamais pû souscrire à la coutume injuste & tyrannique où sont les hommes, de tirer vanité de la même passion à laquelle ils attachent la honte des femmes; & de réduire leurs vertus à une seule. Comme si la probité, qui comprend toutes les autres, devoit leur être interdite. Préjugé, non seulement faux dans son origine, mais d'autant plus dangereux qu'il ne sert qu'à les entraîner dans les plus affreux désordres. Parce qu'ayant une fois manqué à ce qu'elles regardoient comme leur principale obligation, elles croient n'avoir plus rien à ménager & ne daignent plus se contraindre sur tout le reste. C'est ce qui a fait dire à un des plus illustres amis de Mademoiselle de l'Enclos (M. le Duc de la Rochefoucault) dans son Livre des Maximes, que le moindre défaut d'une femme galante, étoit la galanterie: voulant, par-là, donner à entendre, qu'il

qu'il eſt plus rare, & en un ſens plus glorieux, de s'en tenir à ce ſeul défaut, que de s'en garantir.

MAIS ſi Mademoiſelle de l'Enclos s'eſt toujours ſoulevée contre un préjugé ſi dangereux, qui, en faiſant de l'amour le plus grand crime des femmes, ſemble leur laiſſer la liberté de s'abandonner à tous les autres; il faut convenir auſſi, qu'on ne peut être plus éloigné qu'elle l'étoit, de l'erreur inſenſée de ceux, qui ſous le nom de belle paſſion, veulent ériger l'amour en vertu. Elle n'a jamais pris l'amour que pour ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire, pour un goût paſſager, uniquement fondé ſur l'illuſion des ſens, pour un ſentiment aveugle, mais agréable, qui, par ſes propres charmes, adoucit toutes les peines & toutes les amertumes de la vie, & qui remplit, lui ſeul, tout le vuide que les autres ſentimens laiſſent dans notre ame, qui, cependant, ne ſupoſe aucun mérite dans l'objet qui le fait naître, & qui ne l'engage à aucune reconnoiſſance. En un mot, pour un pur caprice, enfant du hazard, dont la durée ne dépend point de nous, toujours ſujet au changement & au dégoût, & ſouvent même au repentir; & ce qui ſembloit, enfin, lui donner encore plus de droit d'en parler ainſi, c'eſt qu'elle réſervoit toute ſon eſtime & toute ſa conſtance pour l'amitié, qui lui a paru une liaiſon reſpectable, & dans laquelle elle ne s'eſt jamais permis ni légereté ni refroidiſſement, juſqu'à faire avouer à ſes amans mêmes qu'ils n'avoient point de ri-

vaux plus à craindre & plus redoutables que ſes amis.

ENFIN, cette charmante perſonne nous a montré qu'il pouvoit y avoir de la délicateſſe juſques dans le libertinage. Elle connoiſſoit à fond tout le prix d'une vie voluptueuſe ; & elle vouloit même qu'on lui rendît juſtice là-deſſus. Elle a étendu la carriere de la galanterie au-delà de toutes ſes bornes, & pendant plus de 60 ans elle a été aimée des plus grands Seigneurs de la Cour; mais loin d'agir avec ſes amans comme une femme intéreſſée, elle ne leur permettoit aucune eſpece de liberalité, & elle ſavoit refuſer conſtamment juſqu'au moindre de leurs dons. Elle aimoit cependant que ſes amans fuſſent généreux, quoiqu'elle ne voulût rien recevoir d'eux. Et elle regardoit la générosité comme la plus noble de toutes les paſſions de notre ame. La générosité des vrais amans, diſoit-elle, n'eſt autre choſe qu'une attention ingénieuſe, dictée par une ſenſation noble & délicate, qui ſe plaît à entretenir par de petits ſoins, les graces de l'amour, ſans allarmer ſes plaiſirs. En effet, elle étoit naturellement généreuſe, elle aimoit à donner, & même elle ſavoit donner avec grace, mais elle n'aimoit point à recevoir. Auſſi tous ceux qui l'avoient aimée pendant ſa jeuneſſe, conſerverent tant d'eſtime & tant de reſpect pour elle, qu'ils ſe firent un devoir & un honneur de lui envoyer des préſens conſidérables, quand l'âge commença à diminuer ſes charmes, & à prendre ſur ſa ſanté. Mais elle fut beaucoup

plus

plus touchée de la nobleſſe de leurs ſentimens, que de la magnificence de leur généroſité; elle leur renvoya ſur le champ leurs préſens; & jamais elle n'en accepta, ni des mains de l'amour, ni de celles de l'amitié.

CEUX qui voyoient Mademoiſelle de l'Enclos, pour la premiere fois, dans les derniers tems de ſa vie, étoient étonnés quand ils enviſageoient cet air grave, & cette phiſionomie reſpectable, où brilloit la raiſon même. Ils avouoient qu'ils y cherchoient en vain la perſonne dont ils s'étoient formé une ſi agréable idée; & qu'ils n'y trouvoient rien de cette charmante Ninon, qui avoit autrefois cauſé tant de paſſions. Mais ce que la bienſéance y avoit mis de beaucoup plus eſtimable, à la place de ces charmes dont on avoit tant de peine à retrouver les traces, ſurprenoit bien plus que les changemens qui pouvoient être arrivés aux traits de ſon viſage. Car, malgré ſon grand âge, ſi on vouloit faire attention à ſes yeux, on devenoit infailliblement de l'avis d'un ſes (*a*) amis, qui diſoit qu'on y pouvoit lire encore toute ſon hiſtoire. Quels effets n'ont-ils donc pas dû produire ces beaux yeux, quand ils brilloient du feu de la jeuneſſe? Quand ils étoient accompagnés d'un teint vif & uni, d'une taille noble & déliée, d'une grace dans ſa démarche & dans ſa danſe, que rien n'a jamais égalé? On peut juger que tout cela, animé d'un eſprit comme le ſien, n'étoit

(*a*) M. l'Abbé Fraguier.

n'étoit que trop capable d'enchanter tous les cœurs.

Enfin, on ne peut trop répéter ce qu'on en a dit tant de fois, qu'elle joignoit toutes les vertus de notre ſexe aux graces du ſien, en dépit duquel elle s'étoit miſe au rang des plus grands hommes: c'eſt ce que l'Abbé de Château-neuf (*a*) a voulu exprimer dans ces quatre Vers qu'il fit pour elle, quelques jours avant qu'elle mourût.

Nous ne reverrons de cent luſtres,
Ce que de notre tems nous a fait voir Ninon;
Qui s'eſt miſe, malgré le C...
Au nombre des hommes illuſtres.

Sur la fin de ſa vie, ſa maiſon étoit devenue le rendez-vous de tout ce que la Cour & la Ville avoient de gens polis & eſtimables, en hommes comme en femmes, & de tout ce que la République des Lettres avoit

(*a*) M. l'Abbé de Châteauneuf, originaire de Chambery, étoit un homme de beaucoup d'eſprit, & d'une grande érudition. Il fut envoyé, en 1697, à la Cour de Pologne, relever M. l'Abbé de Polignac, & hâter l'élection du Prince de Conti. Il mourut à Paris en 1615.

Son frere aîné, Pierre-Antoine de Caſtagnere, Marquis de Châteauneuf & de Marolles, fut Conſeiller au Parlement en 1675, Ambaſſadeur en Hollande, en Portugal, & à Conſtantinople, Conſeiller d'Etat, & Prevôt des Marchands en 1720, juſqu'en 1725. Il eſt mort ſans alliance en 1727.

avoit de plus illuſtre & de plus diſtingué. Elle étoit regardée comme le centre du bon goût & de la bonne compagnie. Et les meres les plus vertueuſes & les plus ſévéres, briguoient pour leurs fils, lorſqu'ils entroient dans le monde, l'avantage d'être admis dans une ſociété auſſi aimable, & auſſi reſpectable. Mais la naiſſance & les plus fortes recommendations, étoient bien ſouvent des titres inutiles pour y être reçû. Il falloit avoir beaucoup de mérite, & ſur tout il falloit poſtuler long-tems avant que de pouvoir parvenir à ce bonheur.

M. l'Abbé Fraguier m'a raconté, à propos de cela, qu'elle ſe plaignoit ſouvent, quoiqu'en badinant, d'avoir fait, une fois en ſa vie, une mauvaiſe emplette ſur le rapport de ſes meilleurs amis, & de s'être laiſſé tromper très-ſottement par leurs ſollicitations. C'étoit au ſujet de M. Rémond (*a*); & elle avoit coutume de dire, en parlant de lui : J'ai bien des choſes à me reprocher dans ma vie, mais je ne me repens que d'une ſeule : *c'eſt d'avoir fait Rémond; il ne me fera*

(*a*) M. Rémond fut ſurnommé Rémond le Grec, parce qu'il ſavoit fort bien le Grec, & qu'il avoit fait bâtir une maiſon à la Grecque, où perſonne ne pouvoit habiter. Il étoit le cadet de tous ſes freres. Il a été Introducteur des Ambaſſadeurs au commencement de la Régence. Il l'étoit à l'entrée du premier Ambaſſadeur Turc, le 21 Mars 1721, & il a gardé cette charge 5 ou 6 ans. Il eſt mort le 1 Décembre 1741, âgé d'environ 66 ans.

sera jamais d'honneur. Effectivement M. Rémond n'avoit été introduit chez elle qu'aux instances réitérées de ses amis, qui lui en avoient toujours parlé comme d'un homme accompli; & il avoit même soupiré longtems avant d'obtenir cette faveur, mais dès que la premiere séduction fut un peu dissipée, & qu'elle eut commencé à ouvrir les yeux sur un mérite si vanté, elle avoua qu'elle avoit été la dupe de son érudition grecque, & qu'elle avoit véritablement regret au tems qu'elle avoit employé à vouloir le former; enfin elle dit hautement qu'elle l'avoit banni de son école, parce qu'il avoit toujours pris la Philosophie & le monde à gauche; & qu'il n'étoit point digne d'une société aussi sensée que la sienne.

JE n'ai point vû Mademoiselle de l'Enclos dans la fleur de sa premiere beauté, disoit M. le Marquis de la Fare (*a*); mais à l'âge de cinquante ans, & même jusqu'au-delà de soixante & dix, elle a eu des amans qui

(*a*) Charles Auguste de la Fare, Marquis de la Fare-Laugere, Sous-Lieutenant des Gendarmes de Monseigneur le Dauphin, & en 1684 un des Capitaines des Gardes du Corps de Monsieur Duc d'Orléans, & ensuite Capitaine des Gardes du Duc d'Orléans Régent, naquit en 1644, & mourut le 3 Juin 1712, âgé de 68 ans. C'est celui qui étoit l'ami de Rousseau, & dont on a imprimé les Poësies avec celles de l'Abbé de Chaulieu, né au Château de Fontenay, dans le Vexin Normand, en 1639. Il est mort à Paris le 27 Juin 1720, âgé de 81 ans.

qui l'ont adorée, & les plus honnêtes gens de France pour amis. Et je n'ai point connu de femme plus respectable ni plus digne d'être regretée. Elle rassembloit chez elle tout ce qu'il y avoit à Paris d'honnêtes gens, qui étoient attirés par les charmes de sa conversation, & sa maison étoit, peut-être, même dans les derniers tems de sa vie, la seule où l'on osât encore faire usage des talens de l'esprit, & où l'on passât des journées entieres sans jeu & sans ennui. Enfin, jusqu'à l'âge de 87 ans, elle fut recherchée encore par la meilleure compagnie de son tems; & l'on peut dire, qu'avec un esprit né pour les agrémens, & qui n'a jamais sacrifié qu'aux Graces, elle a toujours conservé une imagination légere & brillante, & un jugement admirable. Je me souviens même que l'Abbé de Chaulieu disoit toujours, en parlant d'elle, *que l'Amour s'étoit retiré jusques dans les rides de son front.* Quand elle se sentit près de sa fin, elle eut d'elle-même l'attention d'aller à sa Paroisse aussi souvent que ses forces le lui permettoient. Elle fit une confession générale, & elle reçut en mourant le saint Viatique avec tous les sentimens d'une véritable piété. Elle est morte avec toute sa raison, & même avec tout l'agrément de son esprit, qui étoit le meilleur & le plus aimable que j'aye jamais connu en aucune femme.

ECOUTONS M. l'Abbé Fraguier dans l'éloge qu'il a fait d'une personne si rare, & nous verrons que tous ses amis ont parlé d'elle avec la même admiration.

POR-

PORTRAIT

DE Mlle DE L'ENCLOS.

PAR M. L'ABBE' FRAGUIER. (*a*)

J'Ai connu Mademoiſelle de l'Enclos les treize ou quatorze dernieres années de ſa vie. Elle vient de payer le tribut qu'elle devoit à la nature, & j'avoue que rien ne peut diminuer le regret que j'ai de ſa perte. C'étoit un eſprit & des manieres au-deſſus de tout pour les agrémens; & c'étoit une probité ſi pure, que le mélange des agrémens avec la vertu en faiſoit un prodige. Si elle eut paſſé ſa vie dans les premiers emplois de l'Etat, elle n'auroit pas eu une vieilleſſe plus honorable, ni plus reſpectée, que celle qui ſuivoit une vie pleine de galanterie & d'amour. Les perſonnes âgées l'aimoient par le ſouvenir de la ſupériorité qu'elle

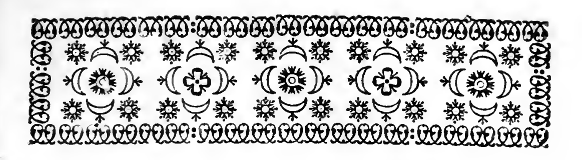
(*a*) M. L'Abbé Fraguier naquit à Paris le 28 Août 1666, fit ſes prémieres Etudes chez les Jeſuites, entra le premier Août 1683 dans cette Société, en ſortit en 1694, s'établit à Paris enſuite, fut reçu à l'Académie Françoiſe le premier Mars 1708, & mourut à Paris d'apoplexie, le 3 Mai 1728, âgé de 61 ans, 8 mois & 5 jours.

qu'elle avoit eue de leur tems dans le monde, & moins par le ſouvenir de ſes charmes que par celui de ſes vertus. Les jeunes perſonnes l'aimoient pour les graces & la beauté qu'elles voyoient encore en elle dans un âge ſi avancé, & qui étoient telles que rien ne pouvoit lui être comparé. Son deſtin lui attachoit les plus honnêtes gens de la Cour & de la Ville. Mais il ne lui attachoit que les honnêtes gens. De ſorte qu'il importoit peu qu'un ſecret ne fût ſû que d'elle, ou le fût de tout ce qui entroit chez elle. On ne ſe feroit pas pardonné de l'avoir bleſſée en la moindre choſe. C'étoit une liaiſon naturelle, une amitié intime, entre tous ceux qui la voyoient. Ils s'eſtimoient dès-lors, & s'aimoient mutuellement. Son entretien étoit doux & léger. Le contraire la bleſſoit; mais il n'y paroiſſoit point; & elle ne s'en ouvroit qu'à ſes intimes amis. Elle appercevoit le bon au travers de mille défauts, & l'aimoit. Elle avoit la confiance de tout le monde, dans les plus grandes affaires comme dans les plus petites. Tout ce qu'elle penſoit étoit bien penſé. Tout ce qu'elle diſoit étoit bien dit. Et tout ce qu'elle faiſoit étoit bien fait. Sa maiſon étoit le rendez-vous des honnêtes gens. Et Mademoiſelle de l'Enclos ſupérieure en quelque ſorte aux plus grands génies, étoit toujours la plus révérée.

Ce portrait eſt de la main d'un homme qui ſe connoiſſoit en mérite, qui avoit connu Mademoiſelle de l'Enclos par lui-même, &

& qui avoit beaucoup vêcu avec elle. Mais le souvenir d'une personne si charmante est encore trop récent pour être entiérement effacé de la mémoire de ceux qui ont eu le bonheur de la connoître. Et si l'on veut savoir quelque chose de plus détaillé sur les particularités de sa vie, on peut consulter Madame la Comtesse de Sandwich, qui a été son amie, dès l'instant qu'elle l'a connue, & qui lui a consacré une vénération sans bornes, & des hommages qui vont jusqu'à l'idolâtrie. En effet, cette Dame, respectable & par sa naissance & par son esprit, a toujours regardé Mademoiselle de l'Enclos comme une personne au-dessus de toutes les louanges humaines; aujourd'hui même encore, elle lui conserve, au bout de quarante-cinq années, une amitié aussi vive que le premier jour; non seulement elle n'en parle que comme d'une Divinité: mais elle ne peut souffrir que l'on en parle autrement. Elle n'admire qu'elle, elle ne regrette qu'elle, & elle porte si loin le scrupule, sur tout ce qui peut concerner la mémoire de Mademoiselle de l'Enclos, qu'elle ne veut pas même permettre que l'on entreprenne d'écrire l'histoire de sa vie, parce qu'elle est persuadée qu'il n'y a personne au monde qui puisse s'en acquiter dignement.

(La Suite dans le Num. suivant.)



PETIT RESERVOIR.

Suite de l'Histoire de la Vie de Mademoiselle de l'Enclos.

CETTE fille illustre par toutes les qualités du cœur & de l'esprit, cette fille adorable, à qui l'ancienne Gréce eût élevé des Autels, mourut à Paris, dans sa maison de la rue des Tournelles au Marais, le 17 Octobre 1706, sur les cinq heures du soir, à l'âge de quatre-vingt-dix ans & cinq mois, & fut pleurée & regretée universellement de tous ses amis. C'est d'elle seule enfin, que l'on peut dire, avec vérité, qu'elle a porté les fleurs du Printems bien au-delà de l'Automne; & que le tems, qui détruit tout, couloit sur son visage, sans y laisser remarquer aucun vestige de son passage.

VOICI l'Epitaphe que l'Abbé de Châteauneuf fit pour elle:

Il n'eſt rien que la mort ne dompte :
Ninon, qui près d'un ſiécle a ſervi les Amours,
Vient enfin de finir ſes jours.
Elle fut de ſon ſexe & l'honneur & la honte :
Inconſtante dans ſes deſirs,
Délicate dans ſes plaiſirs,
Pour ſes amis fidelle & ſage,
Pour ſes amans tendre & volage,
Elle fit regner dans ſon cœur
Et la galanterie & l'auſtere pudeur :
Et montra ce que peut le triomphant mélange
Des charmes de Venus & de l'eſprit d'un Ange...

VOILÀ tout ce que j'ai pû découvrir de certain ſur la vie de Mademoiſelle de l'Enclos. Si j'avois voulu en faire un Roman, elle auroit été plus longue. Comme perſonne de ſon tems n'a pris ſoin de nous laiſſer des Mémoires ſur les événemens particuliers de ſa vie, j'ai recueilli avec exactitude tout ce que j'en ai oüi dire de remarquable à M. l'Abbé Fraguier, à M. l'Abbé Gedoyn, & à M. de Fontenelle, qui étoient ſes amis. Voilà mes Mémoires & mes garands. Mais de tout ce qu'on m'en a raconté d'ailleurs, je n'ai pris que ce qui étoit reconnu pour vrai, & j'ai rejetté tout ce qui ſentoit la fable & le menſonge.

JE n'ai point voulu raporter, par exemple, cette fameuſe réponſe qu'on lui fait faire à un Exempt qui vint, dit-on, lui apporter une Lettre de Cachet, au commencement de la Régence d'Anne d'Autriche. Mlle, lui dit-il en entrant chez elle, le Roi vous

vous ordonne d'aller tout-à-l'heure dans un Couvent; & pour toute grace il vous permet de choisir celui qui vous conviendra le mieux. Hé bien, Monsieur, lui répondit-elle, puisqu'il m'en laisse le choix, que l'on me mene aux grands Cordeliers. Mademoiselle de l'Enclos n'avoit point de mari; ainsi elle étoit libre, & ne dépendoit que d'elle-même. Quoique toute sa vie n'ait été qu'un tissu de galanteries, elle n'est jamais tombée dans des désordres capables de lui attirer une pareille disgrace de la Cour. Jamais elle n'a reçu de Lettre de Cachet, & jamais elle n'a été mise dans un Couvent. D'ailleurs, si cette prétendue Lettre de Cachet lui avoit été présentée, auroit-elle pû en éluder l'effet par une plaisanterie? Et au bout de 24 heures non seulement ses amis, mais tout Paris n'auroit-il pas sû dans quel Couvent on l'auroit renfermée? Et quelqu'un n'en auroit-il pas retenu le nom? Mais la fausseté de cette histoire se démontre d'elle-même, & ne vaut pas la peine d'être réfutée. Tout le monde voit assez que c'est un conte ridicule, inventé à plaisir, & que la malignité, l'envie & l'esprit de libertinage ont pu seuls lui donner cours.

Il en est de même du petit Noctambule, dont il a plû au Public d'achever l'histoire: on le fait revenir chez Mademoiselle de l'Enclos, trois jours avant sa mort. Malgré ses domestiques il pénetre jusques dans sa chambre, où il trouve une nombreuse compagnie. Il s'approche du pied de son lit. Il en ouvre les rideaux. Mademoiselle de

l'Enclos le reconnoît : elle pâlit, elle jette un cri horrible, & le petit-homme, après lui avoir annoncé qu'elle n'avoit plus que trois jours à vivre, lui montre sa signature, & disparoît, en prononçant ces mots, d'une voix terrible : *Tremble, c'en est fait, tu vas tomber en la puissance de Lucifer.*

CETTE histoire rechauffée pour Mademoiselle de l'Enclos, fut imaginée plus d'un siécle avant sa mort, à l'occasion de Louise de Budes, seconde femme de Henri I. Connétable de Montmorency, laquelle mourut soupçonnée de poison en 1599. Cette femme, qui avoit été extrêmement belle, devint, un moment après sa mort, si noire, si hideuse & si défigurée, qu'on ne la pouvoit regarder qu'avec horreur, ce qui fit faire alors divers jugemens sur la cause de sa mort; & conclure que le Diable, avec qui elle avoit fait un pacte dans sa jeunesse, étoit entré dans sa chambre, sous la figure d'un petit vieillard habillé de noir, & l'avoit étranglé dans son lit.

COMME je connoissois beaucoup M. l'Abbé Gédoyn, & que je le voyois souvent, c'est de lui que j'ai appris la plus grande partie des faits que je raporte. Il a eu la bonté de m'instruire de la vérité des uns, & de la fausseté des autres.

CET Abbé, dans sa jeunesse, avoit fait connoissance avec Mlle de l'Enclos, & avoit même été, comme on l'a dit plus haut, le dernier de ses amans. Il a toujours continué de la voir comme son ami; & de l'aimer & de l'estimer, pendant les dix dernie-

res

res années qu'elle a vêcu. Il la regretoit ſans ceſſe, & il m'en parloit ſouvent, & toujours avec un plaiſir extrême. Ce ſont les éloges continuels que je lui ai entendu faire de l'eſprit & du caractere de cette fille adorable, qui m'ont aſſocié aux regrets dont il honoroit ſa mémoire, & qui m'ont engagé à écrire l'hiſtoire de ſa vie. Surtout après avoir vû dans ſa chambre, un portrait admirable de cette aimable perſonne, qu'il avoit placé au chevet de ſon lit, & qu'il conſervoit précieuſement. Ce beau portrait, qu'elle lui avoit donné en mourant, eſt de la main de Ferdinand. Il eſt dans une bordure ovale, avec ces deux mots, en lettres d'or, NINON DE L'ENCLOS.. Le premier à la droite, & le ſecond à la gauche de la tête. Mademoiſelle de l'Enclos y eſt repréſentée en buſte, à l'âge de 45 ans au plus; mais charmante, la gorge découverte, & coëffée en cheveux, avec de groſſes boucles tombantes, comme les femmes l'étoient en 1660, dans le tems du Mariage de Louis XIV.

J'AVOIS toujours eu une envie extrême d'avoir ce portrait, & cependant j'avois toujours négligé de le faire copier, quoique M. l'Abbé Gédoyn m'en eût laiſſé le maître, parce que je comptois l'acheter après ſa mort; mais malheureuſement il m'a échapé. Ses Neveux n'ont point voulu le vendre; & ils l'ont gardé comme un portrait de famille, à cauſe de quelque parenté qu'il y avoit entre M. l'Abbé Gédoyn & la mere de Mademoiſelle de l'Enclos.

JE ſavois, depuis long-tems, qu'il y avoit à Paris un vieux Valet de chambre de Mademoiſelle de l'Enclos, nommé *la Pierre*, à qui elle avoit laiſſé, par ſon teſtament, la ſomme de mille écus, avec un de ſes portraits, où elle étoit peinte beaucoup plus jeune, mais moins bien que dans celui qu'elle avoit donné à M. l'Abbé Gédoyn. Je donnai ordre, en 1736, que l'on me déterrât ce Valet de chambre, & que l'on me l'amenât. Il vint enfin chez moi, & je lui propoſai de me vendre ce portrait. Mais ce pauvre homme, qui, pour lors, étoit âgé de 73 ans, après m'avoir raconté qu'il étoit entré au ſervice de Mademoiſelle de l'Enclos à l'âge de 20 ans, & qu'il l'avoit ſervie pendant 23, juſqu'au jour de ſa mort, m'avoua ingénuement, les larmes aux yeux, & même avec une eſpece de honte, que la miſére extrême où il s'étoit trouvé réduit depuis 30 ans que ſa bonne Maitreſſe étoit morte, l'avoit obligé de vendre juſqu'à ſon portrait pour ſubſiſter (*a*).

IL auroit été à ſouhaiter que M. l'Abbé Gédoyn, en reconnoiſſance de l'amitié que Mademoiſelle de l'Enclos avoit eue pour lui, eût bien voulu ſe charger du ſoin d'écrire

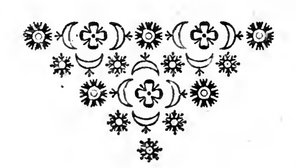
(*a*) Je n'ai jamais pu ſavoir en quelles mains ce portrait eſt tombé, quelques ſoins que je me ſois donné pour le découvrir. Aucun de nos Curieux n'en a eu connoiſſance. Et il n'y a plus aujourd'hui dans Paris, qu'un ſeul portrait véritable de Mademoiſelle de l'Enclos; c'eſt celui que poſſede Madame la Comteſſe de Sandwich.

crire lui-même l'hiſtoire d'une perſonne ſi charmante & ſi célebre. Que de circonſtances intéreſſantes il nous auroit apriſes! Perſonne au monde n'étoit plus capable que lui d'entreprendre cet ouvrage. Car il convenoit lui-même qu'elle lui avoit raconté pluſieurs fois juſqu'aux particularités les plus ſecretes de ſa vie; & qu'il étoit le ſeul qui fût en état d'en faire part au Public. Mais l'ingratitude, ſi naturelle à l'humanité, eſt toujours ingénieuſe à ſe dégager des liens de la reconnoiſſance. Et d'ailleurs, la vieilleſſe, qui nous ſurprend toujours au milieu de nos projets, & qui nous prive inſenſiblement de la faculté de les accomplir, devient de jour en jour, l'excuſe légitime de notre pareſſe.

QUOI qu'il en ſoit, pour ſupléer à ſa négligence, j'ai voulu raſſembler ici quelques Lettres de Mademoiſelle de l'Enclos, afin qu'on pût l'entendre parler elle-même; & que l'on pût juger de la beauté de ſon eſprit, comme des charmes de ſa perſonne. Chacun ſait que ſes Lettres, dans leur tems, ont généralement plu à tout le monde, parce que le ſtile en eſt charmant. Mais, malheureuſement pour nous, il n'en reſte aujourd'hui qu'un très-petit nombre, qui ne conſiſte que dans les réponſes qu'elle a faites aux Lettres que M. de St. Evremond lui a écrites d'Angleterre, où il paſſa en 1662. Cependant, quoique le tour de ces Lettres ſoit ſingulier, quoiqu'elles ſoient toutes brillantes d'eſprit, & preſque toutes remplies de morale, elles n'ont rien de recherché.

Comme la morale y eſt toujours aſſaiſonée par les graces de l'enjouement, & que l'eſprit ne s'y montre jamais que ſous les apparences & les couleurs d'une imagination libre & naturelle, elles ne différent en rien de ſa converſation; & il eſt impoſſible de n'y pas ſentir, qu'en écrivant à ſes amis, elle croyoit elle-même leur parler.

Enfin, j'ai penſé, qu'après avoir lu la vie de Mademoiſelle de l'Enclos, on ne feroit point fâché de retrouver ici les onze Lettres qui nous reſtent d'elle, quoiqu'on les ait déja vûes ailleurs. Et je me ſuis fait un plaiſir de les rapporter, non, pour nous faire regretter la perte de celles qui nous manquent; mais comme des monumens précieux des graces de ſon eſprit, qui acheveront de faire connoître l'excellence du caractere de cette illuſtre Fille.



LET-

LETTRES DE M. DE St. EVREMOND, A Mlle DE L'ENCLOS.

Avec les Réponses de Mlle DE L'ENCLOS *à M. de St.* EVREMOND, *qui sont les seules Lettres qui nous restent de cette Dlle.*

PREMIERE LETTRE DE M. DE St. EVREMOND A MLLE DE L'ENCLOS.

VOTRE vie, ma très-chere, a été trop illustre, pour n'être pas continuée de la même maniere jusqu'à la fin. Que l'Enfer de M. de la Rochefoucault (*a*) ne vous épouvante pas ; c'étoit un Enfer médité, dont il vouloit faire une Maxime. Prononcez donc le mot d'Amour hardiment, & que celui de Vieillesse ne sorte jamais de votre bouche. Il y a tant d'esprit dans votre Lettre, que vous ne laissez pas même imaginer le

(*a*) L'enfer des femmes c'est la vieillesse, disoit un jour le Duc de la Rochefoucault à Mademoiselle de l'Enclos.

le commencement du retour. Quelle ingratitude d'avoir honte de nommer l'Amour à qui vous devez votre mérite & vos plaiſirs? Car enfin, ma belle Gardeuſe de caſſette, la réputation de votre probité eſt particuliérement établie ſur ce que vous avez réſiſté à des amans qui ſe fuſſent accommodés volontiers de l'argent de vos amis. Avouez toutes vos paſſions, pour faire valoir toutes vos vertus. Cependant vous n'avez exprimé que la moitié du caractere. Il n'y a rien de mieux que la part qui regarde vos amis. Rien de plus ſec que ce qui regarde vos amans. En peu de Vers je veux faire le caractere entier. Et le voici formé de toutes les qualités que vous avez, ou que vous avez eues.

Dans vos amours on vous trouvoit legere,
En amitié toujours ſûre & ſincere;
Pour vos amans les humeurs de Venus,
Pour vos amis les ſolides vertus.
Quand les premiers vous nommoient infidelle,
Et qu'aſſervis encore à votre loi,
Ils reprochoient une flâme nouvelle,
Les autres ſe louoient de votre bonne foi.
Tantôt c'étoit le naturel d'Helene,
Ses appetits, comme tous ſes appas:
Tantôt c'étoit la probité romaine,
C'étoit l'honneur, la regle & le compas.
Dans un Couvent, en ſœur dépoſitaire,
Vous auriez bien ménagé quelqu'affaire.
Et dans le monde, à garder les dépôts,
On vous eût juſtement préféré aux Dévots.

Que

Que cette diverſité ne ſurprenne point :
L'indulgente & ſage Nature,
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Epicure,
Et de la vertu de Caton.

SECONDE LETTRE

De M. de Saint Evremond a M[lle] de l'Enclos.

Quand la malignité de la nature auroit employé tout ſon pouvoir à faire quelque changement aux traits de votre viſage, vous ſerez toujours dans mon imagination comme dans la gloire de Niquée, où vous ſavez qu'on ne change point. Vous n'en avez pas affaire pour vos yeux & pour vos dents, j'en ſuis aſſuré. Le grand beſoin que vous ayez, c'eſt de mon jugement, pour bien connoître les avantages de votre eſprit, qui ſe perfectionne tous les jours. Vous êtes plus ſpirituelle que n'étoit la jeune & vive Ninon.

Telle n'étoit point Ninon,
Quand le Gagneur (*a*) de Batailles,
Après l'expédition
Oppoſée aux funérailles,
Attendoit avec vous en converſation
Le mérite nouveau d'une autre impulſion.

Votre

(*a*) Le grand Condé qui avoit été ſon amant.

Votre esprit, à son courage
Qui paroissoit abatu,
Faisoit retrouver l'usage
De sa premiere vertu.

Le charme de vos paroles
Passoit ceux des Espagnoles,
A ranimer tous les sens
Des amoureux languissans.

Tant qu'on vit à votre service
Un jeune, un aimable garçon,
A qui Venus fut rarement propice,
Bussy n'en fit point de chanson.
Vous êtiez même regardée
Comme une nouvelle Médée,
Qui pourroit en amour rajeunir un Eson.
Que votre art seroit beau, qu'il seroit admirable,
S'il me rendoit un Jason,
Un Argonaute capable
De conquerir la toison!

PREMIERE LETTRE

DE Mlle DE L'ENCLOS A M. DE SAINT EVREMOND.

J'ETOIS dans ma chambre toute seule, & très-lasse de lecture, lorsque l'on me dit, Voilà un homme de la part de M. de Saint Evremond. Jugez si tout mon ennui ne s'est pas dissipé dans le moment. J'ai eu le plaisir de parler de vous, & j'en ai appris des choses que les Lettres ne disent point; votre santé

ſanté parfaite, & vos occupations. La joye de l'eſprit en marque la force ; & votre Lettre, comme du tems que M. d'Olonne vous faiſoit ſuivre, m'aſſure que l'Angleterre vous promet encore 40 ans de vie; car il me ſemble que ce n'eſt qu'en Angleterre que l'on parle de ceux qui ont vêcu au-delà de l'âge de l'homme. J'aurois ſouhaité de paſſer ce qui me reſte de vie avec vous : ſi vous aviez penſé comme moi, vous ſeriez ici. Il eſt pourtant aſſez beau de ſe ſouvenir toujours des perſonnes que l'on a aimées. Et c'eſt peut-être pour embellir mon épitaphe que cette ſéparation du çorps s'eſt faite. Je ſouhaiterois que le jeune (*a*) Prédicateur m'eût trouvée dans la gloire de Niquée, où l'on ne change point. Car il me paroît que vous m'y croyez des premieres Enchantées. Ne changez point vos idées ſur cela. Elles m'ont toujours été favorables, & que cette communication, que quelques Philoſophes croyoient au-deſſus de la préſence, dure toujours.

J'AI témoigné à M. Turretin la joye que j'aurois de lui être bonne à quelque choſe. Il a trouvé ici de mes amis qui l'ont jugé digne des louanges que vous lui donnez. S'il veut profiter de ce qui nous reſte d'honnêtes Abbés en l'abſence de la Cour, il ſera traité comme un homme que vous eſtimez. J'ai lû devant lui votre Lettre avec des Lunettes, mais elles ne me ſiéent pas mal.

J'ai

(*a*) M. Turretin, Profeſſeur en Hiſtoire Eccléſiaſtique à Geneve.

J'ai toujours eu la mine grave. S'il eſt amoureux du mérite que l'on appelle ici diſtingué, peut-être que votre ſouhait ſera accompli; car tous les jours on me veut conſoler de mes pertes par ce beau mot.

J'AI ſu que vous ſouhaitiez la Fontaine en Angleterre. On n'en jouit guéres à Paris. Sa tête eſt bien affoiblie. C'eſt le deſtin des Poëtes. Le Taſſe & Lucrece l'ont éprouvé. Je doute qu'il y ait eu du Philtre amoureux pour la Fontaine. Il n'a guére aimé de femmes qui en euſſent pu faire la dépenſe.

TROISIE'ME LETTRE

DE M. DE SAINT EVREMOND A Mlle DE L'ENCLOS, 1696.

J'AI reçu la ſeconde Lettre que vous m'avez écrite, obligeante, agréable, ſpirituelle, où je reconnois les enjouemens de Ninon, & le bon ſens de Mademoiſelle de l'Enclos. Je ſavois comment la premiere a vêcu, vous m'apprenez de quelle maniere vit l'autre. Tout contribue à me faire regretter le tems heureux que j'ai paſſé dans votre commerce, & à déſirer inutilement de vous voir encore. Je n'ai pas la force de me tranſporter en France, & vous y avez des agrémens qui ne vous laiſſeront pas venir en Angleterre. Madame de Bouillon vous peut dire que l'Angleterre a ſes charmes; & je ſerois un ingrat, ſi je n'avouois moi-même que j'y ai trouvé des douceurs.

J'ai

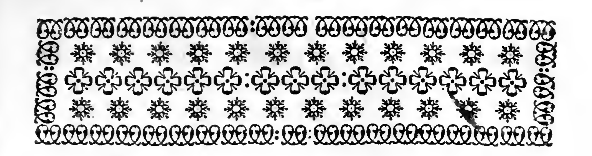
J'ai appris avec beaucoup de plaisir, que M. le Comte de Grammont a recouvré sa premiere santé, & a acquis une nouvelle dévotion. Jusqu'ici je me suis contenté grossiérement d'être homme de bien. Il faut faire quelque chose de plus, & je n'attends que votre exemple pour être dévot. Vous vivez dans un pays où l'on a de merveilleux avantages pour se sauver. Le vice n'y est guéres moins opposé à la mode qu'à la vertu. Pécher, c'est ne savoir pas vivre, & choquer la bienséance, autant que la Religion. Il ne falloit autrefois qu'être méchant, il faut être de plus malhonnête-homme pour se damner en France présentement. Ceux qui n'ont pas assez de consideration pour l'autre vie sont conduits au salut par les égards & les devoirs de celle-ci. C'en est assez sur une matiére où la conversion de M. le Comte de Grammont m'a engagé. Je la crois sincere & honnête. Il sied bien à un homme qui n'est pas jeune, d'oublier qu'il l'a été. Je ne l'ai pû faire jusqu'ici. Au contraire, du souvenir de mes jeunes ans, de la mémoire de ma vivacité passée, je tâche d'animer la langueur de mes vieux jours. Ce que je trouve de plus fâcheux à mon âge, c'est que l'espérance est perdue: l'espérance, qui est la plus douce des passions, & celle qui contribue davantage à nous faire vivre agréablement. Désespérer de vous voir jamais, est ce qui me fait le plus de peine. Il faut se contenter de vous écrire quelquefois, pour entretenir une amitié qui résiste à la longueur du tems, à l'éloignement

ment des lieux, & à la froideur ordinaire de la vieillesse (*a*). Ce dernier mot me regarde. La nature commencera par vous, à faire voir qu'il est possible de ne vieillir pas. Je vous prie de faire assurer M. le Duc de Lauzun de mes très-humbles services, & de savoir si Madame la Maréchale de Créqui lui a fait payer 500 écus qu'il m'avoit prêtés. On me l'a écrit il y a longtems; mais je n'en suis pas trop assuré.

(*a*) Saint Evremond est né le premier Avril 1613, & Mademoiselle de l'Enclos en Mai 1616, il avoit trois ans plus qu'elle.

(La Suite dans le Num. suivant.)





PETIT RESERVOIR.

Suite de l'Hiſtoire de la Vie de Mademoiſelle de l'Enclos.

QUATRIE'ME LETTRE

DE M. DE SAINT EVREMOND A Mlle DE L'ENCLOS.

IL y a plus d'un an que je demande de vos nouvelles à tout le monde, & perſonne ne m'en apprend.

M. de la Baſtide m'a dit que vous vous portiez fort bien. Mais il ajoute, que ſi vous n'aviez plus tant d'amans, vous êtes contente d'avoir beaucoup d'amis. La fauſſeté de la derniere nouvelle me fait douter de la vérité de la premiere. Vous êtes née pour aimer toute votre vie. Les amans & les joueurs ont quelque choſe de ſemblable. Qui a aimé, aimera. Si l'on m'avoit dit que vous êtes dévote, je l'aurois pû croire. C'eſt

paſſer d'une paſſion humaine à l'amour de Dieu, & donner à ſon ame de l'occupation. Mais ne pas aimer eſt une eſpece de néant qui ne peut convenir à votre cœur.

Ce repos languiſſant ne fut jamais un bien,
C'eſt trouver, ſans mourir, l'état où l'on n'eſt rien.

JE vous demande des nouvelles de votre ſanté, de vos occupations, de votre humeur, & que ce ſoit dans une aſſez longue Lettre, où il y ait peu de morale, & beaucoup d'affection pour votre ancien ami. L'on dit ici que le Comte de Grammont eſt mort. Ce qui me donne un déplaiſir fort ſenſible. Si vous connoiſſez Barbin, faites-lui demander pourquoi il imprime tant de choſes ſous mon nom, qui ne ſont point de moi. J'ai aſſez de mes ſottiſes, ſans me charger de celles des autres. On me donne une piéce contre le Pere Bouhours, où je ne penſai jamais. Il n'y a pas d'Ecrivain que j'eſtime plus que lui. Notre Langue lui doit plus qu'à aucun Auteur; ſans excepter Vaugelas. Dieu veuille que la nouvelle de la mort du Comte de Grammont ſoit fauſſe, & celle de votre ſanté véritable. La Gazette de Hollande dit que M. le Comte de Lauzun ſe marie; ſi cela étoit vrai, on l'auroit mandé de Paris: outre cela M. de Lauzun eſt Duc, & le nom de Comte ne lui convient point. Si vous avez la bonté de m'en écrire quelque choſe, vous m'obligerez; & de faire bien des complimens à M. de Gourville de ma part, en cas que vous le voyiez tou-

toujours. Pour des nouvelles de paix & de guerre, je ne vous en demande pas. Je n'en écris point, & je n'en reçois pas davantage. Adieu. C'eſt le plus véritable de vos ſerviteurs, qui gagneroit beaucoup ſi vous n'aviez point d'amans. Car il ſeroit le premier de vos amis, malgré une abſence qu'on peut nommer éternelle.

CINQUIE'ME LETTRE

De M. de Saint Evremond a Mlle de l'Enclos.

M. Turretin m'a une grande obligation de lui avoir donné votre connoiſſance. Je ne lui en ai pas une médiocre d'avoir ſervi de ſujet à la belle Lettre que je viens de recevoir. Je ne doute point qu'il ne vous ait trouvée avec les mêmes yeux que je vous ai vûs. Ces yeux, par qui je connoiſſois toujours la nouvelle conquête d'un amant, quand ils brilloient un peu plus que de coutume, & qu'ils nous faiſoient dire:

Telle n'eſt point la Cythérée, (*a*)
Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle ſort pompeuſe & parée
Pour la conquête d'un amant;
Telle ne luit en ſa carriere
Des mois l'inégale Courriere;

Et

(*a*) Strophe de l'Ode de Malherbe à la Reine Marie de Médicis, en 1660.

Et telle deſſus l'horiſon,
L'Aurore au matin ne s'étale;
Quand les yeux même de Cephale
En feroient la comparaiſon.

Vous êtes encore la même pour moi, & quand la nature, qui n'a jamais pardonné à perſonne, auroit épuiſé ſon pouvoir à produire une petite altération aux traits de votre viſage, mon imagination ſera toujours pour vous cette gloire de Niquée, où vous ſavez qu'on ne changeoit point.

SECONDE LETTRE

De Mlle de l'Enclos a M. de Saint Evremond.

Je défie Dulcinée de ſentir avec plus de joye le ſouvenir de ſon Chevalier. Votre Lettre a été reçue comme elle le mérite, & la Triſte-figure n'a point diminué le mérite des ſentimens. Je ſuis touchée de leur force & de leur perſévérance. Conſervez-les à la honte de ceux qui ſe mêlent d'en juger. Je crois, comme vous, que les rides ſont les marques de la ſageſſe. Je ſuis ravie que vos vertus extérieures ne vous attriſtent point. Je tâche d'en uſer de même. Vous avez un ami (*a*), Gouverneur de Province, qui doit ſa fortune à ſes agrémens. C'eſt

(*a*) M. le Comte de Grammont.

C'eſt le ſeul Vieillard qui ne ſoit pas ridicule à la Cour. M. de Turenne ne vouloit vivre que pour le voir vieux. Il le verroit pere de famille, riche & plaiſant. Il a plus dit de plaiſanteries ſur ſa nouvelle dignité, que les autres n'en ont penſé. M. d'Elbene, que vous appellez le *Cunctator*, eſt mort à l'Hopital. Qu'eſt-ce que les jugemens des hommes! Si M. d'Olonne vivoit, & qu'il eût lu la Lettre que vous m'écrivez, il vous auroit continué votre qualité de ſon Philoſophe. M. de Lauzun eſt mon voiſin. Il recevra vos complimens. Je vous rends très tendrement ceux de M. de Charleval. Je vous demande inſtamment de faire ſouvenir M. de Ruvigny de ſon Amie de la rue des Tournelles.

TROISIE'ME LETTRE

DE Mlle DE L'ENCLOS A M. DE SAINT EVREMOND.

M. De Charleval vient de mourir, & j'en ſuis ſi affligée, que je cherche à me conſoler par la part que je ſai que vous y prendrez. Je le voyois tous les jours. Son eſprit avoit tous les charmes de la jeuneſſe, & ſon cœur toute la bonté & la tendreſſe déſirable dans les véritables amis. Nous parlions ſouvent de vous, & de tous les Originaux de notre tems. Sa vie & celle que je mène préſentement avoient beaucoup de raport. Enfin, c'eſt plus que de mourir ſoi-même qu'u-

ne pareille perte. Mandez-moi de vos nouvelles. Je m'intéresse à votre vie à Londres, comme si vous étiez ici; & les anciens Amis ont des charmes que l'on ne connoît jamais si bien que lorsqu'on en est privé.

QUATRIE'ME LETTRE

DE Mlle DE L'ENCLOS A M. DE SAINT EVREMOND.

J'Apprends avec plaisir que mon ame vous est plus chere que mon corps, & que votre bon sens vous conduit toujours au meilleur. Le corps à la vérité n'est plus digne d'attention, & l'ame a encore quelque lueur qui la soutient, & qui la rend sensible au souvenir d'un Ami dont l'absence n'a point effacé les traits. Je fais souvent de vieux contes où M. d'Elbene, M. de Charleval & le Chevalier de la Riviere réjouissent les Modernes. Vous avez part aux beaux endroits. Mais comme vous êtes Moderne aussi, j'observe de ne vous pas louer devant les Académiciens qui se sont déclarez pour les Anciens. Il m'est revenu un Prologue en musique que je voudrois bien voir sur le Théâtre de Paris. La beauté, qui en fait le sujet, donneroit de l'envie à toutes celles qui l'entendroient. Toutes nos Helenes n'ont pas le droit de trouver un Homere, & d'être toujours les Déesses de la beauté. Me voici bien haut, comment en descendre? Mon très-cher ami, ne falloit-il pas mettre le cœur à son langage? Je vous assure

ſure que je vous aime toujours plus tendrement que ne le permet la Philoſophie. Madame la Ducheſſe de Bouillon eſt comme à 18 ans. La ſource des charmes eſt dans le ſang Mazarin. A cette heure que nos Rois ſont amis, ne devriez-vous pas venir faire un tour ici? Ce ſeroit pour moi le plus grand ſuccès de la paix.

SIXIEME LETTRE

DE M. DE SAINT EVREMOND A Mlle DE L'ENCLOS.

JE prends un plaiſir ſenſible à voir de jeunes perſonnes, belles, fleuries, capables de plaire, propres à toucher ſincérement un vieux cœur comme le mien. Comme il y a toujours eu beaucoup de rapport entre votre goût, entre votre humeur, entre vos ſentimens & les miens, je crois que vous ne ſerez pas fâchée de voir un jeune Cavalier, qui ſait plaire à toutes nos Dames. C'eſt M. le Duc de Saint Albans, que j'ai prié, autant pour ſon intérêt que pour le vôtre, de vous viſiter. S'il y a quelqu'un de vos amis avec M. de Tallard du mérite de notre tems, à qui je puiſſe rendre quelque ſervice, ordonnez. Faites-moi ſavoir comment ſe porte notre ancien Ami M. de Gourville. Je ne doute point qu'il ne ſoit bien dans ſes affaires. S'il eſt mal dans ſa ſanté, je le plains.

LE Docteur Morelli, mon ami particu-

lier, accompagne Madame la Comteſſe de Sandwich, qui va en France pour ſa ſanté. Feu M. le Comte de Rocheſter, pere de Madame Sandwich, avoit plus d'eſprit qu'homme d'Angleterre. Madame Sandwich en a plus que n'avoit M. ſon pere. Auſſi généreuſe que ſpirituelle, auſſi aimable que ſpirituelle & généreuſe. Voilà une partie de ſes qualités. Je m'étendrai plus ſur le médecin que ſur la malade.

SEPT Villes, comme vous ſavez, ſe diſputerent la naiſſance d'Homere. Sept grandes Nations ſe diſputent celle du Morelli. L'Inde, l'Egypte, l'Arabie, la Perſe, la Turquie, l'Italie, l'Eſpagne. Les pays froids, les pays temperés même, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, n'y ont aucune prétention. Il ſait toutes les Langues, il en parle la plûpart. Son ſtile haut, grand, figuré, me fait croire qu'il eſt né chez les Orientaux, & qu'il a pris ce qu'il y a de bon chez les Européens. Il aime la muſique paſſionnément. Il eſt fou de la Poéſie. Curieux en Peinture, pour le moins; Connoiſſeur, je ne le ſai pas. Sur l'Architecture, il a des amis qui la ſavent. Célebre, ſérieuſement, dans ſa profeſſion. Capable d'exercer celle des autres. Je vous prie de lui faciliter la connoiſſance de tous vos Illuſtres. S'il a bien la vôtre, je le tiens aſſez heureux. Vous ne lui ſauriez faire connoître perſonne qui ait un mérite ſi ſingulier que Vous. Il me ſemble qu'Epicure faiſoit une partie de ſon ſouverain bien, du ſouvenir des choſes paſſées. Il n'y a plus de ſouverain bien pour un homme de cent ans comme moi. Mais il

il eſt encore des conſolations. Celle de me ſouvenir de vous, & de tout ce que je vous ai ouï dire, eſt une des plus grandes. Je vous écris bien des choſes dont vous ne vous ſouciez guere, je ne ſonge pas qu'elles vous ennuieront. Il me ſuffit qu'elles me plaiſent. Il ne faut pas, à mon âge, croire qu'on puiſſe plaire aux autres. Mon mérite eſt de me contenter. Trop heureux de le pouvoir faire en vous écrivant. Songez à me ménager du vin avec M. de Gourville. Je ſuis logé avec M. de l'Hermitage, un de ſes parens, fort honnête-homme, réfugié en Angleterre pour ſa religion. Je ſuis faché que la conſcience des Catholiques François ne l'ait pu ſouffrir à Paris, ou que la délicateſſe de la ſienne l'en ait fait ſortir. Il mérite l'approbation de ſon couſin aſſurément.

CINQUIEME LETTRE.

RÉPONSE DE Mlle DE L'ENCLOS A M. DE SAINT EVREMOND.

A QUOI ſongez-vous de croire que la vûe d'un Jeune-homme ſoit un plaiſir pour moi? Vos ſens vous trompent ſur ceux des autres. J'ai tout oublié hors mes Amis. Si le nom de Docteur ne m'avoit raſſurée, je vous aurois fait réponſe par l'Abbé de Hautefeuille, & vos Anglois n'auroient pas entendu parler de moi. On leur a dit à ma porte que je n'y étois pas, & on y reçut votre Lettre qui m'a autant réjouie qu'aucu-

ne que j'aye jamais reçue de vous. Quelle envie d'avoir de bon vin! Et que je ſuis malheureuſe de ne pouvoir vous répondre du ſuccès! M. de l'Hermitage vous diroit auſſi bien que moi que M. de Gourville ne ſort plus de ſa chambre. Aſſez indifférent pour toutes ſortes de goûts; bon ami toujours, mais que ſes amis ne ſongent pas d'employer, de peur de lui donner des ſoins. Après cela, ſi par quelque inſinuation que je ne prévois pas encore, je puis employer mon ſavoir faire pour le vin, ne doutez pas que je ne le faſſe. M. de Tallard a été de mes amis autrefois. Mais les grandes affaires détournent les grands hommes des inutilités. On m'a dit que M. l'Abbé Dubois (*a*) iroit avec lui. C'eſt un petit homme délié, qui vous plaira, je crois. Il y a vingt de vos Lettres entre mes mains, on les lit ici avec admiration, vous voyez que le bon goût n'eſt pas fini en France. J'ai été charmée de l'endroit où vous ne craignez pas d'ennuyer. Et que vous êtes ſage, ſi vous ne vous ſouciez plus que de vous! Non pas que le principe ne ſoit faux pour vous, de ne pouvoir plus plaire

(*a*) Guillaume, Cardinal Dubois, Archevêque, Duc de Cambrai, Prince du Saint-Empire, premier Miniſtre ſous la Régence du Duc d'Orléans, né le 6 Septembre 1656, & mort à Paris le 10 Août 1723, âgé de 66 ans, 11 mois & 4 jours.

N'étant encore que l'Abbé Dubois, il fut envoyé, en 1998, en Angleterre, pour quelque Négociation ſecrete de la Cour de France avec celle de Londres.

plaire aux autres. J'ai écrit à M. Morelli, ſi je trouve en lui toutes les ſciences dont vous me parlez, je le regarderai comme un vrai Docteur.

SIXIE'ME LETTRE

De Mlle de l'Enclos a M. de Saint Evremond.

J'Ai envoyé une réponſe à votre derniere Lettre, Monſieur, au correſpondant de M. l'Abbé Dubois; & je crains, comme il étoit à Verſailles, qu'elle ne lui ait pas été rendue. Je ſerois fort en peine de votre ſanté, ſans la viſite du bon *(a)* petit Bibliothéquaire de Madame de Bouillon, qui me combla de joye, en me montrant une Lettre d'une perſonne, qui ſonge à moi à cauſe de vous. Quelque ſujet que j'aye eu dans ma maladie de me louer du monde & de mes amis, je n'ai rien reſſenti de plus vif que cette marque de bonté. Faites ſur cela tout ce que vous êtes obligé de faire, puiſque c'eſt vous qui me l'avez attirée. Je vous prie que je ſache, par vous-même, ſi vous avez ratrapé ce bonheur dont on jouit ſi peu en de certains tems. La ſource ne ſauroit tarir tant que vous aurez l'amitié de l'aimable perſonne qui ſoutient votre vie. Que j'envie ceux qui paſſent en Angleterre! Et que j'aurois de plaiſir de diner encore une fois avec vous!

(*a*) M. l'Abbé de Hautefeuille.

vous ! N'eſt-ce point une groſſiéreté que le ſouhait d'un diné ? L'eſprit a de grands avantages ſur le corps : cependant ce corps fournit ſouvent de petits goûts qui ſe réiterent, & qui ſoulagent l'ame de ſes triſtes réflexions. Vous vous êtes ſouvent mocqué de celles que je faiſois : je les ai toutes bannies. Il n'eſt plus tems quand on eſt arrivé au dernier période de la vie : il faut ſe contenter du jour où l'on vit. Les eſpérances prochaines, quoi que vous en diſiez, valent bien autant que celles qu'on étend plus loin : elles ſont plus ſûres. Voici une belle morale. Portez-vous bien, voilà à quoi tout doit aboutir.

SEPTIE'ME LETTRE

DE Mlle DE L'ENCLOS A M. DE SAINT EVREMOND, *Avril* 1698.

M. L'Abbé Dubois m'a rendu votre Lettre, Monſieur, & m'a dit autant de bien de votre eſtomac que de votre eſprit. Il vient des tems où l'on fait bien plus de cas de l'eſtomac que de l'eſprit. Et j'avoue à ma honte que je vous trouve plus heureux de jouir de l'un que de l'autre. J'ai toujours cru que votre eſprit dureroit autant que vous. On n'eſt pas ſi ſûr de la ſanté du corps, ſans quoi il ne reſte que de triſtes réflexions. Inſenſiblement je m'embarquerois à en faire : voici un autre chapitre. Il regarde un Joli-garçon qu'un deſir de voir les honnêtes-gens de toute ſorte de pays a fait quitter

quitter une maison opulente, sans congé. Peut-être blâmerez-vous sa curiosité; mais l'affaire est faite. Il sait beaucoup de choses. Il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à son âge. Je l'ai cru digne de vous voir, pour lui faire commencer à sentir qu'il n'a pas perdu son tems d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi. Je l'ai fait prier par son frere aîné, qui est particuliérement mon ami, d'aller savoir des nouvelles de Madame la Duchesse Mazarin & de Madame Hervey, puisqu'elles ont bien voulu se souvenir de moi.

SEPTIE'ME LETTRE.

RÉPONSE DE M. DE SAINT EVREMOND A Mlle DE L'ENCLOS, *Mai* 1698.

JE n'ai jamais vû de Lettre où il y eût tant de bon sens que dans la vôtre. Vous faites l'éloge de l'estomac si avantageusement qu'il y aura de la honte à avoir bon esprit, à moins que d'avoir bon estomac. Je suis obligé à M. l'Abbé Dubois de m'avoir fait valoir auprès de vous par ce bel endroit. A 88 ans je mange des huitres tous les matins, je dine bien, je ne soupe pas mal; on fait des heros pour un moindre mérite que le mien.

Qu'on ait plus de bien, de crédit,
Plus de vertu, plus de conduite,
Je n'en aurai point de dépit:
Qu'un autre me passe en mérite

Sur

Sur le goût & fur l'appétit,
C'eft l'avantage qui m'irrite.
L'eftomac eft le plus grand bien,
Sans lui les autres ne font rien.
Un grand cœur veut tout entreprendre;
Un grand efprit veut tout comprendre :
Les droits de l'eftomac font de bien digérer :
Et dans les fentimens que me donne mon Ange,
La beauté de l'efprit, la grandeur du courage,
N'ont rien qu'à fa vertu l'on puiffe comparer.

ETANT jeune je n'admirois que l'efprit, moins attaché aux intérêts du corps que je ne devois l'être. Aujourd'hui je répare autant qu'il m'eft poffible le tort que j'ai eu ; ou par l'ufage que j'en fais, ou par l'eftime & l'amitié que j'ai pour lui. Vous en avez ufé autrement. Le corps vous a été quelque chofe dans votre jeuneffe ; préfentement vous n'êtes occupée que de ce qui regarde l'efprit. Je ne fai pas fi vous avez raifon de l'eftimer tant. On ne lit prefque rien qui vaille la peine d'être retenu. On ne dit prefque rien qui mérite d'être écouté. Quelque miférables que foient les fens à l'âge où je fuis, les impreffions que font fur eux les objets qui plaifent, me trouvent bien plus fenfible, & nous avons grand tort de les vouloir mortifier. C'eft peut-être une jaloufie de l'efprit, qui trouve leur partage meilleur que le fien. M. Bernier, le plus joli Philofophe que j'aie connu, (Joli Philofophe ne fe dit guére, mais fa figure, fa taille, fa maniere, fa converfation, l'ont rendu digne de cette

cette épithete-là.) M. Bernier, en parlant de la mortification des ſens, me dit un jour: „ Je vais vous faire une confidence que je „ ne ferois pas à Madame de la Sabliere, à „ Mademoiſelle de l'Enclos même, que je „ tiens d'un ordre ſupérieur; je vous dirai „ en confidence que l'abſtinence des plaiſirs „ me paroît un grand péché ". Je fus ſurpris de la nouveauté du ſiſtême. Il ne laiſſa pas de faire quelqu'impreſſion ſur moi. S'il eut continué ſon diſcours, peut-être m'auroit-il fait gouter ſa doctrine. Continuez-moi votre amitié, qui n'a jamais été altérée; ce qui eſt rare dans un auſſi long commerce que le nôtre.

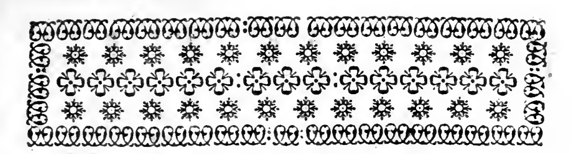
HUITIEME LETTRE

DE Mlle DE L'ENCLOS A M. DE SAINT EVREMOND, *Août* 1698.

M. De Clerambault m'a fait un ſenſible plaiſir en me diſant que vous ſongiez à moi: j'en ſuis digne par l'attachement que je conſerve pour vous. Nous allons mériter des louanges de la poſtérité par la durée de notre vie, & par celle de notre amitié. Je crois que je vivrai autant que vous. Je ſuis laſſe quelquefois de faire toujours la même choſe; & je loue le Suiſſe qui ſe jetta dans la riviere par cette raiſon. Mes amis me reprennent ſouvent ſur cela; & m'aſſurent que la vie eſt bonne, tant que l'on eſt tranquille & que l'eſprit eſt ſain. La force du corps donne d'autres penſées. L'on préféreroit ſa

force à celle de l'esprit; mais tout est inutile quand on ne sauroit rien changer. Il vaut autant s'éloigner des réflexions, que d'en faire qui ne servent à rien. Madame Sandwich m'a donné mille plaisirs, par le bonheur que j'ai eu de lui plaire. Je ne croyois pas sur mon déclin pouvoir être propre à une femme de son âge. Elle a plus d'esprit que toutes les femmes de France, & plus de véritable mérite. Elle nous quitte: c'est un regret pour tout ce qui la connoît, & pour moi particuliérement. Si vous aviez été ici, nous aurions fait des repas dignes du tems passé. Aimez-moi toujours. Madame de Coulange a pris la commission de faire vos complimens à M. le Comte de Grammont par Me la Comtesse de Grammont. Il est si jeune que je le crois aussi leger, que du tems qu'il haïssoit les malades, & qu'il les aimoit dès qu'ils étoient revenus en santé. Tout ce qui revient d'Angleterre parle de la beauté de Madame la Duchesse Mazarin, comme on parle ici de celle de Mademoiselle de Bellefond qui commence. Vous m'avez attachée à Madame Mazarin, & je n'en entens point dire de bien sans plaisir. Adieu, Monsieur, pourquoi n'est-ce pas un bon jour? Il ne faudroit pas mourir sans se voir.

(La Suite dans le Num. suivant.)



PETIT RESERVOIR.

Suite de l'Histoire de la Vie de Mademoiselle de l'Enclos.

NEUVIE'ME LETTRE

De Mlle de l'Enclos a M. de Saint Evremond, *le* 3 *Juillet* 1699.

Sur la mort de Madame la Duchesse Mazarin, morte à Chelsey, près de Londres, le 21 *Juin* 1699, *âgée de* 57 *ans.*

Quelle perte pour vous, Monsieur! Si on n'avoit pas à se perdre soi-même, on ne se consoleroit jamais. Je vous plains sensiblement: vous venez de perdre un commerce aimable, qui vous a soutenu dans un pays étranger. Que peut-on faire pour remplacer un tel malheur? Ceux qui vivent longtems sont sujets à voir mourir leurs

amis, après cela votre esprit, votre Philosophie vous servira à vous soutenir. J'ai senti cette mort comme si j'avois eu l'honneur de connoitre Madame Mazarin. Elle a songé à moi dans mes maux: j'ai été touchée de cette bonté; & ce qu'elle étoit pour vous m'avoit attachée a elle. Il n'y a plus de remede, & il n'y en a nul à ce qui arrive à nos pauvres corps. Conservez le vôtre. Vos amis aiment à vous voir si sain, & si sage: car je tiens pour sages ceux qui savent se rendre heureux. Je vous rends mille graces du thé que vous m'avez envoyé. La gaieté de votre Lettre m'a autant plû que votre présent. Vous allez ravoir Madame Sandwich, que nous voyons partir avec beaucoup de regret. Je voudrois que la situation de sa vie vous pût servir de quelque consolation. J'ignore les manieres Angloises: cette Dame a été très-Françoise ici. Adieu, mille fois, Monsieur, si l'on pouvoit penser comme Madame de Chevreuse, qui croyoit en mourant qu'elle alloit causer avec tous ses amis en l'autre monde, il seroit doux de le penser.

DIXIÈME LETTRE

De Mlle de l'Enclos a M. de Saint Evremond, 1699.

VOtre Lettre m'a rempli de desirs inutiles dont je ne me croyois plus capable. Les jours se passent, comme disoit le bon homme des Yveteaux, dans l'ignoran-

rance & la pareſſe; & ces jours nous détruiſent, & nous font perdre les choſes à quoi nous ſommes attachés. Vous l'éprouvez cruellement. Vous difiez autrefois que je ne mourrois que de réflexions : je tâche à n'en plus faire, & à oublier le lendemain le jour que je vis aujourd'hui. Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du tems qu'un autre. De quelque ſorte que cela ſoit, qui m'auroit propoſé une telle vie, je me ſerois pendue. Cependant on tient à un vilain corps comme à un corps agréable. On aime à ſentir l'aiſe & le repos. L'appétit eſt quelque choſe dont je jouis encore. Plût à Dieu de pouvoir éprouver mon eſtomac avec le vôtre, & parler de tous les originaux que nous avons connus, dont le ſouvenir me réjouit plus que la préſence de beaucoup de gens que je vois, quoiqu'il y ait du bon dans tout cela, mais, à dire le vrai, nul rapport. M. de Clerambault me demande ſouvent, s'il reſſemble par l'eſprit à ſon pere: non, lui dis-je; mais j'eſpere de ſa préſomption qu'il croit ce non avantageux, & peut-être qu'il y a des gens qui le trouveroient. Quelle comparaiſon du ſiécle préſent avec celui que nous avons vû! Vous allez voir Madame Sandwich; mais je crains qu'elle aille à la campagne. Elle fait tout ce que vous penſez d'elle. Madame Sandwich vous dira plus de nouvelles de ce pays-ci que moi. Elle a tout approfondi & tout pénétré. Elle connoît parfaitement tout ce que je hante, & a trouvé le moyen de n'être point étrangere ici.

G 2 HUI-

HUITIE'ME LETTRE

RÉPONSE DE M. DE SAINT EVREMOND A Mlle DE L'ENCLOS. 1699.

LA derniere Lettre que je reçois de Mlle de l'Enclos me ſemble toujours la meilleure. Et ce n'eſt point que le ſentiment du plaiſir préſent l'emporte ſur le ſouvenir du paſſé! La véritable raiſon eſt que votre eſprit ſe fortifie tous les jours. S'il en eſt du corps comme de l'eſprit, je ſoutiendrois mal ce combat d'eſtomac dont vous me parlez. J'ai voulu faire un eſſai du mien contre celui de Madame Sandwich, à un grand repas, chez Mylord Jerſey, je ne fus pas vaincu. Tout le monde connoît l'eſprit de Madame Sandwich : je vois ſon bon goût par l'eſtime extraordinaire qu'elle a pour vous. Je ne fus pas vaincu ſur les louanges qu'elle vous donna, non plus que ſur l'appétit. Vous êtes de tous les pays; auſſi eſtimé à Londres qu'à Paris. Vous êtes de tous les tems; & quand je vous allégue pour faire honneur au mien, les jeunes gens vous nomment auſſitôt pour donner l'avantage au leur. Vous voilà maitreſſe du préſent & du paſſé. Puiſſiez-vous avoir des droits conſidérables ſur l'avenir! je n'ai pas en vue la réputation: elle vous eſt aſſurée dans tous les tems. Je regarde une choſe plus eſſentielle; c'eſt la vie, dont huit jours valent mieux que huit ſiécles de gloire après la mort. Qui vous auroit propoſé autrefois de vivre comme

vous

vous vivez, vous vous feriez pendue; l'expreſſion me charme, cependant vous vous contentez de l'aiſe & du repos, après avoir ſenti ce qu'il y a de plus vif.

L'eſprit vous ſatisfait, ou du moins vous conſole;
Mais on préfereroit de vivre jeune & folle;
Et laiſſer aux Vieillards, exempts de paſſions,
La triſte gravité de leurs réflexions.

Il n'y a perſonne qui faſſe plus de cas de la jeuneſſe que moi. Comme je n'y tiens que par le ſouvenir, je ſuis votre exemple, & m'accommode du préſent le mieux qu'il m'eſt poſſible. Plût à Dieu que Madame Mazarin eût été de notre ſentiment! Elle vivroit encore. Mais elle a voulu mourir la plus belle du monde. Madame Sandwich va à la campagne. Elle part d'ici admirée à Londres comme elle a été à Paris. Vivez, la vie eſt bonne, quand elle eſt ſans douleur. Je vous prie de faire tenir ce Billet à Monſieur l'Abbé de Hautefeuille, chez Madame la Ducheſſe de Bouillon. Je vois quelquefois les Amis de Monſieur l'Abbé Dubois, qui ſe plaignent d'être oubliez. Aſſurez-le de mes très-humbles reſpects.

ONZIE'ME LETTRE

De Mlle de l'Enclos a M. de Saint Evremond, 1700. 14 Octobre.

LE Bel-esprit est bien dangereux dans l'amitié! Votre Lettre en auroit gâté une autre que moi. Je connois votre imagination vive & étonnante, & j'ai même eu besoin de me souvenir que Lucien a écrit à la louange de la Mouche, pour m'accoutumer à votre stile. Plût à Dieu que vous pussiez penser de moi ce que vous en dites! Je me passerois de toutes les nations. Aussi est-ce à vous que la gloire en demeure. C'est un chef-d'œuvre que votre derniere Lettre. Elle a fait le sujet de toutes les conversations que l'on a eues dans ma chambre depuis un mois. Vous retournez à la jeunesse: vous faites bien de l'aimer. La Philosophie sied bien avec les agrémens de l'esprit. Ce n'est pas assez d'être sage, il faut plaire: & je vois bien que vous plairez toujours, tant que vous penserez comme vous pensez. Peu de gens résistent aux années. Je crois ne m'en être pas encore laissé accabler. Je souhaiterois, comme vous, que Madame Mazarin eût regardé la vie en elle-même sans songer à son visage, qui eût toujours été aimable, quand le bon sens auroit tenu la place de quelqu'éclat de moins. Madame Sandwich conservera la force de l'esprit, en perdant la jeunesse, au moins le pensai-je ainsi. Adieu, Mon-

Monſieur, quand vous verrez Madame la Comteſſe de Sandwich, faites-la ſouvenir de moi; je ſerois très-fâchée d'en être oubliée.

NEUVIE'ME LETTRE

DE M. DE SAINT EVREMOND A M[lle] DE L'ENCLOS, LE 1er JANVIER 1701.

ON m'a rendu dans le mois de Décembre la Lettre que vous m'avez écrite le 14. Octobre 1700. Elle eſt un peu vieille. Mais les bonnes choſes ſont agréablement reçues, quelque tard qu'elles arrivent. Vous êtes ſérieuſe, & vous plaiſez. Vous donnez de l'agrément à Sénéque, qui n'eſt pas accoûtumé d'en avoir. Vous vous dites vieille avec toutes les graces de l'humeur & de l'eſprit des jeunes gens. J'ai une curioſité que vous pouvez ſatisfaire: quand il vous ſouvient de votre jeuneſſe, le ſouvenir du paſſé ne vous donne-t-il point de certaines idées auſſi éloignées de la langueur de l'indolence que du trouble de la paſſion? Ne ſentez-vous point dans votre cœur une oppoſition ſecrette à la tranquillité que vous penſez avoir donnée à votre eſprit?

Mais aimer, & vous voir aimée,
Eſt une douce illuſion,
Qui dans votre cœur s'eſt formée
De concert avec la raiſon.

D'une amoureuſe ſympathie
Il faut pour arrêter le cours,
Arrêter celui de nos jours;
Sa fin eſt celle de la vie.

Puiſſent les Deſtins complaiſans
Vous donner encore trente ans
D'Amour & de Philoſophie!

C'eſt ce que je vous ſouhaite le premier jour de l'année 1701. jour où ceux qui n'ont rien à donner, donnent pour étrennes des ſouhaits.

Fin des Lettres de M. de St. Evremond & de Mlle de l'Enclos.

IMITATION LIBRE

DE LA PROSE, *Dies iræ.*

DEs vengeances de Dieu voici le jour terrible;
Le ſon de la trompette horrible
A briſé les tombeaux, a ranimé les corps;
Sur un nuage, armé de flammes éclatantes,
Le Roi des vivans & des morts
Cite à ſon Tribunal les Nations tremblantes:
A l'aſpect foudroyant de ce Juge vengeur,
La nature & la mort ont frémi de terreur;
Un Ange a déployé ce Livre formidable,

L'eſ-

L'esperance du Juste, & l'effroi du coupable;
La vérité vendue aux forfaits des méchans,
Va réclamer ses droits, outragés trop long tems:
Ces complots ténébreux, ces cabales perfides,
Ces noires trahisons, ces conseils homicides,
Aux yeux de l'univers, & confus & surpris,
Seront en ce grand jour dévoilés & punis.
Pâlissez, fiers tyrans, Dieux de chair & d'argile,
Dont la mort a détruit la puissance fragile!
De ce sang innocent, par vos mains répandu,
Le lamentable cri du Ciel est entendu;
L'éclair part, l'enfer s'ouvre, & ses brûlans abîmes
Dévorent pour jamais, & vos noms, & vos crimes. . . . ,
Mais quoi! . . . . le Juste tremble en ce moment d'horreur?
Où fuir? Où se cacher? O supplice! ô terreur!
Tombez *, écrasez-nous, rochers épouvantables!
Ouvrez-nous vos cachots, cavernes effroyables!
Dérobez notre tête aux fureurs de l'Agneau!
Mort! viens nous engloutir, viens nous rendre au tombeau! . . .

Grand Dieu! je tombe aux pieds de ta bonté suprême!
Souviens-toi, que pour nous tu t'immolas toi-même!

Ar-

* *Apoc. ch.* 6. *v.* 15. 16 & 17.

Arrache aux feux cruels de l'enfer irrité
L'Ouvrage de tes mains par ton ſang racheté!
Je t'adore & te crains, je frémis & j'eſpere;
Suſpens ton bras vengeur, ô mon Juge! ô mon
Pere!
Ton courroux eſt terrible, & je l'ai mérité;
Mais le Dieu de juſtice eſt le Dieu de bonté.
Du pécheur pénitent il voit couler les larmes;
Il entend ſes ſoupirs, il bannit ſes allarmes;
S'il lance ſes carreaux ſur les cœurs endurcis,
Toujours il tend les bras à ces foibles brebis,
Qu'une frivole erreur a long-tems détournées;
Mais qu'enfin au bercail l'amour a ramenées.
Que le fourbe & l'impie aux tourmens ſoit livré;
Juſtes! que craignez-vous? Le Trône eſt préparé.
Venez; le Tout-Puiſſant vous couvre de ſes aîles;
Sur vos fronts, couronnés de ſplendeurs immortelles,
Il imprime ſa gloire & ſa divinité,
Et ſon cœur pour jamais avec vos cœurs fidelles
Veut partager ſa joie & ſa félicité.

REFLEXIONS

SUR LA GRANDEUR DE DIEU ET LA FOLIE DES HOMMES.

DAns un char rayonnant de gloire & de puiſſance,
Des Cieux le Monarque & l'Auteur
Parcourt cet Univers immenſe,
Dont lui même eſt le Créateur,

Et

Et qui n'eſt qu'un eſſai de ſa Toute-Puiſſance.
Quel magnifique objet a frappé mes eſprits!
Le Temple où ſa grandeur préſide,
Franchit d'un mouvement rapide
Ce vuide que jamais nul homme n'a compris.
Un Ange bienfaiſant, Miniſtre de ſes graces,
Verſe ſur les humains les ſources efficaces
De ſa paternelle bonté;
Plus loin, l'exécuteur de ſon couroux funeſte,
Miniſtre de ſon équité,
De ſon bras foudroyant tient la flamme céleſte,
Et jette des yeux menaçans
Sur cette terre trop coupable.
Tremblez Rois, Monarques puiſſans,
Vous, dont le pouvoir redoutable
Raſſemble d'un ſeul mot mille peuples divers;
Mais déja cet éclat, ce brillant Diadême,
Ce Trône, qui ſembloit dominer ſur les airs,
Tout s'eſt évanoui devant l'Etre ſuprême,
Le vrai Maître de vos Etats.
Parmi cette foule innombrable
De globes ſuſpendus par l'effort de ſon bras,
Je ne reconnois plus ce globe formidable,
La demeure des Potentats.
Dieu d'une lumiere ineffable,
Quelle eſt ta ſpendeur admirable,
Que les purs Séraphins ne peuvent ſoutenir!
De l'abîme profond l'étendue ignorée,
Que l'œil ni la raiſon ne peuvent définir,
Peint ton éternelle durée.

Et toi, frivole humanité,
Toi, dont la terreſtre origine
Obſcurcit ce rayon d'une flamme divine,
La ſource de ta vanité,
Crois-tu de pénétrer la ſage Providence !
De ce Dieu, ſans qui rien n'eût jamais exiſté ?
A ce que tu connois tu regles ſa puiſſance ;
Le doute ſuit bien-tôt ta curioſité,
Et tu trouves pour prix de ta témérité,
Aveuglé par ton arrogance,
Des phantômes de vérité.
Plus heureux l'Artiſan de ſa ſimplicité,
Qui, non à ſçavoir, mais à ſa conſcience,
Meſure ſon humble piété ;
Qui des Livres ſacrés fait ſa ſeule ſcience,
Et pour aimer ſon Dieu, n'écoute que ſon cœur !
Occupé du ſoin de lui plaire,
Plutôt que de juger ſon ſage Créateur,
Son unique déſir eſt de le ſatisfaire,
Et l'offenſer eſt ſa ſeule frayeur.

LA DEFAITE DE LA RAISON.

CANTATILLE A MLLE ***.

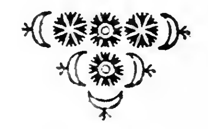
EST-il un ſort plus affreux que le mien ?
Je regnois ſur le cœur de l'aimable Thémire,
Quand jalouſe de mon empire,
La Raiſon vint tenter de m'enlever ce bien.

Au

Au coup fatal qu'elle m'apprête,
La douleur accable mes ſens,
Et la crainte de perdre une telle conquête,
A mon cœur amoureux arrache ces accens,

Tendres Amours, accourez tous;
Venez, volez, troupe propice;
Le cœur de Thémire eſt à vous,
Ne ſouffrez pas qu'on le raviſſe.
Armez-vous d'un juſte courroux;
Venez, volez, troupe propice,
Tendres Amours, accourez tous.
L'Amour paroît avec ſa ſuite,
Il s'avance au bruit de ma voix:
A cet aſpect la Raiſon prend la fuite,
L'Amour en rit, & Thémire à ſes loix
Se rend une ſeconde fois.

Fiere Raiſon, de ton empire
Ce n'eſt pas encore le tems,
Tu régneras ſur ma Thémire,
Quand l'âge aura glacé ſes ſens;
Juſqu'à cette heure infortunée,
Fixe loin d'elle ton ſéjour;
Son automne t'eſt deſtinée,
Mais ſon printems eſt à l'Amour.



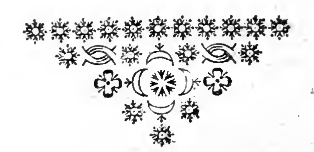
L'A.

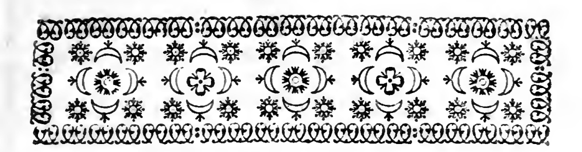
L'AMANT AVEUGLE.

PRêt de fixer ſes vœux par un lien nouveau,
Un jour l'impatient Dorante
Se faiſant de l'Hymen une image brillante,
En voulut avoir le tableau.
Chez un Peintre auſſi-tôt il marche, il court, il vole:
Cà, Monſieur, de l'Hymen faites-moi le portrait,
Quand pourrez-vous? . . . Quel jour ſera-t'il fait?
D'abord comptez ſur ma parole,
Pour le prix vous ſerez pleinement ſatisfait.
Mais n'allez pas d'une forme ordinaire
Peindre le plus charmant des Dieux;
Qu'il ſoit libre, enjoué; ſur tout qu'il ait les yeux
Tendres comme l'Amour & plus beaux que ſa mere.
Enfin il faut vous ſurpaſſer,
Et travailler d'après nature;
Et ſelon la beauté qu'aura votre peinture,
Je ſçaurai vous récompenſer.
Le Peintre, par un coup de maître,
Voulant ſignaler ſon pinceau,
Ou bien pour mieux être payé peutêtre,
Repréſenta l'Hymen ſi beau,
Qu'on auroit pû le méconnoître.
Notre amant toutefois n'en fut pas ſatisfait.
Ce front, dit-il, n'eſt pas bien fait,

Je lui trouve, je crois, la peau même ridée.
Ah, Monſieur, quels yeux languiſſans!
Ce viſage n'a point cet air, ces agrémens . . .
Enfin ce n'eſt point là l'Hymen dans mon idée.
Tout n'eſt ici que médiocrement beau,
Je vais médiocrement vous payer votre ouvrage.
Ah! s'il vous plaît, rendez-moi mon tableau,
Dit le Peintre, je fais de l'huile un tel uſage,
Le tems à mes couleurs donne un tel avantage,
Qu'il faut au moins à mes portraits
Trois mois pour les rendre parfaits.
Adieu, Monſieur, je compte dans la ſuite
Que vous en ſerez plus content,
Je ne ſuis pas preſſé d'argent:
Il faut que mes tableaux ayent tout leur mérite.
Le lendemain l'amant paſſionné
Donna la main à ſa Maîtreſſe:
Il ne ſentit jamais de plus vive tendreſſe
Que dans cet inſtant fortuné;
Mais cette ardeur ſe perd dans le ménage.
Le Peintre qui le ſentoit bien,
Trois mois après ce doux lien,
Vint à l'Epoux rapporter ſon ouvrage.
L'Epoux changea bien de langage;
Tout lui parut alors admirable, charmant.
Vous me l'aviez bien dit, Monſieur, quel changement!
Je ne connois plus ce viſage;
Ces yeux ſont mille fois plus beaux qu'auparavant.

En vérité je vous admire.
Cependant, s'il faut vous le dire,
Je trouve à ce portrait trop de vivacité;
Franchement cet air libre à l'Hymen ne sied guére,
Il doit avoir de la beauté,
Une beauté solide & fiere,
Un feu que la raison modére;
Un air de sensibilité,
Different toutefois de cette ardeur légere,
Que souffle le Dieu de Cithere
Dans le cœur d'un amant aveugle & transporté.
Pour le coup, je suis bon augure,
Répond le Peintre en badinant,
Ce que je prévoyois arrive justement.
Le tems n'a rien changé, Monsieur, dans ma Peinture,
Mais dans vous-même seulement.
Pendant que vous étiez amant,
Vous ne voyiez d'Hymen qu'une fausse figure;
Vous êtes mari maintenant.





PETIT RESERVOIR.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE DES ÉDITEURS

De *l'Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts, & des Métiers*, en 10 Volumes in Folio; proposée à Paris par souscription à 280 Livres, ou pour ceux qui n'auront pas souscrit à 372. Livres.

[AVERTISSEMENT DE J. NEAULME.

„ JE me détermine à donner ici ce Discours
„ tout entier, sur le témoignage de Per-
„ sonnes de mérite & de savoir qui me
„ l'assurent excellent; c'est aussi Mr. d'Al-
„ lembert, qui excelle dans les Mathémati-
„ ques & dans la Litterature, qui l'a compo-
„ sée. Par là on pourra prendre une idée
„ juste du Dictionnaire : & c'est mon in-
„ tention d'autant plus volontiers que la

„ premiére idée de cette Entreprise m'ap-
„ partient.

„ D'ABORD que le Dictionnaire de Chambers parut en Anglois, sa réputation me fit
„ prendre la résolution de le faire traduire
„ en François, & je l'annonçai en consé-
„ quence. Je ne m'en tint pas là. Je m'as-
„ surai de quelques personnes d'un savoir
„ très-distingué, & d'un mérite reconnu, pour
„ pouvoir faire mieux par leur secours &
„ sous leurs auspices, & faire ainsi exécuter
„ un Projet plus vaste que celui de Chambers
„ même, en y comprenant celui d'Harris &c.
„ Il ne s'agissoit pas seulement de traduire,
„ mais d'ameliorer & d'augmenter. J'en
„ étois-là, lorsqu'il me vint en connoissance
„ le premier Projet formé à Paris de cette
„ Encyclopédie. J'avouë qu'il me fit suspen-
„ dre pour un tems le mien : le chagrin
„ d'être prévenu dans l'exécution d'une idée
„ qu'il auroit été à souhaiter être unique,
„ fut suporté par l'espérance de profiter du
„ travail d'autrui, & de ne pas courir le
„ risque d'échouer par une concurrence opi-
„ niâtre & non égale, en ne parlant que
„ d'un Libraire contre plusieurs.

„ J'AI à présent les plus grands avanta-
„ ges sur ceux de Paris. Je puis m'engager,
„ sans ce même danger de faire une Edi-
„ tion plus belle, plus ample & meilleure
„ encore, & la donner après de la moitié
„ moins, & aussi par souscription. Que peut
„ faire dans une Entreprise de cette nature
„ 6 à 8 mois, disons même un an de dif-
„ férence dans la publication de chaque

„ Vo-

„ Volume, delais qui eſt ſoutenu d'ailleurs
„ par l'eſpérance du mieux? Voilà ce que
„ j'avois à dire. Il me ſera facile auſſi, ſi je
„ le recherche, de tranſporter mon droit de
„ copie à d'autres Libraires ou de m'en aſ-
„ ſocier; enfin il ne me ſera pas difficile, en
„ quittant la Libraire même, de faire main-
„ tenir mon droit: & j'oſe dire que j'ai été
„ au devant des Libraires de Paris à touts
„ égards, & qu'ils ſont informés de mes
„ prérogatives & avantages. Ainſi c'eſt eux
„ qu'ils n'ont pas voulu ſentir le domage
„ qui me portoient en premier reſſort &
„ qui ont mépriſé le tort que je pouvois leur
„ faire. Me voilà donc bien plus que ſuf-
„ fiſamment autoriſé à n'avoir pas le moin-
„ dre ſcrupule à leur égard, & à faire pro-
„ poſer au Public touts les avantages poſſi-
„ bles; le voilà auſſi prevenu ce Public.
„ Venons à préſent au Diſcours Préliminaire
„ qui commence ainſi.]

L'ENCYCLOPÉDIE que nous préſentons au Public, eſt, comme ſon titre l'annonce, l'Ouvrage d'une ſociété de Gens de Lettres. Nous croirions pouvoir aſſûrer, ſi nous n'étions pas du nombre, qu'ils ſont tous avantageuſement connus, ou dignes de l'être. Mais ſans vouloir prévenir un jugement qu'il n'appartient qu'aux Savans de porter, il eſt au moins de notre devoir d'écarter avant toutes choſes l'objection la plus capable de nuire au ſuccès d'une ſi grande entrepriſe. Nous déclarons donc que nous n'avons point eu

la témérité de nous charger ſeuls d'un poids ſi ſupérieur à nos forces, & que notre fonction d'Editeurs conſiſte principalement à mettre en ordre des matériaux dont la partie la plus conſidérable nous a été entierement fournie. Nous avions fait expreſſement la même déclaration dans le corps du *Proſpectus* (*a*); mais elle auroit peut-être dû ſe trouver à la tête. Par cette précaution, nous euſſions apparemment répondu d'avance à une foule de gens du monde, & même à quelques gens de Lettres, qui nous ont demandé comment deux perſonnes pouvoient traiter de toutes les Sciences & de tous les Arts, & qui néanmoins avoient jetté ſans doute les yeux ſur le *Proſpectus*, puiſqu'ils ont bien voulu l'honorer de leurs éloges. Ainſi, le ſeul moyen d'empêcher ſans retour leur objection de reparoître, c'eſt d'employer, comme nous faiſons ici, les premieres lignes de notre Ouvrage à la détruire. Ce début eſt donc uniquement deſtiné à ceux de nos Lecteurs qui ne jugeront pas à propos d'aller plus loin: nous devons aux autres un détail beaucoup plus étendu ſur l'exécution de L'ENCYCLOPÉDIE: ils le trouveront dans la ſuite de ce Diſcours, avec les noms de chacun de nos collegues; mais ce détail ſi important par ſa nature & par ſa matiere, demande à être précédé de quelques réflexions philoſophiques.

L'OUVRAGE dont nous donnons aujourd'hui

(*a*) Ce *Proſpectus* a été publié au mois de Novembre 1750.

d'hui le premier volume, a deux objets: comme *Encyclopédie*, il doit expoſer autant qu'il eſt poſſible, l'ordre & l'enchaînement des connoiſſances humaines: comme *Dictionnaire raiſonné des Sciences, des Arts & des Métiers*, il doit contenir ſur chaque Science & ſur chaque Art, ſoit libéral, ſoit méchanique, les principes généraux qui en ſont la baſe, & les détails les plus eſſentiels, qui en ſont le corps & la ſubſtance. Ces deux points de vûe, d'*Encyclopédie* & de *Dictionnaire raiſonné*, formeront donc le plan & la diviſion de notre Diſcours préliminaire. Nous allons les enviſager, les ſuivre l'un après l'autre, & rendre compte des moyens par leſquels on a tâché de ſatisfaire à ce double objet.

POUR peu qu'on ait réfléchi ſur la liaiſon que les découvertes ont entr'elles, il eſt facile de s'appercevoir que les Sciences & les Arts ſe prêtent mutuellement des ſecours, & qu'il y a par conſéquent une chaîne qui les unit. Mais s'il eſt ſouvent difficile de réduire à un petit nombre de regles ou de notions générales, chaque Science ou chaque Art en particulier, il ne l'eſt pas moins de renfermer en un ſyſtème qui ſoit un, les branches infiniment variées de la ſcience humaine.

LE premier pas que nous ayons à faire dans cette recherche, eſt d'examiner, qu'on nous permette ce terme, la généalogie & filiation de nos connoiſſances, les cauſes qui ont dû les faire naître, & les caractères qui les diſtinguent; en un mot, de remonter

qu'à l'origine & à la génération de nos idées. Indépendamment des ſecours que nous tirerons de cet examen pour l'énumération encyclopédique des Sciences & des Arts, il ne ſauroit être déplacé à la tête d'un ouvrage tel que celui-ci.

ON peut diviſer toutes nos connoiſſances en directes & en réfléchies. Les directes ſont celles que nous recevons immédiatement ſans aucune opération de notre volonté; qui trouvant ouvertes, ſi on peut parler ainſi, toutes les portes de notre ame, y entrent ſans réſiſtance & ſans effort. Les connoiſſances réfléchies ſont celles que l'eſprit acquiert en opérant ſur les directes, en les uniſſant & en les combinant.

TOUTES nos connoiſſances directes ſe réduiſent à celles que nous recevons par les ſens; d'où il s'enſuit que c'eſt à nos ſenſations que nous devons toutes nos idées. Ce principe des premiers Philoſophes a été longtems regardé comme un axione par les Scholaſtiques; pour qu'ils lui fiſſent cet honneur il ſuffiſoit qu'il fût ancien, & ils auroient défendu avec la même chaleur les formes ſubſtantielles ou les qualités occultes. Auſſi cette vérité fut-elle traitée à la renaiſſance de la Philoſophie, comme les opinions abſurdes dont on auroit dû la diſtinguer; on la proſcrivit avec elles, parce que rien n'eſt ſi dangereux pour le vrai, & ne l'expoſe tant à être méconnu, que l'alliage ou le voiſinage de l'erreur. Le ſyſtème des idées innées, ſéduiſant à pluſieurs égards, & plus frappant peut-être parce qu'il étoit moins connu, a

ſuccédé à l'axiome des Scholaſtiques ; & après avoir long-tems regné, il conſerve encore quelques partiſans; tant la vérité a de peine à reprendre ſa place, quand les préjugés ou le ſophiſme l'en ont chaſſée. Enfin depuis aſſez peu de tems on convient preſque généralement que les Anciens avoient raiſon; & ce n'eſt pas la ſeule queſtion ſur laquelle nous commençons à nous rapprocher d'eux.

RIEN n'eſt plus inconteſtable que l'exiſtence de nos ſenſations; ainſi, pour prouver qu'elles ſont le principe de toutes nos connoiſſances, il ſuffit de démontrer qu'elles peuvent l'être : car en bonne Philoſophie, toute déduction qui a pour baſe des faits ou des vérités reconnues, eſt préférable à ce qui n'eſt appuyé que ſur des hypothèſes, même ingénieuſes. Pourquoi ſuppoſer que nous ayons d'avance des notions purement intellectuelles, ſi nous n'avons beſoin pour les former, que de réfléchir ſur nos ſenſations ? Le détail où nous allons entrer fera voir que ces notions n'ont point en effet d'autre origine.

LA première choſe que nos ſenſations nous apprennent, & qui même n'en eſt pas diſtinguée, c'eſt notre exiſtence ; d'où ils s'enſuit que nos premières idées réfléchies doivent tomber ſur nous, c'eſt-à-dire, ſur ce principe penſant qui conſtitue notre nature, & qui n'eſt point différent de nous-mêmes. La ſeconde connoiſſance que nous devons à nos ſenſations, eſt l'exiſtence des objets extérieurs, parmi leſquels notre pro-

pre corps doit être compris, puiſqu'il nous eſt, pour ainſi dire, extérieur, même avant que nous ayons démêlé la nature du principe qui penſe en nous. Ces objets innombrables produiſent ſur nous un effet ſi puiſſant, ſi continu, & qui nous unit tellement à eux, qu'après un premier inſtant où nos idées réfléchies nous rappellent en nous-mêmes, nous ſommes forcés d'en ſortir par les ſenſations qui nous aſſiégent de toutes parts, & qui nous arrachent à la ſolitude où nous reſterions ſans elles. La multiplicité de ces ſenſations, l'accord que nous remarquons dans leur témoignage, les nuances que nous y obſervons, les affections involontaires qu'elles nous font éprouver, comparées avec la détermination volontaire qui préſide à nos idées réfléchies, & qui n'opere que ſur nos ſenſations même; tout cela forme en nous un penchant inſurmontable à aſſurer l'exiſtence des objets auxquels nous rapportons ces ſenſations, & qui nous paroiſſent en être la cauſe; penchant que bien des Philoſophes ont regardé comme l'ouvrage d'un Etre ſupérieur, & comme l'argument le plus convaincant de l'exiſtence de ces objets. En effet, n'y ayant aucun rapport entre chaque ſenſation & l'objet qui l'occaſionne, ou du moins auquel nous la rapportons, il ne paroît pas qu'on puiſſe trouver par le raiſonnement de paſſage poſſible de l'un à l'autre; il n'y a qu'une eſpece d'inſtinct, plus ſûr que la raiſon même, qui puiſſe nous forcer à franchir un ſi grand intervalle; & cet inſtinct eſt ſi vif en nous, que quand on ſuppoſeroit

pour

pour un moment qu'il ſubſiſtât, pendant que les objets extérieurs ſeroient anéantis, ces mêmes objets reproduits tout-à-coup ne pourroient augmenter ſa force. Jugeons donc ſans balancer, que nos ſenſations ont en effet hors de nous la cauſe que nous leur ſuppoſons, puiſque l'effet qui peut réſulter de l'exiſtence réelle de cette cauſe ne ſauroit différer en aucune maniere de celui que nous éprouvons; & n'imitons point ces Philoſophes dont parle Montagne, qui interrogés ſur le principe des actions humaines, cherchent encore s'il y a des hommes. Loin de vouloir répandre des nuages ſur une vérité reconnue des Sceptiques même lorſqu'ils ne diſputent pas, laiſſons aux Métaphyſiciens éclairés le ſoin d'en développer le principe: c'eſt à eux à déterminer, s'il eſt poſſible, quelle gradation obſerve notre ame dans ce premier pas qu'elle fait hors d'elle-même, pouſſée pour ainſi dire, & retenue tout à la fois par une foule de perceptions, qui d'un côté l'entraînent vers les objets extérieurs, & qui de l'autre n'appartenant proprement qu'à elle, ſemblent lui circonſcrire un eſpace étroit dont elles ne lui permettent pas de ſortir.

De tous les objets qui nous affectent par leur préſence, notre propre corps eſt celui dont l'exiſtence nous frappe le plus, parce qu'elle nous appartient plus intimement: mais à peine ſentons-nous l'exiſtence de notre corps, que nous nous appercevons de l'attention qu'il exige de nous, pour écarter les dangers qui l'environnent. Sujet à

mille beſoins, & ſenſible au dernier point à l'action des corps extérieurs, il ſeroit bientôt détruit, ſi le ſoin de ſa conſervation ne nous occupoit. Ce n'eſt pas que tous les corps extérieurs nous faſſent éprouver des ſenſations deſagréables ; quelques-uns ſemblent nous dédommager par le plaiſir que leur action nous procure. Mais tel eſt le malheur de la condition humaine, que la douleur eſt en nous le ſentiment le plus vif ; le plaiſir nous touche moins qu'elle, & ne ſuffit preſque jamais pour nous en conſoler. En vain quelques Philoſophes ſoûtenoient, en retenant leurs cris au milieu des ſouffrances, que la douleur n'étoit point un mal : en vain quelques autres plaçoient le bonheur ſuprême dans la volupté, à laquelle ils ne laiſſoient pas de ſe refuſer par la crainte de ſes ſuites : tous auroient mieux connu notre nature, s'ils s'étoient contentés de borner à l'exemption de la douleur le ſouverain bien de la vie préſente, & de convenir que ſans pouvoir atteindre à ce ſouverain bien, il nous étoit ſeulement permis d'en approcher plus ou moins, à proportion de nos ſoins & de notre vigilance. Des réflexions ſi naturelles frapperont infailliblement tout homme abandonné à lui-même, & libre de préjugés, ſoit d'éducation, ſoit d'étude : elles ſeront la ſuite de la première impreſſion qu'il recevra des objets ; & l'on peut les mettre au nombre de ces premiers mouvemens de l'ame, précieux pour les vrais ſages, & dignes d'être obſervés par eux, mais négligés ou rejettés par la Philoſophie ordinaire,

dont

dont ils démentent presque toûjours les principes.

LA nécessité de garantir notre propre corps de la douleur & de la destruction, nous fait examiner parmi les objets extérieurs, ceux qui peuvent nous être utiles ou nuisibles, pour rechercher les uns & fuir les autres. Mais à peine commençons-nous à parcourir ces objets, que nous découvrons parmi eux un grand nombre d'êtres qui nous paroissent entiérement semblables à nous, c'est-à-dire, dont la forme est toute pareille à la nôtre, & qui, autant que nous en pouvons juger au premier coup d'œil, semblent avoir les mêmes perceptions que nous: tout nous porte donc à penser qu'ils ont aussi les mêmes besoins que nous éprouvons, & par conséquent le même intérêt de les satisfaire; d'où il résulte que nous devons trouver beaucoup d'avantage à nous unir avec eux pour démêler dans la nature ce qui peut nous conserver ou nous nuire. La communication des idées est le principe & le soûtien de cette union, & demande nécessairement l'invention des signes; telle est l'origine de la formation des sociétés avec laquelle les langues ont dû naître.

Ce commerce que tant de motifs puissans nous engagent à former avec les autres hommes, augmente bien-tôt l'étendue de nos idées, & nous en fait naître de très-nouvelles pour nous, & de très-éloignées, selon toute apparence, de celles que nous aurions eues par nous-mêmes sans un tel secours. C'est aux Philosophes à juger si cette communication réciproque, jointe à la ressemblance

blance que nous appercevons entre nos sensations & celles de nos semblables, ne contribue pas beaucoup à fortifier ce penchant invincible que nous avons à supposer l'existence de tous les objets qui nous frappent. Pour me renfermer dans mon sujet, je remarquerai seulement que l'agrément & l'avantage que nous trouvons dans un pareil commerce, soit à faire part de nos idées aux autres hommes, soit à joindre les leurs aux nôtres, doit nous porter à resserrer de plus en plus les liens de la société commencée, & à la rendre la plus utile pour nous qu'il est possible. Mais chaque membre de la société cherchant ainsi à augmenter pour lui-même l'utilité qu'il en retire, & ayant à combattre dans chacun des autres un empressement égal au sien, tous ne peuvent avoir la même part aux avantages, quoique tous y ayent le même droit. Un droit si légitime est donc bientôt enfreint par ce droit barbare d'inégalité, appellé loi du plus fort, dont l'usage semble nous confondre avec les animaux, & dont il est pourtant si difficile de ne pas abuser. Ainsi la force, donnée par la nature à certains hommes, & qu'ils ne devroient sans doute employer qu'au soûtien & à la protection des foibles, est au contraire l'origine de l'oppression de ces derniers. Mais plus l'oppression est violente, plus ils la souffrent impatiemment, parce qu'ils sentent que rien de raisonnable n'a dû les y assujettir. De-là la notion de l'injuste, & par conséquent du bien & du mal moral, dont tant de Philosophes ont cherché le principe, & que le cri de la nature, qui retentit

dans

dans tout homme, fait entendre chez les Peuples même les plus ſauvages. Delà auſſi cette loi naturelle que nous trouvons au dedans de nous, ſource des premieres loix que les hommes ont dû former : ſans le ſecours même de ces loix elle eſt quelquefois aſſez forte, ſinon pour anéantir l'oppreſſion, au moins pour la contenir dans certaines bornes. C'eſt ainſi que le mal que nous éprouvons par les vices de nos ſemblables, produit en nous la connoiſſance réfléchie des vertus oppoſées à ces vices ; connoiſſance précieuſe, dont une union & une égalité parfaites nous auroient peut-être privés.

PAR l'idée acquiſe du juſte & de l'injuſte, & conſéquemment de la nature morale des actions, nous ſommes naturellement amenés à examiner quel eſt en nous le principe qui agit, ou ce qui eſt la même choſe, la ſubſtance qui veut & qui conçoit. Il ne faut pas approfondir beaucoup la nature de notre corps & l'idée que nous en avons, pour reconnoître qu'il ne ſauroit être cette ſubſtance, puiſque les propriétés que nous obſervons dans la matiere, n'ont rien de commun avec la faculté de vouloir & de penſer : d'où il réſulte que cet être appellé *Nous* eſt formé de deux principes de différente nature, tellement unis, qu'il regne entre les mouvemens de l'un & les affections de l'autre, une correſpondance que nous ne ſaurions ni ſuſpendre ni altérer, & qui les tient dans un aſſujettiſſement réciproque. Cet eſclavage ſi indépendant de nous, joint aux réflexions que nous ſommes forcés de faire ſur la nature des deux principes & ſur leur imperfection,

tion, nous éleve à la contemplation d'une Intelligence toute puiſſante à qui nous devons ce que nous ſommes, & qui exige par conſéquent notre culte: ſon exiſtence pour être reconnue, n'auroit beſoin que de notre ſentiment intérieur, quand même le témoignage univerſel des autres hommes, & celui de la Nature entiere, ne s'y joindroient pas.

IL eſt donc évident que les notions purement intellectuelles du vice & de la vertu, le principe & la néceſſité des loix, la ſpiritualité de l'ame, l'exiſtence de Dieu & nos devoirs envers lui, en un mot les vérités dont nous avons le beſoin le plus prompt & le plus indiſpenſable, ſont le fruit des premieres idées réfléchies que nos ſenſations occaſionnent.

QUELQUE interreſſantes que ſoient ces premieres vérités pour la plus noble portion de nous-mêmes, le corps auquel elle eſt unie nous ramene bientôt à lui par la néceſſité de pourvoir à des beſoins qui ſe multiplient ſans ceſſe. Sa conſervation doit avoit pour objet, ou de prévenir les maux qui le menacent, ou de remédier à ceux dont il eſt atteint. C'eſt à quoi nous cherchons à ſatisfaire par deux moyens; ſavoir, par nos découvertes particulieres, & par les recherches des autres hommes; recherches dont notre commerce avec eux nous met à portée de profiter. De-là ont dû naître d'abord l'Agriculture, la Medecine, enfin tous les Arts les plus abſolument néceſſaires. Ils ont été en même tems & nos connoiſſances primitives, & la ſource de toutes les autres, même de celles qui en paroiſ-

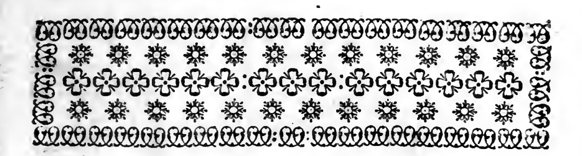
roissent très-éloignées par leur nature: c'est ce qu'il faut développer plus en détail.

Les premiers hommes, en s'aidant mutuellement de leurs lumieres, c'est-à-dire, de leurs efforts séparés ou réunis, sont parvenus, peut-être en assez peu de tems, à découvrir une partie des usages auxquels ils pouvoient employer les corps. Avides de connoissances utiles, ils ont dû écarter d'abord toute spéculation oisive, considérer rapidement les uns après les autres les différens êtres que la nature leur présentoit, & les combiner, pour ainsi dire, matériellement, par leurs propriétés les plus frappantes & les plus palpables. A cette premiere combinaison, il a dû en succéder une autre plus recherchée, mais toûjours relative à leurs besoins, & qui a principalement consisté dans une étude plus approfondie de quelques propriétés moins sensibles, dans l'altération & la décomposition des corps, & dans l'usage qu'on en pouvoit tirer.

Cependant, quelque chemin que les hommes dont nous parlons, & leurs successeurs, ayent été capables de faire, excités par un objet aussi intéressant que celui de leur propre conservation; l'expérience & l'observation de ce vaste Univers leur ont fait rencontrer bientôt des obstacles que leurs plus grands efforts n'ont pû franchir. L'esprit, accoûtumé à la méditation, & avide d'en tirer quelque fruit, a dû trouver alors une espece de ressource dans la découverte des propriétés des corps uniquement curieuses, découverte qui ne connoît point de bornes. En effet, si un grand nombre de connoissances agréables suffisoit pour consoler de la pri-

privation d'une vérité utile, on pourroit dire que l'étude de la Nature, quand elle nous refuse le néceſſaire, fournit du moins avec profuſion à nos plaiſirs: c'eſt une eſpece de ſuperflu qui ſupplée, quoique très-imparfaitement, à ce qui nous manque. De plus, dans l'ordre de nos beſoins & des objets de nos paſſions, le plaiſir tient une des premieres places, & la curioſité eſt un beſoin pour qui ſait penſer, ſur-tout lorſque ce deſir inquiet eſt animé par une ſorte de dépit de ne pouvoir entierement ſe ſatisfaire. Nous devons donc un grand nombre de connoiſſances ſimplement agréables à l'impuiſſance malheureuſe où nous ſommes d'acquérir celles qui nous feroient d'une plus grande néceſſité. Un autre motif ſert à nous ſoûtenir dans un pareil travail; ſi l'utilité n'en eſt pas l'objet, elle peut en être au moins le prétexte. Il nous ſuffit d'avoir trouvé quelquefois un avantage réel dans certaines connoiſſances, où d'abord nous ne l'avions pas ſoupçonné, pour nous autoriſer à regarder toutes les recherches de pure curioſité, comme pouvant un jour nous être utiles. Voilà l'origine & la cauſe des progrès de cette vaſte Science, appellée en général Phyſique ou Etude de la Nature, qui comprend tant de parties différentes: l'Agriculture & la Medecine, qui l'ont principalement fait naître, n'en ſont plus aujourd'hui que des branches. Auſſi, quoique les plus eſſentielles & les premieres de toutes, elles ont été plus ou moins en honneur à proportion qu'elles ont été plus ou moins étouffées & obſcurcies par les autres.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)



PETIT RESERVOIR.

(Suite du Discours précédent.)

DANS cette étude que nous faisons de la nature, en partie par nécessité, en partie par amusement, nous remarquons que les corps ont un grand nombre de propriétés, mais tellement unies pour la plûpart dans un même sujet, qu'afin de les étudier chacune plus à fond, nous sommes obligés de les considérer séparément. Par cette opération de notre esprit, nous découvrons bientôt des propriétés qui paroissent appartenir à tous les corps, comme la faculté de se mouvoir ou de rester en repos, & celle de se communiquer du mouvement, sources des principaux changemens que nous observons dans la Nature. L'examen de ces propriétés, & sur-tout de la derniere, aidé par nos propres sens, nous fait bientôt découvrir une autre propriété dont elles dépendent; c'est l'impénétrabilité, ou cette espece de force par

laquelle chaque corps en exclut tout autre du lieu qu'il occupe, de maniere que deux corps rapprochés le plus qu'il est possible, ne peuvent jamais occuper un espace moindre que celui qu'ils remplissoient étant désunis. L'impénétrabilité est la propriété principale par laquelle nous distinguons les corps des parties de l'espace indéfini où nous imaginons qu'ils sont placés; du moins c'est ainsi que nos sens nous font juger, & s'ils nous trompent sur ce point, c'est une erreur si métaphysique, que notre existence & notre conservation n'en ont rien à craindre, & que nous y revenons continuellement comme malgré nous par notre maniere ordinaire de concevoir. Tout nous porte à regarder l'espace comme le lieu des corps, sinon réel, au moins supposé; c'est en effet par le secours des parties de cet espace considérées comme pénétrables & immobiles, que nous parvenons à nous former l'idée la plus nette que nous puissions avoir du mouvement. Nous sommes donc comme naturellement contraints à distinguer, au moins par l'esprit, deux sortes d'étendue, dont l'une est impénétrable, & l'autre constitue le lieu des corps. Ainsi quoique l'impénétrabilité entre nécessairement dans l'idée que nous nous formons des portions de la matiere, cependant comme c'est une propriété relative, c'est-à-dire, dont nous n'avons l'idée qu'en examinant deux corps ensemble, nous nous accoûtumons bientôt à la regarder comme distinguée de l'étendue, & à considérer celle-ci séparément de l'autre.

PAR

Par cette nouvelle considération nous ne voyons plus les corps que comme des parties figurées & étendues de l'espace; point de vûe le plus général & le plus abstrait sous lequel nous puissions les envisager. Car l'étendue où nous ne distinguerions point de parties figurées, ne seroit qu'un tableau lointain & obscur, où tout nous échapperoit, parce qu'il nous seroit impossible d'y rien discerner. La couleur & la figure, propriétés toûjours attachées aux corps, quoique variables pour chacun d'eux, nous servent en quelque sorte à les détacher du fond de l'espace; l'une de ces deux propriétés est même suffisante à cet égard: aussi pour considérer les corps sous la forme la plus intellectuelle, nous préférons la figure à la couleur, soit parce que la figure nous est plus familiere étant à la fois connue par la vûe & par le toucher, soit parce qu'il est plus facile de considérer dans un corps la figure sans la couleur, que la couleur sans la figure; soit enfin parce que la figure sert à fixer plus aisément, & d'une maniere moins vague, les parties de l'espace.

Nous voilà donc conduits à déterminer les propriétés de l'étendue simplement en tant que figurée. C'est l'objet de la Géométrie, qui pour y parvenir plus facilement, considere d'abord l'étendue limitée par une seule dimension, ensuite par deux, & enfin sous les trois dimensions qui constituent l'essence du corps intelligible, c'est-à-dire, d'une portion de l'espace terminée en tout sens par des bornes intellectuelles.

AINSI, par des opérations & des abſtractions ſucceſſives de notre eſprit, nous dépouillons la matiere de preſque toutes ſes propriétés ſenſibles, pour n'enviſager en quelque maniere que ſon phantôme; & l'on doit ſentir d'abord que les découvertes auxquelles cette recherche nous conduit, ne pourront manquer d'être fort utiles toutes les fois qu'il ne ſera point néceſſaire d'avoir égard à l'impénétrabilité des corps; par exemple, lorſqu'il ſera queſtion d'étudier leur mouvement, en les conſidérant comme des parties de l'eſpace, figurées, mobiles, & diſtantes les unes des autres.

L'EXAMEN que nous faiſons de l'étendue figurée nous préſentant un grand nombre de combinaiſons à faire, il eſt néceſſaire d'inventer quelque moyen qui nous rende ces combinaiſons plus faciles; & comme elles conſiſtent principalement dans le calcul & le rapport des différentes parties dont nous imaginons que les corps géométriques ſont formés, cette recherche nous conduit bientôt à l'Arithmétique ou Science des nombres. Elle n'eſt autre choſe que l'art de trouver d'une maniere abregée l'expreſſion d'un rapport unique qui réſulte de la comparaiſon de pluſieurs autres. Les différentes manieres de comparer ces rapports donnent les différentes regles de l'Arithmétique.

DE plus, il eſt bien difficile qu'en réfléchiſſant ſur ces regles, nous n'appercevions certains principes ou propriétés générales des rapports, par le moyen deſquelles nous pouvons, en exprimant ces rapports d'une maniere

niere univerſelle, découvrir les différentes combinaiſons qu'on en peut faire. Les réſultats de ces combinaiſons, réduits ſous une forme générale, ne ſeront en effet que des calculs arithmétiques indiqués, & repréſentés par l'expreſſion la plus ſimple & la plus courte que puiſſe ſouffrir leur état de généralité. La ſcience ou l'art de déſigner ainſi les rapports eſt ce qu'on nomme Algebre. Ainſi quoiqu'il n'y ait proprement de calcul poſſible que par les nombres, ni de grandeur meſurable que l'étendue (car ſans l'eſpace nous ne pourrions meſurer exactement le tems) nous parvenons, en généraliſant toûjours nos idées, à cette partie principale des Mathématiques, & de toutes les Sciences naturelles, qu'on appelle Science des grandeurs en général; elle eſt le fondement de toutes les découvertes qu'on peut faire ſur la quantité, c'eſt-à-dire, ſur tout ce qui eſt ſuſceptible d'augmentation ou de diminution.

CETTE Science eſt le terme le plus éloigné où la contemplation des propriétés de la matiere puiſſe nous conduire, & nous ne pourrions aller plus loin ſans ſortir tout-à-fait de l'univers matériel. Mais telle eſt la marche de l'eſprit dans ſes recherches, qu'après avoir généraliſé ſes perceptions juſqu'au point de ne pouvoir plus les décompoſer davantage, il revient enſuite ſur ſes pas, recompoſe de nouveau ces perceptions mêmes, & en forme peu à peu & par gradation, les êtres réels qui ſont l'objet immédiat & direct de nos ſenſations. Ces êtres, immédiatement

relatifs à nos beſoins, ſont auſſi ceux qu'il nous importe le plus d'étudier; les abſtractions mathématiques nous en facilitent la connoiſſance; mais elles ne ſont utiles qu'autant qu'on ne s'y borne pas.

C'EST pourquoi, ayant en quelque ſorte épuiſé par les ſpéculations géométriques les propriétés de l'étendue figurée, nous commençons par lui rendre l'impénétrabilité, qui conſtitue le corps phyſique, & qui étoit la derniere qualité ſenſible dont nous l'avions dépouillée. Cette nouvelle conſidération entraîne celle de l'action des corps les uns ſur les autres, car les corps n'agiſſent qu'en tant qu'ils ſont impénétrables; & c'eſt delà que ſe déduiſent les loix de l'équilibre & du mouvement, objet de la Méchanique. Nous étendons même nos recherches juſqu'au mouvement des corps animés par des forces ou cauſes motrices inconnues, pourvû que la loi ſuivant laquelle ces cauſes agiſſent, ſoit connue ou ſuppoſée l'être.

RENTRÉS enfin tout-à-fait dans le monde corporel, nous appercevons bien-tôt l'uſage que nous pouvons faire de la Géométrie & de la Méchanique, pour acquérir ſur les propriétés des corps les connoiſſances les plus variées & les plus profondes. C'eſt à peu-près de cette maniere que ſont nées toutes les Sciences appellées Phyſico-Mathématiques. On peut mettre à leur tête l'Aſtronomie, dont l'étude, après celle de nous-mêmes, eſt la plus digne de notre application par le ſpectacle magnifique qu'elle nous préſente. Joignant l'obſervation au calcul, & les

les éclairant l'un par l'autre, cette ſcience détermine avec une exactitude digne d'admiration les diſtances & les mouvemens les plus compliqués des corps céleſtes; elle aſſigne juſqu'aux forces mêmes par leſquelles ces mouvemens ſont produits ou altérés. Auſſi peut-on la regarder à juſte titre comme l'application la plus ſublime & la plus ſûre de la Géométrie & de la Méchanique réunies, & ſes progrès comme le monument le plus inconteſtable du ſuccès auxquels l'eſprit humain peut s'élever par ſes efforts.

L'USAGE des connoiſſances mathématiques n'eſt pas moins grand dans l'examen des corps terreſtres qui nous environnent. Toutes les propriétés que nous obſervons dans ces corps ont entr'elles des rapports plus ou moins ſenſibles pour nous: la connoiſſance ou la découverte de ces rapports eſt preſque toûjours le ſeul objet auquel il nous ſoit permis d'atteindre, & le ſeul par conſéquent que nous devions nous propoſer. Ce n'eſt donc point par des hypothèſes vagues & arbitraires que nous pouvons eſpérer de connoître la Nature; c'eſt par l'étude réfléchie des phénomènes, par la comparaiſon que nous ferons des uns avec les autres, par l'art de réduire, autant qu'il ſera poſſible, un grand nombre de phénomènes à un ſeul qui puiſſe en être regardé comme le principe. En effet, plus on diminue le nombre des principes d'une ſcience, plus on leur donne d'étendue; puiſque l'objet d'une ſcience étant néceſſairement déterminé, les principes appliqués à cet objet feront d'autant plus fé-

conds qu'ils feront en plus petit nombre. Cette réduction, qui les rend d'ailleurs plus faciles à faisir, constitue le véritable esprit systématique qu'il faut bien se garder de prendre pour l'esprit de système, avec lequel il ne se rencontre pas toûjours. Nous en parlerons plus au long dans la suite.

MAIS à proportion que l'objet qu'on embrasse est plus ou moins difficile & plus ou moins vaste, la réduction dont nous parlons est plus ou moins pénible : on est donc aussi plus ou moins en droit de l'exiger de ceux qui se livrent à l'étude de la Nature. L'Aimant, par exemple, un des corps qui ont été le plus étudiés, & sur lequel on a fait des découvertes si surprenantes, a la propriété d'attirer le fer, celle de lui communiquer sa vertu, celle de se tourner vers les poles du Monde, avec une variation qui est elle-même sujette à des regles, & qui n'est pas moins étonnante que ne le feroit une direction plus exacte; enfin la propriété de s'incliner en formant avec la ligne horisontale un angle plus ou moins grand, selon le lieu de la terre où il est placé. Toutes ces propriétés singulieres, dépendantes de la nature de l'Aimant, tiennent vraisemblablement à quelque propriété générale, qui en est l'origine, qui jusqu'ici nous est inconnue, & peut-être le restera long-tems. Au défaut d'une telle connoissance, & des lumieres nécessaires sur la cause physique des propriétés de l'Aimant, ce feroit sans doute une recherche bien digne d'un Philosophe, que de réduire, s'il étoit possible, toutes ces pro-

propriétés à une ſeule, en montrant la liaiſon qu'elles ont entr'elles. Mais plus une telle découverte ſeroit utile aux progrès de la Phyſique, plus nous avons lieu de craindre qu'elle ne ſoit refuſée à nos efforts. J'en dis autant d'un grand nombre d'autres phénomènes dont l'enchaînement tient peut-être au ſyſtème général du Monde.

La ſeule reſſource qui nous reſte donc dans une recherche ſi pénible, quoique ſi néceſſaire, & même ſi agréable, c'eſt d'amaſſer le plus de faits qu'il nous eſt poſſible, de les diſpoſer dans l'ordre le plus naturel, de les rappeller à un certain nombre de faits principaux dont les autres ne ſoient que des conſéquences. Si nous oſons quelquefois nous élever plus haut, que ce ſoit avec cette ſage circonſpection qui ſied ſi bien à une vûe auſſi foible que la nôtre.

Tel eſt le plan que nous devons ſuivre dans cette vaſte partie de la Phyſique, appellée Phyſique générale & expérimentale. Elle differe des Sciences Phyſico-Mathématiques, en ce qu'elle n'eſt proprement qu'un recueil raiſonné d'expériences & d'obſervations; au lieu que celles-ci par l'application des calculs mathématiques à l'expérience, déduiſent quelquefois d'une ſeule & unique obſervation un grand nombre de conſéquences qui tiennent de bien près par leur certitude aux vérités géométriques. Ainſi une ſeule expérience ſur la réflexion de la lumiere donne toute la Catoptrique, ou ſcience des propriétés des Miroirs; une ſeule ſur la réfraction de la lumiere produit l'explica-

tion mathématique de l'Arc-en-ciel, la théorie des couleurs, & toute la Dioptrique, ou ſcience des Verres concaves & convexes; d'une ſeule obſervation ſur la preſſion des fluides, on tire toutes les loix de l'équilibre & du mouvement de ces corps; enfin une expérience unique ſur l'accélération des corps qui tombent, fait découvrir les loix de leur chûte ſur des plans inclinés, & celles du mouvement des pendules.

IL faut avoüer pourtant que les Géometres abuſent quelquefois de cette application de l'Algebre à la Phyſique. Au défaut d'expériences propres à ſervir de baſe à leur calcul, ils ſe permettent des hypothèſes les plus commodes, à la vérité, qu'il leur eſt poſſible, mais ſouvent très-éloignées de ce qui eſt réellement dans la Nature. On a voulu réduire en calcul juſqu'à l'art de guérir; & le corps humain, cette machine ſi compliquée, a été traité par nos Medecins algébriſtes comme le feroit la machine la plus ſimple ou la plus facile à décompoſer. C'eſt une choſe ſinguliere de voir ces Auteurs réſoudre d'un trait de plume des problèmes d'Hydraulique & de Statique capables d'arrêter toute leur vie les plus grands Géometres. Pour nous, plus ſages ou plus timides, contentons-nous d'enviſager la plûpart de ces calculs & de ces ſuppoſitions vagues comme des jeux d'eſprit auxquels la Nature n'eſt pas obligée de ſe ſoumettre; & concluons, que la ſeule vraie maniere de philoſopher en Phyſique, conſiſte, ou dans l'application de l'analyſe mathématique aux

ex-

expériences, ou dans l'obſervation ſeule, éclairée par l'eſprit de méthode, aidée quelquefois par des conjectures lorſqu'elles peuvent fournir des vûes, mais ſéverement dégagée de toute hypothèſe arbitraire.

ARRÊTONS-nous un moment ici, & jettons les yeux ſur l'eſpace que nous venons de parcourir. Nous y remarquerons deux limites où ſe trouvent, pour ainſi dire, concentrées preſque toutes les connoiſſances certaines accordées à nos lumieres naturelles. L'une de ces limites, celle d'où nous ſommes partis, eſt l'idée de nous-mêmes, qui conduit à celle de l'Etre tout-puiſſant, & de nos principaux devoirs. L'autre eſt cette partie des Mathématiques qui a pour objet les propriétés générales des corps, de l'étendue & de la grandeur. Entre ces deux termes eſt un intervalle immenſe, où l'Intelligence ſuprème ſemble avoir voulu ſe joüer de la curioſité humaine, tant par les nuages qu'elle y a répandus ſans nombre, que par quelques traits de lumiere qui ſemblent s'échapper de diſtance en diſtance pour nous attirer. On pourroit comparer l'Univers à certains ouvrages d'une obſcurité ſublime, dont les Auteurs en s'abaiſſant quelquefois à la portée de celui qui les lit, cherchent à lui perſuader qu'il entend tout à-peu-près. Heureux donc, ſi nous nous engageons dans ce labyrinthe, de ne point quitter la véritable route; autrement les éclairs deſtinés à nous y conduire, ne ſerviroient ſouvent qu'à nous en écarter davantage.

IL s'en faut bien d'ailleurs que le petit nom-

nombre de connoiſſances certaines ſur leſquelles nous pouvons compter, & qui ſont, ſi on peut s'exprimer de la ſorte, réléguées aux deux extrémités de l'eſpace dont nous parlons, ſoit ſuffiſant pour ſatisfaire à tous nos beſoins. La nature de l'homme, dont l'étude eſt ſi néceſſaire & ſi recommendée par Socrate, eſt un myſtere impénétrable à l'homme même, quand il n'eſt éclairé que par la raiſon ſeule; & les plus grands génies à force de réflexions ſur une matiere ſi importante, ne parviennent que trop ſouvent à en ſavoir un peu moins que le reſte des hommes. On peut en dire autant de notre exiſtence préſente & future, de l'eſſence de l'Etre auquel nous la devons, & du genre de culte qu'il exige de nous.

Rien ne nous eſt donc plus néceſſaire qu'une Religion révélée qui nous inſtruiſe ſur tant de divers objets. Deſtinée à ſervir de ſupplément à la connoiſſance naturelle, elle nous montre une partie de ce qui nous étoit caché; mais elle ſe borne à ce qu'il nous eſt abſolument néceſſaire de connoître; le reſte eſt fermé pour nous, & apparemment le ſera toûjours. Quelques vérités à croire, un petit nombre de préceptes à pratiquer, voilà à quoi la Religion révélée ſe reduit: néanmoins à la faveur des lumieres qu'elle a communiquées au monde, le Peuple même eſt plus ferme & plus décidé ſur un grand nombre de queſtions intéreſſantes, que ne l'ont été toutes les ſectes des Philoſophes.

A l'égard des Sciences mathématiques, qui conſtituent la ſeconde des limites dont nous avons

avons parlé, leur nature & leur nombre ne doivent point nous en imposer. C'est à la simplicité de leur objet qu'elles sont principalement redevables de leur certitude. Il faut même avoüer que comme toutes les parties des Mathématiques n'ont pas un objet également simple, aussi la certitude proprement dite, celle qui est fondée sur des principes vrais & évidens par eux-mêmes, n'appartient ni également ni de la même maniere à toutes ces parties. Plusieurs d'entr'elles, appuyées sur des principes physiques, c'est-à-dire, sur des vérités d'expérience ou sur de simples hypothèses, n'ont, pour ainsi dire, qu'une certitude d'expérience ou même de pure supposition. Il n'y a, pour parler exactement, que celles qui traitent du calcul des grandeurs & des propriétés générales de l'étendue, c'est-à-dire, l'Algebre, la Géométrie & la Méchanique, qu'on puisse regarder comme marquées au sceau de l'évidence. Encore y a-t-il dans la lumiere que ces Sciences présentent à notre esprit, une espece de gradation, & pour ainsi dire de nuance à observer. Plus l'objet qu'elles embrassent est étendu, & considéré d'une maniere générale & abstraite, plus aussi leurs principes sont exempts de nuages; c'est par cette raison que la Géométrie est plus simple que la Méchanique, & l'une & l'autre moins simples que l'Algebre. Ce paradoxe n'en sera point un pour ceux qui ont étudié ces Sciences en Philosophes; les notions les plus abstraites, celles que le commun des hommes regarde comme les plus inaccessibles, sont sou-

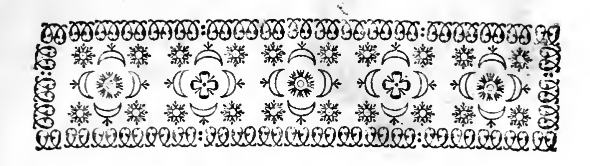
ſouvent celles qui portent avec elles une plus grande lumiere : l'obſcurité s'empare de nos idées à meſure que nous examinons dans un objet plus de propriétés ſenſibles. L'impénétrabilité, ajoûtée à l'idée de l'étendue, ſemble ne nous offrir qu'un myſtere de plus, la nature du mouvement eſt une énigme pour les Philoſophes, le principe métaphyſique des loix de la percuſſion ne leur eſt pas moins caché; en un mot plus ils approfondiſſent l'idée qu'ils ſe forment de la matiere & des propriétés qui la repréſentent, plus cette idée s'obſcurcit & paroît vouloir leur échapper.

On ne peut donc s'empêcher de convenir que l'eſprit n'eſt pas ſatisfait au même degré par toutes les connoiſſances mathématiques : allons plus loin, & examinons ſans prévention à quoi ces connoiſſances ſe réduiſent. Enviſagées d'un premier coup d'œil, elles ſont ſans doute en fort grand nombre, & même en quelque ſorte inépuiſables : mais lorſqu'après les avoir accumulées, on en fait le dénombrement philoſophique, on s'apperçoit qu'on eſt en effet beaucoup moins riche qu'on ne croyoit l'être. Je ne parle point ici du peu d'application & d'uſage qu'on peut faire de pluſieurs de ces vérités; ce ſeroit peut-être un argument aſſez foible contr'elles : je parle de ces vérités conſidérées en elles-mêmes. Q'eſt-ce que la plûpart de ces axiomes dont la Géométrie eſt ſi orgueilleuſe, ſi ce n'eſt l'expreſſion d'une même idée ſimple par deux ſignes ou mots différens? Celui qui dit que deux & deux font quatre, a-

t-il une connoiſſance de plus que celui qui ſe contenteroit de dire que deux & deux font deux & deux? Les idées de tout, de partie, de plus grand & de plus petit, ne ſont-elles pas, à proprement parler, la même idée ſimple & individuelle, puiſqu'on ne ſauroit avoir l'une ſans que les autres ſe préſentent toutes en même tems? Nous devons, comme l'ont obſervé quelques Philoſophes, bien des erreurs à l'abus des mots; c'eſt peut-être à ce même abus que nous devons les axiomes. Je ne prétends point cependant en condamner abſolument l'uſage, je veux ſeulement faire obſerver à quoi il ſe réduit; c'eſt à nous rendre les idées ſimples plus familieres par l'habitude, & plus propres aux différens uſages auxquels nous pouvons les appliquer. J'en dis à-peu-près autant, quoiqu'avec les reſtrictions convenables, des théorèmes mathématiques. Conſidérés ſans préjugé, ils ſe réduiſent à un aſſez petit nombre de vérités primitives. Qu'on examine une ſuite de propoſitions de Géométrie déduites les unes des autres, en ſorte que deux propoſitions voiſines ſe touchent immédiatement & ſans aucun intervalle, on s'appercevra qu'elles ne ſont toutes que la premiere propoſition qui ſe défigure, pour ainſi dire, ſucceſſivement & peu à peu dans le paſſage d'une conſéquence à la ſuivante, mais qui pourtant n'a point été réellement multipliée par cet enchaînement, & n'a fait que recevoir différentes formes. C'eſt à-peu-près comme ſi on vouloit exprimer cette propoſition par le moyen d'une langue qui
ſe

se seroit insensiblement dénaturée, & qu'on l'exprimât successivement de diverses manieres, qui représentassent les différens états par lesquels la langue a passé. Chacun de ces états se reconnoîtroit dans celui qui en seroit immédiatement voisin ; mais dans un état plus éloigné, on ne le démêleroit plus, quoiqu'il fût toûjours dépendant de ceux qui l'auroient précédé, & destiné à transmettre les mêmes idées. On peut donc regarder l'enchaînement de plusieurs vérités géométriques, comme des traductions plus ou moins différentes & plus ou moins compliquées de la même proposition, & souvent de la même hypothèse. Ces traductions sont au reste fort avantageuses par les divers usages qu'elles nous mettent à portée de faire du théorème qu'elles expriment; usages plus ou moins estimables à proportion de leur importance & de leur étendue. Mais en convenant du mérite réel de la traduction mathématique d'une proposition, il faut reconnoître aussi que ce mérite réside originairement dans la proposition même. C'est ce qui doit nous faire sentir combien nous sommes redevables aux génies inventeurs, qui en découvrant quelqu'une de ces vérités fondamentales, source, & pour ainsi dire, original d'un grand nombre d'autres, ont réellement enrichi la Géométrie, & étendu son domaine.

(La Suite dans le Num. suivant.)



PETIT RESERVOIR.

(Suite du Diſcours précédent.)

IL en eſt de même des vérités phyſiques & des propriétés des corps dont nous appercevons la liaiſon. Toutes ces propriétés bien rapprochées ne nous offrent, à proprement parler, qu'une connoiſſance ſimple & unique. Si d'autres en plus grand nombre ſont détachées pour nous, & forment des vérités différentes, c'eſt à la foibleſſe de nos lumieres que nous devons ce triſte avantage; & l'on peut dire que notre abondance à cet égard eſt l'effet de notre indigence même. Les corps électriques dans leſquels on à découvert tant de propriétés ſingulieres, mais qui ne paroiſſent pas tenir l'une à l'autre, ſont peut-être en un ſens les corps les moins connus, parce qu'ils paroiſſent l'être davantage. Cette vertu qu'ils acquie-

rent étant frottés, d'attirer de petits corpuscules, & celle de produire dans les animaux une commotion violente, sont deux choses pour nous; c'en seroit une seule si nous pouvions remonter à la premiere cause. L'Univers, pour qui sauroit l'embrasser d'un seul point de vûe, ne seroit, s'il est permis de le dire, qu'un fait unique & une grande vérité.

LES différentes connoissances, tant utiles qu'agréables, dont nous avons parlé jusqu'ici, & dont nos besoins ont été la premiere origine, ne sont pas les seules que l'on ait dû cultiver. Il en est d'autres qui leur sont relatives, & auxquelles par cette raison les hommes se sont appliqués dans le même tems qu'ils se livroient aux premieres. Aussi nous aurions en même tems parlé de toutes, si nous n'avions crû plus à propos & plus conforme à l'ordre philosophique de ce Discours, d'envisager d'abord sans interruption l'étude générale que les hommes ont faite des corps, parce que cette étude est celle par laquelle ils ont commencé, quoique d'autres s'y soient bientôt jointes. Voici à-peu-près dans quel ordre ces dernieres ont dû se succéder.

L'AVANTAGE que les hommes ont trouvé à étendre la sphère de leurs idées, soit par leurs propres efforts, soit par le secours de leurs semblables, leur a fait penser qu'il seroit utile de réduire en art la maniere même d'acquérir des connoissances, & celle de se communiquer réciproquement leurs propres

pres penſées ; cet art a donc été trouvé, & nommé Logique. Il enſeigne à ranger les idées dans l'ordre le plus naturel, à en former la chaîne la plus immédiate, à décompoſer celles qui en renferment un trop grand nombre de ſimples, à les enviſager par toutes leurs faces, enfin à les préſenter aux autres ſous une forme qui les leur rende faciles à ſaiſir. C'eſt en cela que conſiſte cette ſcience du raiſonnement qu'on regarde avec raiſon comme la clé de toutes nos connoiſſances. Cependant il ne faut pas croire qu'elle tienne le premier rang dans l'ordre de l'invention. L'art de raiſonner eſt un préſent que la Nature fait d'elle-même aux bons eſprits ; & on peut dire que les livres qui en traitent ne ſont guere utiles qu'à celui qui peut ſe paſſer d'eux. On a fait un grand nombre de raiſonnemens juſtes, long-tems avant que la Logique réduite en principes apprît à démêler les mauvais, ou même à les pallier quelquefois par une forme ſubtile & trompeuſe.

CET art ſi précieux de mettre dans les idées l'enchaînement convenable, & de faciliter en conſéquence le paſſage de l'une à l'autre, fournit en quelque maniere le moyen de rapprocher juſqu'à un certain point les hommes qui paroiſſent différer le plus. En effet, toutes nos connoiſſances ſe réduiſent primitivement à des ſenſations, qui ſont à-peu-près les mêmes dans tous les hommes ; & l'art de combiner & de rapprocher des idées directes, n'ajoûte proprement à ces

mêmes idées, qu'un arrangement plus ou moins exact, & une énumération qui peut être rendue plus ou moins sensible aux autres. L'homme qui combine aisément des idées ne differe guere de celui qui les combine avec peine, que comme celui qui juge tout d'un coup d'un tableau en l'envisageant, differe de celui qui a besoin pour l'apprétier qu'on lui en fasse observer successivement toutes les parties: l'un & l'autre en jettant un premier coup d'œil, ont eu les mêmes sensations, mais elles n'ont fait, pour ainsi dire, que glisser sur le second; & il n'eût fallu que l'arrêter & le fixer plus long-tems sur chacune, pour l'amener au même point où l'autre s'est trouvé tout d'un coup. Par ce moyen les idées réfléchies du premier seroient devenues aussi à portée du second, que des idées directes. Ainsi il est peut-être vrai de dire qu'il n'y a presque point de science ou d'art dont on ne pût à la rigueur, & avec une bonne Logique, instruire l'esprit le plus borné, parce qu'il y en a peu dont les propositions ou les regles ne puissent être réduites à des notions simples, & disposées entre elles dans un ordre si immédiat que la chaîne ne se trouve nulle part interrompue. La lenteur plus ou moins grande des opérations de l'esprit exige plus ou moins cette chaîne, & l'avantage des plus grands génies se réduit à en avoir moins besoin que les autres, ou plûtôt à la former rapidement & presque sans s'en appercevoir.

LA science de la communication des idées ne

ne se borne pas à mettre de l'ordre dans les idées mêmes ; elle doit apprendre encore à exprimer chaque idée de la maniere la plus nette qu'il est possible, & par conséquent à perfectionner les signes qui sont destinés à la rendre : c'est aussi ce que les hommes ont fait peu à peu. Les langues, nées avec les sociétés, n'ont sans doute été d'abord qu'une collection assez bisarre de signes de toute espece ; & les corps naturels qui tombent sous nos sens ont été en conséquence les premiers objets que l'on ait désignés par des noms. Mais, autant qu'il est permis d'en juger, les langues dans cette premiere origine, destinées à l'usage le plus pressant, ont dû être fort imparfaites, peu abondantes, & assujetties à bien peu de principes certains; & les Arts ou les Sciences absolument nécessaires pouvoient avoir fait beaucoup de progrès, lorsque les regles de la diction & du style étoient encore à naître. La communication des idées ne souffroit pourtant guere de ce défaut de regles, & même de la disette de mots ; ou plûtôt elle n'en souffroit qu'autant qu'il étoit nécessaire pour obliger chacun des hommes à augmenter ses propres connoissances par un travail opiniâtre, sans trop se reposer sur les autres. Une communication trop facile peut tenir quelquefois l'ame engourdie, & nuire aux efforts dont elle seroit capable. Qu'on jette les yeux sur les prodiges des aveugles nés, & des sourds & muets de naissance; on verra ce que peuvent produire les ressorts de l'e-

 sprit,

ſprit, pour peu qu'ils ſoient vifs & mis en action par des difficultés à vaincre.

CEPENDANT la facilité de rendre & de recevoir des idées par un commerce mutuel, ayant auſſi de ſon côté des avantages inconteſtables, il n'eſt pas ſurprenant que les hommes ayent cherché de plus en plus à augmenter cette facilité. Pour cela, ils ont commencé par réduire les ſignes aux mots, parce qu'ils ſont, pour ainſi dire, les ſymboles que l'on a le plus aiſément ſous la main. De plus, l'ordre de la génératien des mots a ſuivi l'ordre des opérations de l'eſprit: après les individus, on a nommé les qualités ſenſibles, qui, ſans exiſter par elles-mêmes, exiſtent dans ces individus, & ſont communes à pluſieurs: peu-à-peu l'on eſt enfin venu à ces termes abſtraits, dont les uns ſervent à lier enſemble les idées, d'autres à déſigner les propriétés générales des corps, d'autres à exprimer des notions purement ſpirituelles. Tous ces termes que les enfans ſont ſi long-tems à apprendre, ont coûté ſans doute encore plus de tems à trouver. Enfin réduiſant l'uſage des mots en préceptes, on a formé la Grammaire, que l'on peut regarder comme une des branches de la Logique. Eclairée par une Métaphyſique fine & déliée, elle démêle les nuances des idées, apprend à diſtinguer ces nuances par des ſignes différens, donne des regles pour faire de ces ſignes l'uſage le plus avantageux, découvre ſouvent par cet eſprit philoſophique qui remonte à la ſource de

tout,

tout, les raiſons du choix biſarre en apparence, qui fait préférer un ſigne à un autre, & ne laiſſe enfin à ce caprice national qu'on appelle uſage, que ce qu'elle ne peut abſolument lui ôter.

Les hommes en ſe communiquant leurs idées, cherchent auſſi à ſe communiquer leurs paſſions. C'eſt par l'éloquence qu'ils y parviennent. Faite pour parler au ſentiment, comme la Logique & la Grammaire parlent à l'eſprit, elle impoſe ſilence à la raiſon même; & les prodiges qu'elle opere ſouvent entre les mains d'un ſeul ſur toute une Nation, ſont peut-être le témoignage le plus éclatant de la ſupériorité d'un homme ſur un autre. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on ait cru ſuppléer par des regles à un talent ſi rare. C'eſt à peu-près comme ſi on eût voulu réduire le génie en préceptes. Celui qui a prétendu le premier qu'on devoit les Orateurs à l'art, ou n'étoit pas du nombre, ou étoit bien ingrat envers la Nature. Elle ſeule peut créer un homme éloquent; les hommes ſont le premier livre qu'il doive étudier pour réuſſir, les grands modeles ſont le ſecond; & tout ce que ces Ecrivains illuſtres nous ont laiſſé de philoſophique & de réfléchi ſur le talent de l'Orateur, ne prouve que la difficulté de leur reſſembler. Trop éclairés pour prétendre ouvrir la carriere, ils ne vouloient ſans doute qu'en marquer les écueils. A l'égard de ces puérilités pédanteſques qu'on a honorées du nom de Rhétorique, ou plûtôt qui n'ont ſervi qu'à rendre

dre ce nom ridicule, & qui ſont à l'Art oratoire ce que la Scholaſtique eſt à la vraie Philoſophie, elles ne ſont propres qu'à donner de l'Eloquence l'idée la plus fauſſe & la plus barbare. Cependant quoiqu'on commence aſſez univerſellement à en reconnoître l'abus, la poſſeſſion où elles ſont depuis longtems de former une branche diſtinguée de la connoiſſance humaine, ne permet pas encore de les en bannir: pour l'honneur de notre diſcernement, le tems en viendra peut-être un jour.

CE n'eſt pas aſſez pour nous de vivre avec nos contemporains, & de les dominer. Animés par la curioſité & par l'amour-propre, & cherchant par une avidité naturelle à embraſſer à la fois le paſſé, le préſent & l'avenir, nous deſirons en même-tems de vivre avec ceux qui nous ſuivront, & d'avoir vêcu avec ceux qui nous ont précédé. De-là l'origine & l'étude de l'Hiſtoire, qui nous uniſſant aux ſiecles paſſés par le ſpectacle de leurs vices & de leurs vertus, de leurs connoiſſances & de leurs erreurs, tranſmet les nôtres aux ſiecles futurs. C'eſt là qu'on apprend à n'eſtimer les hommes que par le bien qu'ils font, & non par l'appareil impoſant qui les entoure: les Souverains, ces hommes aſſez malheureux pour que tout conſpire à leur cacher la vérité, peuvent eux-mêmes ſe juger d'avance à ce tribunal integre & terrible; le témoignage que rend l'Hiſtoire à ceux de leurs prédéceſſeurs qui leur reſſemblent, eſt l'image de ce que la poſtérité dira d'eux.

LA

La Chronologie & la Géographie ſont les deux rejettons & les deux ſoûtiens de la ſcience dont nous parlons: l'une, pour ainſi dire, place les hommes dans le tems; l'autre les diſtribue ſur notre globe. Toutes deux tirent un grand ſecours de l'hiſtoire de la Terre & de celle des Cieux, c'eſt-à-dire des faits hiſtoriques, & des obſervations céleſtes; & s'il étoit permis d'emprunter ici le langage des Poëtes, on pourroit dire que la ſcience des tems & celle des lieux ſont filles de l'Aſtronomie & de l'Hiſtoire.

Un des principaux fruits de l'étude des Empires & de leurs révolutions, eſt d'examiner comment les hommes, ſéparés pour ainſi dire en pluſieurs grandes familles, ont formé diverſes ſociétés; comment ces différentes ſociétés ont donné naiſſance aux différentes eſpeces de gouvernemens; comment elles ont cherché à ſe diſtinguer les unes des autres, tant par les loix qu'elles ſe ſont données, que par les ſignes particuliers que chacune a imaginées pour que ſes membres communiquaſſent plus facilement entr'eux. Telle eſt la ſource de cette diverſité de langues & de loix, qui eſt devenue pour notre malheur un objet conſidérable d'étude. Telle eſt encore l'origine de la politique, eſpece de morale d'un genre particulier & ſupérieur, à laquelle les principes de la morale ordinaire ne peuvent quelquefois s'accommoder qu'avec beaucoup de fineſſe, & qui pénétrant dans les reſſorts principaux du gouvernement des Etats, démêle ce qui

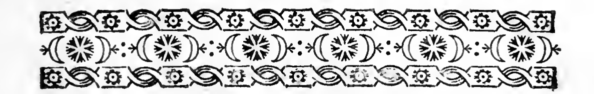
peut les conſerver, les affoiblir ou les détruire. Etude peut-être la plus difficile de toutes, par les connoiſſances profondes des peuples & des hommes qu'elle exige, & par l'étendue & la variété des talens qu'elle ſuppoſe; ſur-tout quand le Politique ne veut point oublier que la loi naturelle, antérieure à toutes les conventions particuliers, eſt auſſi la premiere loi des Peuples, & que pour être homme d'Etat, on ne doit point ceſſer d'être homme.

VOILÀ les branches principales de cette partie de la connoiſſance humaine, qui conſiſte ou dans les idées directes que nous avons reçûes par les ſens, ou dans la combinaiſon & la comparaiſon de ces idées; combinaiſon qu'en général on appelle *Philoſophie*. Ces branches ſe ſubdiviſent en une infinité d'autres dont l'énumération ſeroit immenſe, & appartient plus à cet ouvrage même qu'à ſa Préface.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)

page 161.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA FÉLICITÉ,

Par Mr. l'Abbé de VOISENON.

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

VOICI une Edition de la Félicité qui a été faite ſur un manuſcrit qu'on m'a garanti fidele. Cette Hiſtoire n'a parû que tronquée dans un Ouvrage Périodique. Quoique les retranchemens qu'on avoit faits en euſſent diminué l'agrément; elle a plû généralement. Il eſt bon d'avertir le Lecteur que cet Ouvrage eſt un bout-rimé; on a obligé l'Auteur de remplir les noms qui étoient ſur la carte de l'ordre de la Félicité, comme je ne ſçai quoi, le tour des badinages, la route de l'occaſion perdue, & beaucoup d'autres allégories ſemblables, qui peuvent faire des plaiſanteries pour une ſociété, mais qui ſont ennuyeuſes & plattes dès qu'elles en ſortent. On a tâché de s'écarter de cette ſervitude, & l'on a manqué à la carte afin de ne pas manquer au Public.

HISTOI-

HISTOIRE DE LA FÉLICITÉ.

LA Félicité est un Etre qui fait mouvoir tout l'Univers ; les Poëtes la chantent, les Philosophes la définissent, les Petits la cherchent bassement chez les Grands, les Grands l'envient aux Petits, les jeunes gens la défigurent, les Vieillards en parlent souvent sans l'avoir connuë, les Hommes pour l'obtenir croient devoir la brusquer, les Femmes, qui ordinairement ont le cœur bon, essayent de se l'assurer en tâchant de la procurer, l'Homme timide la rebute, le Téméraire la révolte, les Prudes la voyent sans pouvoir la joindre, les Coquettes la laissent sans la voir; tout le monde la nomme, la desire, la cherche, presque personne ne la trouve, presque personne n'en jouit: elle existe pourtant, chacun la porte dans son cœur & ne l'apperçoit que dans les objets étrangers. Plus on s'écarte de soi-même, plus on s'écarte du bonheur : c'est ce que je vais prouver par l'Histoire d'un pere & d'une mere qui, revenus de leurs erreurs, en firent le récit à leurs enfans, & sacrifierent leur amour propre au desir de les instruire.

THEMIDORE & Zelamir étoient deux époux qui s'étoient mariés par convenance, s'étoient estimés sans s'aimer, & en avoient aimé d'autres sans les estimer. Ils avoient eu des enfans par amour pour leur nom, s'étoient ensuite négligés par dissipation & s'étoient

toient fait des infidélités réciproques, le mari par air & par mode, la femme par vanité & par vengeance.

L'ÂGE les rassembla, ils reconnurent leurs erreurs en cessant de les faire aimer aux autres; l'amour propre leur avoit donné des foiblesses, l'amour propre les en avoit corrigés: ils avoient cherché le monde pour y trouver des louanges, ils l'avoient quitté pour éviter des ridicules; ils s'étoient désunis par ennui, & s'étoient réunis par ressource.

ILS formerent tous deux le même projet sans se le communiquer, c'étoit de faire tourner leurs fautes au profit de leurs enfans. Themidore voulut raconter ses avantures à son fils Alcipe pour lui faire connoître les écueils du monde. Zelamire voulut faire part des siennes à sa fille Aldine, pour lui en faire éviter les dangers.

C'EST je crois la meilleure façon d'instruire des enfans Il y a apparence qu'elle devient à la mode, car les jeunes gens ne font sans doute tant de sottises que pour amasser des matériaux pour la perfection de leurs descendans.

Voici le récit de Themidore à son fils.

HISTOIRE DE THEMIDORE.

DEPUIS long-tems, Alcipe, je desire de vous ouvrir mon cœur, & de vous marquer ma confiance, bien moins en vous donnant des conseils, qu'en vous découvrant mes fautes; vous oublieriez les uns, vous retiendriez

driez les autres; des préceptes ſont plus difficiles à ſuivre, que des défauts à éviter: un modéle de vertu fait ſouvent moins d'impreſſion qu'un modéle d'imprudence.

J'AI été jeune: mon pere qui étoit plus rigide qu'éclairé, me donna une éducation dure, & me dégouta de la raiſon, en me l'offrant avec trop de ſéverité; il intimida mon eſprit au lieu de l'éclairer, & deſſecha mon cœur à force de réprimandes, au lieu de le nourrir & de le former par la douceur.

LES premieres leçons qu'on donne aux enfans doivent toujours porter le caractere du ſentiment; l'intelligence du cœur eſt plus prématurée que celle de l'eſprit; on aime avant que de raiſonner: c'eſt la confiance qu'on inſpire qui fait le fruit des inſtructions qu'on donne.

MON pere n'en uſa pas ainſi. Le titre de pere me donna plutôt une idée de crainte que de tendreſſe; la contrainte où j'étois, me fit prendre un air gauche qui ne me réüſſit pas; quand je débutai dans le monde, mes raiſonnemens étoient aſſez juſtes, mais dépouillés de graces, & bien ſouvent la bonne compagnie ne juge de la ſolidité de l'eſprit que par ſon agrément.

MON pere m'avoit préſenté dans quelques maiſons, & m'avoit répeté bien des fois que le point eſſentiel pour réüſſir étoit d'être complaiſant; mais pour l'être ſans paſſer pour un ſot, il faut de l'uſage du monde dans celui qui a de la complaiſance, & du diſcernement dans ceux qui en ſont les objets; il faut qu'on ſache gré à quelqu'un de ſe prêter

ter

ter aux goûts differens des ſocietés, & l'on ne peut pas lui en ſavoir gré qu'on ne lui en ſuppoſe de contraires qu'il ſacrifie : vous êtes aſſez payé de vous plier à la volonté d'autrui, lorſqu'on eſt perſuadé que vous pouvez en avoir une à vous.

MON eſprit étoit trop intimidé pour me faire ſentir cette diſtinction, les gens chez qui j'étois reçu étoient trop bornés pour l'appercevoir, j'y allois tous les jours faire des révérences en homme emprunté, des complimens en homme ſot, & des parties d'ombre en homme dupe. En un mot, je les ennuyois avec toute la complaiſance poſſible; ils me le rendoient avec toute la reconnoiſſance imaginable.

CE genre de vie me déplaiſoit fort, lorſqu'un jour de grande aſſemblée je crus au milieu de trente viſages héteroclites découvrir une femme, qui ſans tirer à conſéquence pour le lieu où elle étoit, avoit une figure humaine; je la regardai, elle le remarqua; je rougis, elle s'approcha; je n'ai jamais été ſi embarraſſé ni ſi flatté; elle avoit bien cinquante ans, mais je n'en avois que vingt, ainſi elle étoit jeune. La converſation s'anima, c'eſt-à-dire elle parla beaucoup, & je répondis fort peu; mais comme toutes mes monoſyllabes ſervoient de liaiſon à ſes phraſes, cela pouvoit s'appeller une converſation. Je me ſouviens qu'elle me fit des avances très marquées. Je lui trouvai de la raiſon, elle en fut flattée parce qu'elle en manquoit. J'eus le ſecret en peu de mots de dire pluſieurs ſottiſes; elle loüa mon eſprit;

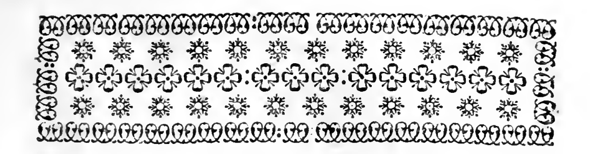
j'en

j'en fus enchanté parce que perſonne ne m'en trouvoit. L'amour propre noüa nos chaînes, il en forme bien plus que la ſympathie, & voilà pourquoi elles durent ſi peu, c'eſt qu'on ceſſe de ſe flatter à meſure qu'on ſe connoît, & les liens ſe relâchent à meſure qu'on neglige le principe qui les a ſerrés.

J'EUS la hardieſſe le troiſiéme jour de lui offrir la main pour la remener chez elle; elle l'accepta, & je fus ſaiſi de crainte dès l'antichambre. C'étoit mon premier tête à tête; cela me paroiſſoit une affaire déciſive pour ma réputation; je n'avois jamais rien à dire, & je voulois toujours parler; je cherchois au loin des ſujets de converſation, & je ne prenois point le ſtile de la choſe; j'étois fort reſpectueux, parce que je ne connoiſſois pas ſon caractere; elle étoit fort prévenante, parce qu'elle connoiſſoit le mien.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)

page 171.



PETIT RESERVOIR.

(Suite du Discours précédent.)

LA premiere opération de la réflexion consistant à rapprocher & à unir les notions directes, nous avons dû commencer dans ce discours par envisager la réflexion de ce côté-là, & parcourir les différentes sciences qui en résultent. Mais les notions formées par la combinaison des idées primitives, ne sont pas les seules dont notre esprit soit capable. Il est une autre espece de connoissances réfléchies, dont nous devons maintenant parler. Elles consistent dans les idées que nous nous formons à nous-mêmes en imaginant & en composant des êtres semblables à ceux qui sont l'objet de nos idées directes. C'est ce qu'on appelle l'imitation de la Nature, si connue & si recommendée par les Anciens. Comme les idées directes qui nous frappent le plus vivement, sont celles dont nous conservons le plus aisément le sou-

souvenir, ce sont aussi celles que nous cherchons le plus à réveiller en nous par l'imitation de leurs objets. Si les objets agréables nous frappent plus étant réels que simplement représentés, ce déchet d'agrément est en quelque maniere compensé par celui qui résulte du plaisir de l'imitation. A l'égard des objets qui n'exciteroient étant réels que des sentimens tristes ou tumultueux, leur imitation est plus agréable que les objets même, parce qu'elle nous place à cette juste distance, où nous éprouvons le plaisir de l'émotion sans en ressentir le desordre. C'est dans cette imitation des objets capables d'exciter en nous des sentimens vifs ou agréables, de quelque nature qu'ils soient, que consiste en général l'imitation de la belle Nature, sur laquelle tant d'Auteurs ont écrit sans en donner d'idée nette; soit parce que la belle Nature ne se démêle que par un sentiment exquis, soit aussi parce que dans cette matiere les limites qui distinguent l'arbitraire du vrai ne sont pas encore bien fixées, & laissent quelque espace libre à l'opinion.

A la tête des connoissances qui consistent dans l'imitation, doivent être placées la Peinture & la Sculpture, parce que ce sont celles de toutes où l'imitation approche le plus des objets qu'elle représente, & parle le plus directement aux sens. On peut y joindre cet art, né de la nécessité, & perfectionné par le luxe, l'Architecture, qui s'étant élevée par degrés des chaumieres aux palais, n'est aux yeux du Philosophe, si on peut parler ainsi, que le masque embelli d'un

de

de nos plus grands besoins. L'imitation de la belle Nature y est moins frappante, & plus resserrée que dans les deux autres Arts dont nous venons de parler; ceux-ci expriment indifféremment & sans restriction toutes les parties de la belle Nature, & la représentent telle qu'elle est, uniforme ou variée; l'Architecture au contraire se borne à imiter par l'assemblage & l'union des différens corps qu'elle employe, l'arrangement symétrique que la nature observe plus ou moins sensiblement dans chaque individu, & qui contraste si bien avec la belle variété du tout ensemble.

LA Poësie qui vient après la Peinture & la Sculpture, & qui n'employe pour l'imitation que les mots disposés suivant une harmonie agréable à l'oreille, parle plûtôt à l'imagination qu'aux sens; elle lui représente d'une maniere vive & touchante les objets qui composent cet Univers, & semble plûtôt les créer que les peindre, par la chaleur, le mouvement, & la vie qu'elle fait leur donner. Enfin la Musique, qui parle à la fois à l'imagination & aux sens, tient le dernier rang dans l'ordre de l'imitation; non que son imitation soit moins parfaite dans les objets qu'elle se propose de représenter, mais parce qu'elle semble bornée jusqu'ici à un plus petit nombre d'images; ce qu'on doit moins attribuer à sa nature, qu'à trop peu d'invention & de ressource dans la plûpart de ceux qui la cultivent: il ne sera pas inutile de faire sur cela quelques réflexions. La Musique, qui dans son origine n'étoit peut-

être destinée à représenter que du bruit, est devenue peu-à-peu une espece de discours ou même de langue, par laquelle on exprime les différens sentimens de l'ame, ou plûtôt ses différentes passions : mais pourquoi réduire cette expression aux passions seules, & ne pas l'étendre, autant qu'il est possible, jusqu'aux sensations même? Quoique les perceptions que nous recevons par divers organes different entr'elles autant que leurs objets, on peut néanmoins les comparer sous un autre point de vûe qui leur est commun, c'est-à-dire, par la situation de plaisir ou de trouble où elles mettent notre ame. Un objet effrayant, un bruit terrible, produisent chacun en nous une émotion par laquelle nous pouvons jusqu'à un certain point les rapprocher, & que nous désignons souvent dans l'un & l'autre cas, ou par le même nom, ou par des noms synonymes. Je ne vois donc point pourquoi un Musicien qui auroit à peindre un objet effrayant, ne pourroit pas y réussir en cherchant dans la Nature l'espece de bruit qui peut produire en nous l'émotion la plus semblable à celle que cet objet y excite. J'en dis autant des sensations agréables. Penser autrement, ce seroit vouloir resserrer les bornes de l'art & de nos plaisirs. J'avoue que la peinture dont il s'agit, exige une étude fine & approfondie des nuances qui distinguent nos sensations; mais aussi ne faut-il pas espérer que ces nuances soient démêlées par un talent ordinaire. Saisies par l'homme de génie, senties par l'homme de goût, apperçûes par l'homme d'esprit, elles

sont

ſont perdues pour la multitude. Toute Muſique qui ne peint rien n'eſt que du bruit; & ſans l'habitude qui dénature tout, elle ne feroit guere plus de plaiſir qu'une ſuite de mots harmonieux & ſonores dénués d'ordre & de liaiſon. Il eſt vrai qu'un Muſicien attentif à tout peindre, nous préſenteroit dans pluſieurs circonſtances des tableaux d'harmonie qui ne ſeroient point faits pour des ſens vulgaires; mais tout ce qu'on en doit conclurre, c'eſt qu'après avoir fait un art d'apprendre la Muſique, on devroit bien en faire un de l'écouter.

Nous terminerons ici l'énumération de nos principales connoiſſances. Si on les envisage maintenant toutes enſemble, & qu'on cherche les points de vûe généraux qui peuvent ſervir à les diſcerner, on trouve que les unes purement pratiques ont pour but l'exécution de quelque choſe; que d'autres ſimplement ſpéculatives ſe bornent à l'examen de leur objet, & à la contemplation de ſes propriétés; qu'enfin d'autres tirent de l'étude ſpéculative de leur objet l'uſage qu'on en peut faire dans la pratique. La ſpéculation & la pratique conſtituent la principale différence qui diſtingue les *Sciences* d'avec les *Arts*, & c'eſt à-peu-près en ſuivant cette notion, qu'on a donné l'un ou l'autre nom à chacune de nos connoiſſances. Il faut cependant avoüer que nos idées ne ſont pas encore bien fixées ſur ce ſujet. On ne ſait ſouvent quel nom donner à la plûpart des connoiſſances où la ſpéculation ſe réunit à la pratique; & l'on diſpute, par exemple, tous

les jours dans les écoles, ſi la Logique eſt un art ou une ſcience : le problème ſeroit bien-tôt réſolu, en répondant qu'elle eſt à la fois l'une & l'autre. Qu'on s'épargneroit de queſtions & de peines ſi on déterminoit enfin la ſignification des mots d'une maniere nette & préciſe !

ON peut en général donner le nom d'*Art* à tout ſyſtème de connoiſſances qu'il eſt poſſible de réduire à des regles poſitives, invariables & indépendantes du caprice ou de l'opinion, & il ſeroit permis de dire en ce ſens que pluſieurs de nos ſciences ſont des arts, étant enviſagées par leur côté pratique. Mais comme il y a des regles pour les opérations de l'eſprit ou de l'ame, il y en a auſſi pour celles du corps ; c'eſt-à-dire, pour celles qui bornées aux corps extérieurs, n'ont beſoin que de la main ſeule pour être exécutées. De-là la diſtinction des Arts en libéraux & en méchaniques, & la ſupériorité qu'on accorde aux premiers ſur les ſeconds. Cette ſupériorité eſt ſans doute injuſte à pluſieurs égards. Néanmoins parmi les préjugés, tout ridicules qu'ils peuvent être, il n'en eſt point qui n'ait ſa raiſon, ou pour parler plus exactement, ſon origine ; & la Philoſophie ſouvent impuiſſante pour corriger les abus, peut au moins en démêler la ſource. La force du corps ayant été le premier principe qui a rendu inutile le droit que tous les hommes avoient d'être égaux, les plus foibles, dont le nombre eſt toûjours le plus grand, ſe ſont joints enſemble pour la réprimer. Ils ont donc établi par le ſe-

cours des loix & des différentes ſortes de gouvernemens une inégalité de convention dont la force a ceſſé d'être le principe. Cette derniere inégalité étant bien affermie, les hommes, en ſe réuniſſant avec raiſon pour la conſerver, n'ont pas laiſſé de réclamer ſecrettement contre elle par ce deſir de ſupériorité que rien n'a pû détruire en eux. Ils ont donc cherché une ſorte de dédommagement dans une inégalité moins arbitraire; & la force corporelle, enchaînée par les loix, ne pouvant plus offrir aucun moyen de ſupériorité, ils ont été réduits à chercher dans la différence des eſprits un principe d'inégalité auſſi naturel, plus paiſible, & plus utile à la ſociété. Ainſi la partie la plus noble de notre être s'eſt en quelque maniere vengée des premiers avantages que la partie la plus vile avoit uſurpés; & les talens de l'eſprit ont été généralement reconnus pour ſupérieurs à ceux du corps. Les Arts méchaniques dépendans d'une opération manuelle, & aſſervis, qu'on me permette ce terme, à une eſpece de routine, ont été abandonnés à ceux d'entre les hommes que les préjugés ont placés dans la claſſe la plus inférieure. L'indigence qui a forcé ces hommes à s'appliquer à un pareil travail, plus ſouvent que le goût & le génie ne les y ont entraînés, eſt devenue enſuite une raiſon pour les mépriſer, tant elle nuit à tout ce qui l'accompagne. A l'égard des opérations libres de l'eſprit, elles ont été le partage de ceux qui ſe ſont crus ſur ce point les plus favoriſés de la Nature. Cependant l'avantage

que les Arts libéraux ont ſur les Arts méchaniques par le travail que les premiers exigent de l'eſprit, & par la difficulté d'y exceller, eſt ſuffiſamment compenſé par l'utilité bien ſupérieure que les derniers nous procurent pour la plûpart. C'eſt cette utilité même qui a forcé de les réduire à des opérations purement machinales, pour en faciliter la pratique à un plus grand nombre d'hommes. Mais la ſociété, en reſpectant avec juſtice les grands génies qui l'éclairent, ne doit point avilir les mains qui la ſervent. La découverte de la Bouſſole n'eſt pas moins avantageuſe au genre humain, que ne le ſeroit à la Phyſique l'explication des propriétés de cette aiguille. Enfin, à conſidérer en lui-même le principe de la diſtinction dont nous parlons, combien de Savans prétendus dont la ſcience n'eſt proprement qu'un art méchanique? & quelle différence réelle y a-t-il entre une tête remplie de faits ſans ordre, ſans uſage & ſans liaiſon, & l'inſtinct d'un Artiſan réduit à l'exécution machinale?

Le mépris qu'on a pour les Arts méchaniques ſemble avoir influé juſqu'à un certain point ſur leurs inventeurs mêmes. Les noms de ces bienfaiteurs du genre humain ſont preſque tous inconnus, tandis que l'hiſtoire de ſes deſtructeurs, c'eſt-à-dire, des conquérans, n'eſt ignorée de perſonne. Cependant c'eſt peut-être chez les Artiſans qu'il faut aller chercher les preuves les plus admirables de la ſagacité de l'eſprit, de ſa patience & de ſes reſſources. J'avoue que la plûpart des Arts n'ont été inventés que peu-à-peu;

peu ; & qu'il a fallu une assez longue suite de siecles pour porter les montres, par exemple, au point de perfection où nous les voyons. Mais n'en est-il pas de même des Sciences ? Combien de découvertes qui ont immortalisé leurs auteurs, avoient été préparées par les travaux des siécles précédens, souvent même amenées à leur maturité, au point de ne demander plus qu'un pas à faire ? Et pour ne point sortir de l'Horlogerie, pourquoi ceux à qui nous devons la fusée des montres, l'échappement & la répétition, ne sont-ils pas aussi estimés que ceux qui ont travaillé successivement à perfectionner l'Algebre ? D'ailleurs, si j'en crois quelques Philosophes que le mépris qu'on a pour les Arts n'a point empêché de les étudier, il est certaines machines si compliquées, & dont toutes les parties dépendent tellement l'une de l'autre, qu'il est difficile que l'invention en soit dûe à plus d'un seul homme. Ce génie rare dont le nom est enseveli dans l'oubli, n'eût-il pas été bien digne d'être placé à côté du petit nombre d'esprits créateurs, qui nous ont ouvert dans les Sciences des routes nouvelles ?

PARMI les Arts libéraux qu'on a réduits à des principes, ceux qui se proposent l'imitation de la Nature, ont été appellés beaux Arts, parce qu'ils ont principalement l'agrément pour objet. Mais ce n'est pas la seule chose qui les distingue des Arts libéraux plus nécessaires ou plus utiles, comme la Grammaire, la Logique & la Morale. Ces derniers ont des regles fixes & arrêtées, que

 tout

tout homme peut transmettre à un autre: au lieu que la pratique des beaux Arts consiste principalement dans une invention qui ne prend guere ses loix que du génie; les regles qu'on a écrites sur ces Arts n'en sont proprement que la partie méchanique; elles produisent à-peu-près l'effet du Télescope, elles n'aident que ceux qui voyent.

IL résulte de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que les différentes manieres dont notre esprit opere sur les objets, & les différens usages qu'il tire de ces objets même, sont le premier moyen qui se présente à nous pour discerner en général nos connoissances les unes des autres. Tout s'y rapporte à nos besoins, soit de nécessité absolue, soit de convenance & d'agrément, soit même d'usage & de caprice. Plus les besoins sont éloignés ou difficiles à satisfaire, plus les connoissances destinées à cette fin sont lentes à paroître. Quels progrès la Medecine n'auroit-elle pas fait aux dépens des Sciences de pure spéculation, si elle étoit aussi certaine que la Géométrie? Mais il est encore d'autres caracteres très-marqués dans la maniere dont nos connoissances nous affectent, & dans les différens jugemens que notre ame porte de ses idées. Ces jugemens sont désignés par les mots d'évidence, de certitude, de probabilité, de sentiment & de goût.

(La Suite dans le Num. Suivant.)
page 177.

Suite de l'Hiſtoire de la Félicité.

ENFIN, après pluſieurs propos vagues & forcés, qui marquent plus la diſette d'eſprit que le ſilence, nous arrivâmes à ſa porte; je prenois déja congé d'elle lorſqu'elle me dit que l'uſage du monde exigeoit que je la conduiſiſſe juſqu'à ſon appartement. Madame, lui répondis-je très-ſpirituellement, je n'oſois pas prendre cette liberté-là: Ah! vous le pouvez, Monſieur, pourſuivit-elle, je ne crains point les jeunes gens. Madame, répartis-je, un peu décontenancé, vous êtes bien polie. En entrant dans ſa chambre, elle ſe jetta ſur un ſopha & me dit, j'en uſe librement avec vous, mais je compte ſur votre amitié. Vous avez raiſon, Madame, lui dis-je, je ſerois fâché de vous importuner. Quel âge avez-vous, dit-elle? vingt ans, lui répondis-je. Ah, bon Dieu, qu'il fait chaud aujourd'hui, reprit-elle! Madame, lui dis-je auſſi-tôt, ſi vous voulez je vais ouvrir la porte. Gardez-vous en bien, repliqua-t-elle, il n'y a rien de ſi mal ſain, vous n'avez que vingt ans dites-vous; en vérité vous êtes bien avancé pour votre âge.

AH! Madame, lui répondis-je, vous avez la bonté de dire cela parce qu'il y a longtems que vous êtes amie de ma mere. Mais voilà préciſement ce qui n'eſt point, s'écria-t-elle avec aigreur, nos âges ſon ſi differens; je ne l'en eſtime pas moins cependant. Et dites-moi, je vous prie, êtes-vous fort répandu; avez-vous beaucoup de connoiſſances? Ma-

Madame ; je vais tous les jours dans la maiſon où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. C'eſt bien fait, dit-elle, ce ſont de ſi bonnes gens ; il eſt vrai qu'ils ne ſont pas exceſſivement amuſans, mais en vérité leur commerce eſt ſûr ; je m'en accommode aſſez ; car je hais tant la jeuneſſe : j'entens par la jeuneſſe, tous ces petits Meſſieurs que les femmes gâtent ſi bien, & je ne ſai pas ce qui leur en revient ; car ils ſont la plûpart ſi ſots dans le tête à tête, & ſi avantageux en compagnie ; je vous diſtingue beaucoup, au moins en vous recevant ſeul. Madame, aſſurément, lui dis-je, je n'en abuſerai pas. Je le vois bien, reprit-elle ; je ſuis aſſurée qu'il n'y a pas un jeune homme qui à votre place n'eût déja été impertinent, mais je dis fort impertinent ; je ſerois bien fâché, repris-je, que cela m'arrivât. Je ne ſuis point bégueule, continua-t-elle, & je n'exige pas qu'on ſoit toujours avec moi proſterné dans le reſpect : pourvû qu'on ne me manque point, voilà tout ce que je demande. Dites-moi, mon cher ami, n'avez vous jamais été amoureux ? Non Madame, lui repondis-je, car mon pere ne veut me marier que dans deux ans ; aſſurément, dit-elle, il doit être bien content d'avoir un fils auſſi formé que vous l'êtes. Cependant, pourſuivit-elle, je ne verrois pas un grand inconvénient que vous vous priſſiez d'inclination pour quelque femme, pourvu que ce ne fût point pour quelque tête évaporée, qui au lieu de vous former le cœur, vous prouvât que l'on peut s'en paſſer. Ah ! je m'en garderai bien, lui dis-

dis-je, cela nuiroit à mon établissement, & ces choses là sont contre l'honnête homme. Mon cher enfant, répondit-elle, j'ai une grande vénération pour votre probité, mais il est tard, soupez avec moi. Je ne le puis pas, Madame, repris-je; mon cher pere & ma chere mere seroient trop inquiets. Eh bien, allez vous-en donc, dit-elle, avec un air impatienté : je lui obéis, & je sortis fort content de ma personne; j'aurois cru m'en être bein tiré si quelque-tems après on ne m'avoit pas dit qu'elle me faisoit passer pour un sot.

A force d'aller dans le monde j'en pris insensiblement les usages, à force d'entendre des sottises je me deshabituai d'en dire, mais à force d'aller avec des gens qui en faisoient je ne pus me dispenser d'en faire. De l'extrême simplicité je passai à l'extrême étourderie. Ces deux excès opposés se touchent, c'est le défaut de réflexion qui les produit tous deux: on ne s'en garantit qu'en s'accoutumant à penser; mais c'est un parti que tout le monde ne peut pas prendre. Je remarquai que chacun vantoit le bonheur & se plaignoit du malheur; je ne concevois pas pourquoi on avoit la mal-adresse de trouver l'un plutôt que l'autre, & je n'avois pas encore assez de raison pour sentir que les routes qu'on prend pour arriver au bonheur, sont presque toujours celles qui vous en éloignent; je crus en savoir plus que les autres, & j'imaginai comme tous les gens de mon âge, que la suprême félicité étoit d'être homme à bonnes fortunes. Ainsi avec de

l'é-

l'étude & une sérieuse attention sur moi-même, j'acquis en peu de tems tous les ridicules nécessaires pour mériter ce titre; j'eus beaucoup de respect pour moi & beaucoup de mépris pour les femmes. Voilà le premier pas pour faire son chemin auprès d'elles; je fis des agaceries avec une impertinence qui faisoit voir combien je me croyois de graces; je me louai avec une confiance qui persuadoit presque les sots de mon mérite, & j'eus des prétentions avec une effronterie qui fit croire que j'avois des droits. En un mot, je me donnai un maintien capable de des-honorer vingt femmes; c'étoit un talent marqué dans un homme qui avoit été aussi neuf que moi, aussi m'admirois-je perpétuellement: car un sot est bien plus content de devenir un fat, qu'un homme d'esprit de devenir un homme de bon sens: je manquai de respect à beaucoup de femmes, plusieurs s'en offenserent sans que je m'en affligeasse, plusieurs m'écouterent sans que je m'en souciasse; je fus très-souvent téméraire & quelquefois heureux; je séduisis des prudes en louant leur vertu, des coquettes en feignant de ne pas admirer leurs charmes, & des dévotes en déchirant tout l'univers.

MAIS je gardai toutes ces conquêtes aussi peu de tems qu'elles m'en avoient couté; le caprice me dégouta des premières; la legereté m'enleva les secondes; la fausseté me révolta contre les troisiémes; ainsi ce bonheur prétendu que j'envisageois, s'évanouissoit toutes les fois que je croyois le posseder. J'ai remarqué souvent que tous les faux bonheurs

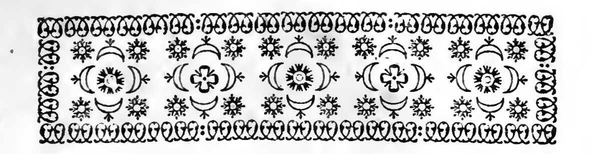
heûrs ont un point de vuë, comme certains tableaux dont les beautés diminuent & disparoissent à mesure qu'on en approche.

Je m'étois cependant fait une réputation qui contribua à mon établissement: car qu'un jeune homme soit à la mode, il passe pour être aimable, & pour lors on ne s'informe pas s'il est raisonnable: on proposa à mon pere un parti convenable, c'est-à-dire, une fille riche; j'acceptai la proposition; l'entrevue se fit, la personne avoit passé sa vie au Couvent, elle me trouva admirable: on me fit jouer avec elle, à peine ouvrit-elle la bouche pour nommer les couleurs, je lui trouvai beaucoup d'esprit & je me crus certain de son bon caractère. Après avoir pris des précautions aussi sages pour le bonheur de l'un & de l'autre, on nous maria; & la troisiéme fois que nous nous vîmes, on nous fit honnêtement coucher ensemble, en présence de trente ou quarante parens qui ne devoient jamais devenir nos amis. Le lendemain ces Messieurs s'égayerent à nos dépens, avec cette legereté lourde & gauche, de gens qui sont dans l'habitude d'être plaisantés, & qui sont insupportables lorsqu'une fois dans leur vie ils se croyent obligez d'être plaisans. Ma femme soutint leurs mauvais propos sans se déconcerter, le plus fort étoit fait. Je vous avoue que le mariage quoique fort respectable, m'a toujours paru un tant soit peu indécent; on oblige une fille de recevoir publiquement dans son lit quelqu'un qu'elle ne connoît pas, & elle est deshonorée d'y recevoir en secret quelqu'un qu'el-

qu'elle adore : que l'homme eſt étonnant ! ſa tête eſt un amas d'inconſéquences, & cependant on l'appelle un être raiſonnable, ce n'eſt aſſurément qu'un titre de convention. Zelamire & moi nous vécumes aſſez bien enſemble pendant deux ans : elle parloit peu, je lui répondois encore moins, je croyois que la taciturnité faiſoit partie de la dignité d'un mari. Plus d'un ami me dit que ma femme avoit de l'eſprit, je leur dis pour leur marquer ma reconnoiſſance, que la leur avoit le cœur tendre. Notre intelligence entre Zelamire & moi ne dura pas long-tems ; nos gouts, nos caractères, nos connoiſſances differoient en tout. Nous paſſions notre vie en petites contradictions qui jettent plus d'amertume dans le commerce que des torts décidés ; nous fumes aſſez heureux pour perdre patience, aſſez ſincères pour nous le dire, & aſſez ſages pour nous ſéparer ſans éclat, ſans donner de ſcènes au Public. Nous nous quittâmes comme deux époux qui ſe déteſtent ſans manquer au reſpect qu'ils ſe doivent. Ma femme ſe retira dans une de ſes Terres à ce qu'elle me dit, & moi je me livrai plus que jamais au monde.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)

page 187.



PETIT RESERVOIR.

(*Suite du Discours précédent.*)

L'ÉVIDENCE appartient proprement aux idées dont l'esprit apperçoit la liaison tout d'un coup ; la certitude à celles dont la liaison ne peut être connue que par le secours d'un certain nombre d'idées intermédiaires, ou, ce qui est la même chose, aux propositions dont l'identité avec un principe évident par lui-même, ne peut être découverte que par un circuit plus ou moins long; d'où il s'ensuivroit que selon la nature des esprits, ce qui est évident pour l'un ne seroit quelquefois que certain pour un autre. On pourroit encore dire, en prenant les mots d'évidence & de certitude dans un autre sens, que la premiere est le résultat des opérations seules de l'esprit, & se rapporte aux spéculations métaphysiques & mathématiques; & que la seconde est plus propre aux objets physiques, dont la connoissance est le fruit

du rapport conſtant & invariable de nos ſens. La probabilité a principalement lieu pour les faits hiſtoriques, & en général pour tous les évenemens paſſés, préſens & à venir, que nous attribuons à une ſorte de haſard, parce que nous n'en démêlons pas les cauſes. La partie de cette connoiſſance qui a pour objet le préſent & le paſſé, quoiqu'elle ne ſoit fondée que ſur le ſimple témoignage, produit ſouvent en nous une perſuaſion auſſi forte que celle qui naît des axiomes. Le ſentiment eſt de deux ſortes, l'un deſtiné aux vérités de morale, s'appelle conſcience; c'eſt une ſuite de la loi naturelle & de l'idée que nous avons du bien & du mal; & on pourroit le nommer évidence du cœur, parce que tout différent qu'il eſt de l'évidence de l'eſprit attachée aux vérités ſpéculatives, il nous ſubjugue avec le même empire. L'autre eſpece de ſentiment eſt particulierement affecté à l'imitation de la belle Nature, & à ce qu'on appelle beautés d'expreſſion. Il ſaiſit avec tranſport les beautés ſublimes & frappantes, démêle avec fineſſe les beautés cachées, & proſcrit ce qui n'en a que l'apparence. Souvent même il prononce des arrêts ſéveres ſans ſe donner la peine d'en détailler les motifs, parce que ces motifs dépendent d'une foule d'idées difficiles à développer ſur le champ, & plus encore à tranſmettre aux autres. C'eſt à cette eſpece de ſentiment que nous devons le goût & le génie, diſtingués l'un de l'autre en ce que le génie eſt le ſentiment qui crée, & le goût, le ſentiment qui juge.

APRÈS

APRÈS le détail où nous sommes entrés sur les différentes parties de nos connoissances, & sur les caracteres qui les distinguent, il ne nous reste plus qu'à former un Arbre généalogique ou encyclopédique qui les rassemble sous un même point de vûe, & qui serve à marquer leur origine & les liaisons qu'elles ont entr'elles. Nous expliquerons dans un moment l'usage que nous prétendons faire de cet arbre. Mais l'exécution n'en est pas sans difficulté. Quoique l'histoire philosophique que nous venons de donner de l'origine de nos idées, soit fort utile pour faciliter un pareil travail, il ne faut pas croire que l'arbre encyclopédique doive ni puisse même être servilement assujetti à cette histoire. Le systême général des Sciences & des Arts est une espece de labyrinthe, de chemin tortueux où l'esprit s'engage sans trop connoître la route qu'il doit tenir. Pressé par ses besoins, & par ceux du corps auquel il est uni, il étudie d'abord les premiers objets qui se présentent à lui; pénetre le plus avant qu'il peut dans la connoissance de ces objets; rencontre bientôt des difficultés qui l'arrêtent, & soit par l'espérance ou même par le desespoir de les vaincre, se jette dans une nouvelle route; revient ensuite sur ses pas; franchit quelquefois les premieres barrieres pour en rencontrer de nouvelles; & passant rapidement d'un objet à un autre, fait sur chacun de ces objets à différens intervalles & comme par secousses, une suite d'opérations dont la génération même de ses idées rend la discontinuité nécessaire. Mais

ce desordre, tout philosophique qu'il est de la part de l'ame, défigureroit, ou plûtôt anéantiroit entierement un Arbre encyclopédique dans lequel on voudroit le représenter.

D'AILLEURS, comme nous l'avons déjà fait sentir au sujet de la Logique, la plûpart des Sciences qu'on regarde comme renfermant les principes de toutes les autres, & qui doivent par cette raison occuper les premieres places dans l'ordre encyclopédique, n'observent pas le même rang dans l'ordre généalogique des idées, parce qu'elles n'ont pas été inventées les premieres. En effet, notre étude primitive a dû être celle des individus; ce n'est qu'après avoir considéré leurs propriétés particulieres & palpables, que nous avons par abstraction de notre esprit, envisagé leurs propriétés générales & communes, & formé la Métaphysique & la Géométrie; ce n'est qu'après un long usage des premiers signes, que nous avons perfectionné l'art de ces signes au point d'en faire une Science; ce n'est enfin qu'après une longue suite d'opérations sur les objets de nos idées, que nous avons par la réflexion donné des regles à ces opérations même.

ENFIN le systême de nos connoissances est composé de différentes branches, dont plusieurs ont un même point de réunion; & comme en partant de ce point il n'est pas possible de s'engager à la fois dans toutes les routes, c'est la nature des différens esprits qui détermine le choix. Aussi est-il assez rare qu'un même esprit en parcoure à la fois un

un grand nombre. Dans l'étude de la Nature les hommes se sont d'abord appliqués tous, comme de concert, à satisfaire les besoins les plus pressans ; mais quand ils en sont venus aux connoissances moins absolument nécessaires, ils ont dû se les partager, & y avancer chacun de son côté à-peu-près d'un pas égal. Ainsi plusieurs Sciences ont été, pour ainsi dire, contemporaines ; mais dans l'ordre historique des progrès de l'esprit, on ne peut les embrasser que successivement.

Il n'en est pas de même de l'ordre encyclopédique de nos connoissances. Ce dernier consiste à les rassembler dans le plus petit espace possible, & à placer, pour ainsi dire, le Philosophe au-dessus de ce vaste labyrinthe dans un point de vûe fort élevé d'où il puisse appercevoir à la fois les Sciences & les Arts principaux ; voir d'un coup d'œil les objets de ses spéculations, & les opérations qu'il peut faire sur ces objets ; distinguer les branches générales des connoissances humaines, les points qui les séparent ou qui les unissent ; & entrevoir même quelquefois les routes secretes qui les rapprochent. C'est une espece de Mappemonde qui doit montrer les principaux pays, leur position & leur dépendance mutuelle, le chemin en ligne droite qu'il y a de l'un à l'autre ; chemin souvent coupé par mille obstacles, qui ne peuvent être connus dans chaque pays que des habitans ou des voyageurs, & qui ne sauroient être montrés que dans des cartes particulieres fort détaillées. Ces cartes particulieres seront les différens articles de no-

tre Encyclopédie, & l'arbre ou ſyſtème figuré en ſera la mappemonde.

MAIS comme dans les cartes générales du globe que nous habitons, les objets ſont plus ou moins rapprochés, & préſentent un coup d'œil différent ſelon le point de vûe où l'œil eſt placé par le Géographe qui conſtruit la carte, de même la forme de l'arbre encyclopédique dépendra du point de vûe où l'on ſe mettra pour envisager l'univers littéraire. On peut donc imaginer autant de ſyſtèmes différens de la connoiſſance humaine, que de Mappemondes de différentes projections; & chacun de ces ſyſtèmes pourra même avoir, à l'excluſion des autres, quelque avantage particulier. Il n'eſt guere de Savans qui ne placent volontiers au centre de toutes les Sciences celle dont ils s'occupent, à-peu-près comme les premiers hommes ſe plaçoient au centre du monde, perſuadés que l'Univers étoit fait pour eux. La prétention de pluſieurs de ces Savans, envisagée d'un œil philoſophique, trouveroit peut-être, même hors de l'amour propre, d'aſſez bonnes raiſons pour ſe juſtifier.

QUOI qu'il en ſoit, celui de tous les arbres encyclopédiques qui offriroit le plus grand nombre de liaiſons & de rapports entre les Sciences, mériteroit ſans doute d'être préféré. Mais peut-on ſe flatter de le ſaiſir? La Nature, nous ne ſaurions trop le répéter, n'eſt compoſée que d'individus qui ſont l'objet primitif de nos ſenſations & de nos perceptions directes. Nous remarquons à la vérité dans ces individus, des propriétés communes par leſquelles nous les comparons, & des propriétés diſſemblables

blables par lesquelles nous les discernons; & ces propriétés désignées par des noms abstraits, nous ont conduit à former différentes classes où ces objets ont été placés. Mais souvent tel objet qui par une ou plusieurs de ses propriétés a été placé dans une classe, tient à une autre classe par d'autres propriétés, & auroit pû tout aussi-bien y avoir sa place. Il reste donc nécessairement de l'arbitraire dans la division générale. L'arrangement le plus naturel seroit celui où les objets se succéderoient par les nuances insensibles qui servent tout à la fois à les séparer & à les unir. Mais le petit nombre d'êtres qui nous sont connus, ne nous permet pas de marquer ces nuances. L'Univers n'est qu'un vaste Océan, sur la surface duquel nous appercevons quelques îles plus ou moins grandes, dont la liaison avec le continent nous est cachée.

On pourroit former l'arbre de nos connoissances en les divisant, soit en naturelles & en révélées, soit en utiles & agréables, soit en spéculatives & pratiques, soit en évidentes, certaines, probables & sensibles, soit en connoissances des choses & connoissances des signes, & ainsi à l'infini. Nous avons choisi une division qui nous a paru satisfaire tout à la fois le plus qu'il est possible à l'ordre encyclopédique de nos connoissances & à leur ordre généalogique. Nous devons cette division à un Auteur célebre dont nous parlerons dans la suite de cette Préface: nous avons pourtant cru y devoir faire quelques changemens, dont nous rendrons compte; mais nous sommes trop convaincus de l'arbitraire qui régnera toûjours dans une pareille division, pour croire

que notre ſyſtème ſoit l'unique ou le meilleur ; il nous ſuffira que notre travail ne ſoit pas entierement deſaprouvé par les bons eſprits. Nous ne voulons point reſſembler à cette foule de Naturaliſtes qu'un Philoſophe moderne a eu tant de raiſon de cenſurer ; & qui occupés ſans ceſſe à diviſer les productions de la Nature en genres & en eſpeces, ont conſumé dans ce travail un tems qu'ils auroient beaucoup mieux employé à l'étude de ces productions même. Que diroit-on d'un Architecte qui ayant à élever un édifice immenſe, paſſeroit toute ſa vie à en tracer le plan ; ou d'un Curieux qui ſe propoſant de parcourir un vaſte palais, employeroit tout ſon tems à en obſerver l'entrée ?

LES objets dont notre ame s'occupe, ſont ou ſpirituels ou matériels, & notre ame s'occupe de ces objets ou par des idées directes ou par des idées réflechies. Le ſyſtème des connoiſſances directes ne peut conſiſter que dans la collection purement paſſive & comme machinale de ces mêmes connoiſſances ; c'eſt ce qu'on appelle mémoire. La réflexion eſt de deux ſortes, nous l'avons déjà obſervé ; ou elle raiſonne ſur les objets des idées directes, ou elle les imite. Ainſi la mémoire, la raiſon proprement dite, & l'imagination, ſont les trois manieres différentes dont notre ame opere ſur les objets de ſes penſées. Nous ne prenons point ici l'imagination pour la faculté qu'on a de ſe repréſenter les objets ; parce que cette faculté n'eſt autre choſe que la mémoire même des objets ſenſibles, mémoire qui ſeroit dans un continuel exercice, ſi elle n'étoit ſou-

ſoulagée par l'invention des ſignes. Nous prenons l'imagination dans un ſens plus noble & plus précis, pour le talent de créer en imitant.

Ces trois facultés forment d'abord les trois diviſions générales de notre ſyſtème, & les trois objets généraux des connoiſſances humaines; l'Hiſtoire, qui ſe rapporte à la mémoire; la Philoſophie, qui eſt le fruit de la raiſon; & les Beaux-arts, que l'imagination fait naître. Si nous plaçons la raiſon avant l'imagination, cet ordre nous paroît bien fondé, & conforme au progrès naturel des opérations de l'eſprit: l'imagination eſt une faculté créatrice, & l'eſprit, avant de ſonger à créer, commence par raiſonner ſur ce qu'il voit, & ce qu'il connoît. Un autre motif qui doit déterminer à placer la raiſon avant l'imagination, c'eſt que dans cette derniere faculté de l'ame, les deux autres ſe trouvent réunies juſqu'à un certain point, & que la raiſon s'y joint à la mémoire. L'eſprit ne crée & n'imagine des objets qu'en tant qu'ils ſont ſemblables à ceux qu'il a connus par des idées directes & par des ſenſations; plus il s'éloigne de ces objets, plus les êtres qu'il forme ſont biſarres & peu agréables. Ainſi dans l'imitation de la Nature, l'invention même eſt aſſujettie à certaines regles; & ce ſont ces regles qui forment principalement la partie philoſophique des Beaux-arts, juſqu'à préſent aſſez imparfaite, parce qu'elle ne peut être l'ouvrage que du génie, & que le génie aime mieux créer que diſcuter.

Enfin, ſi on examine les progrès de la raiſon dans ſes opérations ſucceſſives, on ſe convaincra encore qu'elle doit précéder l'imagination

gination dans l'ordre de nos facultés, puiſque la raiſon, par les dernieres opérations qu'elle fait ſur les objets, conduit en quelque ſorte à l'imagination : car ces opérations ne conſiſtent qu'à créer, pour ainſi dire, des êtres généraux, qui ſéparés de leur ſujet par abſtraction, ne ſont plus du reſſort immédiat de nos ſens. Auſſi la Métaphyſique & la Géométrie ſont de toutes les Sciences qui appartiennent à la raiſon, celles où l'imagination a le plus de part. J'en demande pardon à nos beaux eſprits détracteurs de la Géométrie; ils ne ſe croyoient pas ſans doute ſi près d'elle, & il n'y a peut-être que la Métaphyſique qui les en ſépare. L'imagination dans un Géometre qui crée, n'agit pas moins que dans un Poëte qui invente. Il eſt vrai qu'ils operent différemment ſur leur objet; le premier le dépouille & l'analyſe, le ſecond le compoſe & l'embellit. Il eſt encore vrai que cette maniere différente d'opérer n'appartient qu'à différentes ſortes d'eſprits; & c'eſt pour cela que les talens du grand Géometre & du grand Poëte ne ſe trouveront peut-être jamais enſemble. Mais ſoit qu'ils s'excluent ou ne s'excluent pas l'un l'autre, ils ne ſont nullement en droit de ſe mépriſer réciproquement. De tous les grands hommes de l'antiquité, Archimede eſt peut-être celui qui mérite le plus d'être placé à côté d'Homere. J'eſpere qu'on pardonnera cette digreſſion à un Géometre qui aime ſon art, mais qu'on n'accuſera point d'en être admirateur outré, & je reviens à mon ſujet.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)

page 193.

ENFIN,

Suite de l'Histoire de la Félicité.

ENFIN, après avoir éprouvé l'erreur de la diſſipation, & l'abus des bonnes fortunes, pour parvenir à la félicité; je crus l'enviſager dans les honneurs, & je devins ambitieux. Vous voyez, mon fils, que je ne me fais pas grace d'un ſeul de mes défauts, pour vous les faire éviter tous. Je ne ſavois pas quels chagrins je me ménageois; la montagne des honneurs eſt bein eſcarpée, il faut ou trop de mérite ou trop de mauvaiſes qualités pour y arriver; mais on eſt aveugle ſur ſoi-même, & parce que j'avois eu aſſez de talens pour faire le malheur de quelques femmes, je m'en croyois aſſez pour faire le bonheur d'un état; je formai des brigues, j'intéreſſai pour moi pluſieurs perſonnes que je mépriſois, & qui ne m'eſtimoient pas. Je les éblouis à force de promeſſes, je leur fis entrevoir une protection chimerique pour en obtenir une réelle. Enfin, j'eus la place d'un homme eſtimé, mais je ne la poſſedai qu'autant de tems qu'il m'en fallut pour faire voir mon incapacité & mon ingratitude. L'injuſtice m'avoit élevé, l'équité me déplaça, je me retirai rempli de haine pour les grandeurs, & pour les hommes; mais deſeſperé de ſentir que je n'en pouvois pas être regretté: on ſouffre bien plus des ſentimens qu'on inſpire que de ceux qu'on reçoit; rien n'eſt ſi humiliant que de ne pouvoir pas être eſtimé de ceux qu'on a droit de mépriſer; un ambitieux permet le mépris pourvû qu'il ſoit élevé,

élevé, un homme déplacé ſoutient le malheur pourvû qu'il ne ſoit pas mépriſé; j'allois mourir de chagrin d'avoir perdu un poſte qui m'auroit fait mourir d'ennui, lorſque je rencontrai un ſage qui diſſipa mes ténèbres, & qui me montra le bonheur en me prouvant que juſqu'alors je n'avois fait que changer de malheur. Il s'étoit comme moi inſtruit à ſes dépens; c'étoit un homme d'une ancienne nobleſſe, il avoit paſſé ſa jeuneſſe avec des femmes, l'ambition l'en avoit détaché & l'avoit lié avec des hommes faux; la raiſon l'avoit corrigé de ce dernier travers & l'avoit determiné à vivre à la campagne. Il avoit d'abord été un agréable, enſuite un homme de cour, & il avoit voulu finir en honnête homme. Je me liai intimement avec lui, ſa probité gagna mon cœur, & ſa ſageſſe éclaira mon eſprit. Mon ami, me dit-il un jour, j'ai payé ainſi que vous le tribut aux fauſſes opinions; j'ai cherché la félicité parmi toutes les erreurs, & je ne l'ai trouvée qu'après en avoir abandonné la recherche. Laſſé du monde que j'habitois, je voulois aller ſous un autre ciel, ſous un ciel où les ames fuſſent auſſi pures que l'air qu'on y reſpire; je me retirai ici, c'eſt le domicile de mes peres; j'y vis avec mes voiſins; je leur découvre des vertus dont je fais ſouvent mon profit, & je ne leur trouve que des défauts communs, des défauts de Province, des défauts qui tombent trop dans le petit, pour germer un ſeul inſtant dans un homme qui penſe; j'oublie le monde, c'eſt un parti plus ſûr & plus honnête que de déclamer contre,
&

& j'éprouve que le ſeul moyen de devenir heureux eſt d'être Philoſophe: Philoſophe, m'écriai-je, cela me paroît bien ennuyeux; je vois bien, reprit-il, que vous ignorez ce que c'eſt qu'un Philoſophe; la Philoſophie conduit toujours au vrai bonheur lorſqu'on ſe garantit de l'amour propre. Cette Philoſophie n'eſt point une vertu âpre telle qu'on ſe la repréſente, qui prend la cauſticité pour la juſteſſe, l'humeur pour la raiſon, & le dédain pour un ſentiment noble. La Philoſophie dont je parle eſt une vertu douce qui craint le vice, & qui plaint les vicieux; qui ſans le moindre étalage pratique exactement le bien, qui ſçait diſtinguer une foibleſſe d'avec le ſentiment qui chérit, qui reſpecte tout ce qui ſerre les nœuds de la ſocieté, qui établit une parfaite égalité dans le monde, qui n'admet de prééminence que celle que donnent les qualités de l'ame, qui loin de haïr les hommes, les prévient, les ſoulage, leur fait connoître les charmes de l'amitié par le plaiſir de l'exercer, & qui tâche d'enchaîner tous les cœurs par les liens de l'amour & de la reconnoiſſance. Ah! lui dis-je, avec tranſport, c'eſt vous ſeul que je prends pour mon guide; je ſens que je ſerois heureux ſi je reſſemblois au portrait que vous venez de faire; je ne m'étonne pas qu'il y ait ſi peu de vrais ſages, il eſt plus facile de mépriſer les hommes que de les ſoulager. Mais, continuai-je, avez-vous pû trouver ici quelqu'un digne de votre ſocieté? La vertu pour s'entretenir a beſoin de ſe communiquer. Je me flâte, répondit mon Philoſophe,

phe, d'avoir une amie refpectable ; c'eft une femme retirée à une lieuë d'ici dans l'Abbaye de... elle a vécu dans la diffipation ; fa tête lui a fait commettre plus de fautes que fon cœur ; elle a connu trop de monde different pour s'être acquis des amis ; elle s'eft trop livrée au tourbillon pour avoir eu le tems de s'attacher des amans, prefque tous les jours ont été marqués par de fauffes démarches ; fes étourderies ont paru des foibleffes, le printems de fon âge s'eft paffé, la vivacité de fon imagination s'eft rallentie, elle s'eft dégoutée des plaifirs, elle a commencé à réflechir, elle a connu qu'elle avoit fait tort à fa réputation fans avoir fait fubir d'épreuves à fa vertu, & en découvrant l'abus du monde, elle eft venue fentir & gouter le prix de la retraite ; j'en partage toutes les douceurs avec elle ; je vais fouvent la voir, je lui développe toutes mes penfées, elle me confie les fiennes ; nous éprouvons que la véritable amitié, l'amitié délicate, l'amitié tendre & attentive ne peut guéres fubfifter qu'entre deux perfonnes d'un fexe different, qui font parvenues à l'âge de méprifer l'Amour. Ce que l'on doit aux femmes multiplie les égards, détruit les inconvéniens de l'égalité, émouffe les pointes de l'envie, rend les nuances de la fenfibilité plus douces, & devient le principe d'une confiance plus liante & plus intime.

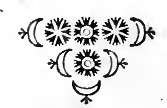
Ce difcours alla jufqu'au fonds de mon ame ; il me rappella l'image de Zélamire. Ne pourriez-vous pas, dis-je d'un air attendri, me faire connoître une femme fi eftimable ?

mable? Vous allez ſouvent à l'Abbaye de ... j'y dois faire une viſite à une Dame nommée Elmaſie. Elmaſie? répondit mon ami; d'où la connoiſſez-vous? je ne la connois point, repliquai-je, mais ma femme qui, depuis long-tems, vit loin de moi ſans qu'aucune averſion nous ait déſunis, m'a écrit de faire toucher ſa penſion à cette Elmaſie, qui auroit ſoin de la lui faire tenir; je ne puis en être ſi près ſans aller lui rendre un devoir qui me paroît indiſpenſable: vous en ſerez content, répartit mon ami, c'eſt elle-même dont je viens de vous faire l'éloge, je veux dès demain vous y preſenter; cachez lui mon nom, lui dis-je auſſi; je ſuis curieux de pénétrer, ſans qu'elle me connoiſſe, l'opinion qu'elle a de moi; je veux lui demander des nouvelles de Zelamire, de ſa ſituation, de la vie qu'elle méne, des ſentimens qu'elle a pour moi; je n'ai jamais eu d'éloignement pour elle, nous ne nous ſommes ſéparez que parce qu'elle vouloit quitter le monde où je voulois reſter; je ſerois fâché qu'elle me mépriſât: je veux que ma femme me regarde comme un ami qu'elle ne voit point. J'entre dans vos vues, me repliqua mon Philoſophe, & je les ſeconderai.

Le lendemain nous exécutâmes notre réſolution; nous allâmes à l'Abbaye. Nous demandâmes Elmaſie; on nous fit entrer dans un Parloir aſſez obſcur; je fus ſaiſi d'une eſpece de frémiſſement dont je ne pouvois me rendre raiſon à moi-même; je redoutois une amie de ma femme; je ſentois qu'elle ne pouvoit pas avoir pour moi une par-

parfaite eſtime: c'eſt ſupporter la peine des reproches, que de les deviner. J'étois agité de ces penſées, je gardois le ſilence de l'inquiétude, lorſque la porte s'ouvrit; je vis entrer une grande femme qui avoit le viſage couvert d'un crêpe, je me ſentis émû; mon ami me préſenta comme un homme qui tiroit parti du malheur pour devenir vertueux. Elmaſie ſoupira, & dit d'une voix languiſſante, plût au Ciel que l'époux de Zelamire imitât cet exemple! Monſieur, me dit-elle, je voudrois que vous le connuſſiez; je déſirerois qu'il mît vos fautes à profit pour réparer les ſiennes, & pour ſe rejoindre à une femme qui eſt tombée dans quelques erreurs, qui a pu être blâmable, mais qui n'a jamais été mépriſable; elle a toujours aimé ſon mari, cette vertu fait ſa conſolation, & cependant la rend à plaindre.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)
page 202.



PETIT RESERVOIR.

(Suite du Discours précédent.)

LA distribution générale des êtres en spirituels & en matériels fournit la sous-division des trois branches générales. L'Histoire & la Philosophie s'occupent également de ces deux especes d'êtres, & l'imagination ne travaille que d'après les êtres purement matériels; nouvelle raison pour la placer la derniere dans l'ordre de nos facultés. A la tête des êtres spirituels est Dieu, qui doit tenir le premier rang par sa nature, & par le besoin que nous avons de le connoître. Au-dessous de cet Etre suprème sont les esprits créés, dont la révélation nous apprend l'existence. Ensuite vient l'homme, qui composé de deux principes, tient par son ame aux esprits, & par son corps au monde matériel; & enfin ce vaste Univers que nous appellons le Monde corporel ou la Nature. Nous ignorons pourquoi l'Auteur célebre qui

nous ſert de guide dans cette diſtribution, a placé la nature avant l'homme dans ſon ſyſtème; il ſemble au contraire que tout engage à placer l'homme ſur le paſſage qui ſépare Dieu & les eſprits d'avec les corps.

L'HISTOIRE entant qu'elle ſe rapporte à Dieu, renferme ou la révélation ou la tradition, & ſe diviſe ſous ces deux points de vûe, en hiſtoire ſacrée & en hiſtoire eccléſiaſtique. L'hiſtoire de l'homme a pour objet, ou ſes actions, ou ſes connoiſſances; & elle eſt par conſéquent civile ou littéraire, c'eſt-à-dire, ſe partage entre les grandes nations & les grands génies, entre les Rois & les Gens de Lettres, entre les Conquérans & les Philoſophes. Enfin l'hiſtoire de la Nature eſt celle des productions innombrables qu'on y obſerve, & forme une quantité de branches preſque égale au nombre de ces diverſes productions. Parmi ces différentes branches, doit être placée avec diſtinction l'hiſtoire des Arts, qui n'eſt autre choſe que l'hiſtoire des uſages que les hommes ont faits des productions de la nature, pour ſatisfaire à leurs beſoins ou à leur curioſité.

TELS ſont les objets principaux de la mémoire. Venons préſentement à la faculté qui réfléchit, & qui raiſonne. Les êtres tant ſpirituels que matériels ſur leſquels elle s'exerce, ayant quelques propriétés générales, comme l'exiſtence, la poſſibilité, la durée; l'examen de ces propriétés forme d'abord cette branche de la Philoſophie, dont toutes les autres empruntent en partie

leurs

leurs principes: on la nomme l'Ontologie ou Science de l'Etre, ou Métaphysique générale. Nous descendons de-là aux différens êtres particuliers; & les divisions que fournit la Science de ces différens êtres, sont formées sur le même plan que celles de l'Histoire.

La Science de Dieu appellée Théologie a deux branches; la Théologie naturelle n'a de connoissance de Dieu que celle que produit la raison seule; connoissance qui n'est pas d'une fort grande étendue: la Theologie révélée tire de l'histoire sacrée une connoissance beaucoup plus parfaite de cet être. De cette même Théologie révélée, résulte la Science des esprits créés. Nous avons crû encore ici devoir nous écarter de notre Auteur. Il nous semble que la Science, considérée comme appartenant à la raison, ne doit point être divisée comme elle l'a été par lui en Théologie & en Philosophie; car la Théologie révélée n'est autre chose, que la raison appliquée aux faits révélés: on peut dire qu'elle tient à l'histoire par les dogmes qu'elle enseigne, & à la Philosophie, par les conséquences qu'elle tire de ces dogmes. Ainsi séparer la Théologie de la Philosophie, ce seroit arracher du tronc un rejetton qui de lui-même y est uni. Il semble aussi que la Science des esprits appartient bien plus intimement à la Théologie révélée, qu'à la Théologie naturelle.

La premiere partie de la Science de l'homme est celle de l'ame; & cette Science a pour but, ou la connoissance spéculative

de l'ame humaine, ou celle de ſes opérations. La connoiſſance ſpéculative de l'ame dérive en partie de la Théologie naturelle, & en partie de la Théologie révélée, & s'appelle Pneumatologie ou Métaphyſique particuliere. La connoiſſance de ſes opérations ſe ſubdiviſe en deux branches, ces opérations pouvant avoir pour objet, ou la découverte de la vérité, ou la pratique de la vertu. La découverte de la vérité, qui eſt le but de la Logique, produit l'art de la tranſmettre aux autres; ainſi l'uſage que nous faiſons de la Logique eſt en partie pour notre propre avantage, en partie pour celui des êtres ſemblables à nous; les regles de la Morale ſe rapportent moins à l'homme iſolé, & le ſuppoſent néceſſairement en ſociété avec les autres hommes.

LA Science de la nature n'eſt autre que celle des corps. Mais les corps ayant des propriétés générales qui leur ſont communes, telles que l'impénétrabilité, la mobilité, & l'étendue, c'eſt encore par l'étude de ces propriétés, que la Science de la nature doit commencer: elles ont, pour ainſi dire, un côté purement intellectuel par lequel elles ouvrent un champ immenſe aux ſpéculations de l'eſprit, & un côté matériel & ſenſible par lequel on peut les meſurer. La ſpéculation intellectuelle appartient à la Phyſique générale, qui n'eſt proprement que la Métaphyſique des corps; & la meſure eſt l'objet des Mathématiques, dont les diviſions s'étendent preſqu'à l'infini.

CES deux Sciences conduiſent à la Phyſique

que particuliere, qui étudie les corps en eux-mêmes, & qui n'a que les individus pour objet. Parmi les corps dont il nous importe de connoître les propriétés, le nôtre doit tenir le premier rang, & il eſt immédiatement ſuivi de ceux dont la connoiſſance eſt le plus néceſſaire à notre conſervation; d'où réſultent l'Anatomie, l'Agriculture, la Medecine, & leurs différentes branches. Enfin tous les corps naturels ſoûmis à notre examen produiſent les autres parties innombrables de la Phyſique raiſonnée.

LA Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Poëſie, la Muſique, & leurs différentes diviſions, compoſent la troiſieme diſtribution générale, qui naît de l'imagination, & dont les parties ſont compriſes ſous le nom de Beaux-Arts. On pourroit auſſi les renfermer ſous le titre général de Peinture, puiſque tous les Beaux-Arts ſe réduiſent à peindre, & ne different que par les moyens qu'ils employent; enfin on pourroit les rapporter tous à la Poëſie, en prenant ce mot dans ſa ſignification naturelle, qui n'eſt autre choſe qu'invention ou création.

TELLES ſont les principales parties de notre Arbre encyclopédique; on les trouvera plus en détail à la fin de ce Diſcours préliminaire. Nous en avons formé une eſpece de Carte à laquelle nous avons joint une explication beaucoup plus étendue que celle qui vient d'être donnée. Cette Carte & cette explication ont été déja publiées dans le *Proſpectus*, comme pour preſſentir le goût du public; nous y avons fait quel-

ques changemens dont il ſera facile de s'appercevoir, & qui ſont le fruit ou de nos réflexions ou des conſeils de quelques Philoſophes, aſſez bons citoyens pour prendre intérêt à notre Ouvrage. Si le Public éclairé donne ſon approbation à ces changemens, elle ſera la récompenſe de notre docilité; & s'il ne les approuve pas, nous n'en ſerons que plus convaincus de l'impoſſibilité de former un Arbre encyclopédique qui ſoit au gré de tout le monde.

LA diviſion générale de nos connoiſſances, ſuivant nos trois facultés, a cet avantage, qu'elle pourroit fournir auſſi les trois diviſions du monde littéraire, en Erudits, Philoſophes, & Beaux-Eſprits; enſorte qu'après avoir formé l'Arbre des Sciences, on pourroit former ſur le même plan celui des Gens de Lettres. La mémoire eſt le talent des premiers, la ſagacité appartient aux ſeconds, & les derniers ont l'agrément en partage. Ainſi, en regardant la mémoire comme un commencement de réflexion, & en y joignant la réflexion qui combine, & celle qui imite, on pourroit dire en général que le nombre plus ou moins grand d'idées réfléchies, & la nature de ces idées, conſtituent la différence plus ou moins grande qu'il y a entre les hommes; que la réflexion, priſe dans le ſens le plus étendu qu'on puiſſe lui donner, forme le caractere de l'eſprit, & qu'elle en diſtingue les différens genres. Du reſte les trois eſpeces de républiques dans leſquelles nous venons de diſtribuer les Gens de Lettres, n'ont pour l'ordinaire rien de com-

commun, que de faire aſſez peu de cas les unes des autres. Le Poëte & le Philoſophe ſe traitent mutuellement d'inſenſés, qui ſe repaiſſent de chimeres : l'un & l'autre regardent l'Erudit comme une eſpece d'avare, qui ne penſe qu'à amaſſer ſans joüir, & qui entaſſe ſans choix les métaux les plus vils avec les plus précieux; & l'Erudit, qui ne voit que des mots par-tout où il ne lit point des faits, mépriſe le Poëte & le Philoſophe, comme des gens qui ſe croyent riches, parce que leur dépenſe excede leurs fonds.

C'EST ainſi qu'on ſe venge des avantages qu'on n'a pas. Les Gens de Lettres entendroient mieux leurs intérêts, ſi au lieu de chercher à s'iſoler, ils reconnoiſſoient le beſoin réciproque qu'ils ont de leurs travaux, & les ſecours qu'ils en tirent. La ſociété doit ſans doute aux Beaux-Eſprits ſes principaux agrémens, & ſes lumieres aux Philoſophes : mais ni les uns, ni les autres ne ſentent combien ils ſont redevables à la mémoire; elle renferme la matiere premiere de toutes nos connoiſſances; & les travaux de l'Erudit ont ſouvent fourni au Philoſophe & au Poëte les ſujets ſur leſquels ils s'exercent. Lorſque les Anciens ont appellé les Muſes filles de Mémoire, a dit un Auteur moderne, ils ſentoient peut-être combien cette faculté de notre ame eſt néceſſaire à tous les autres; & les Romains lui élevoient des temples, comme à la Fortune.

IL nous reſte à montrer comment nous avons tâché de concilier dans ce Dictionnaire l'ordre encyclopédique avec l'ordre alphabé-

bétique. Nous avons employé pour cela trois moyens, le Syſtème figuré qui eſt à la tête de l'Ouvrage, la Science à laquelle chaque article ſe rapporte, & la maniere dont l'article eſt traité. On a placé pour l'ordinaire après le mot qui fait le ſujet de l'article, le nom de la Science dont cet article fait partie; il ne faut plus que voir dans le Syſtème figuré quel rang cette Science y occupe, pour connoître la place que l'article doit avoir dans l'Encyclopédie. S'il arrive que le nom de la Science ſoit omis dans l'article, la lecture ſuffira pour connoître à quelle Science il ſe rapporte; & quand nous aurions, par exemple, oublié d'avertir que le mot *Bombe* appartient à l'art militaire, & le nom d'une ville ou d'un pays à la Géographie, nous comptons aſſez ſur l'intelligence de nos lecteurs, pour eſpérer qu'ils ne ſeroient pas choqués d'une pareille omiſſion. D'ailleurs par la diſpoſition des matieres dans chaque article, ſur-tout lorſqu'il eſt un peu étendu, on ne pourra manquer de voir que cet article tient à un autre qui dépend d'une Science différente, celui-là à un troiſieme, & ainſi de ſuite. On a tâché que l'exactitude & la fréquence des renvois ne laiſſât là-deſſus rien à deſirer; car les renvois dans ce Dictionnaire ont cela de particulier, qu'ils ſervent principalement à indiquer la liaiſon des matieres; au lieu que dans les autres ouvrages de cette eſpece, ils ne ſont deſtinés qu'à expliquer un article par un autre. Souvent même nous avons omis le renvoi, parce que les termes

d'Art

d'Art ou de Science ſur leſquels il auroit pû tomber, ſe trouvent expliqués à leur article, que le lecteur ira chercher de lui-même. C'eſt ſur-tout dans les articles généraux des Sciences, qu'on a tâché d'expliquer les ſecours mutuels qu'elles ſe prêtent. Ainſi trois choſes forment l'ordre encyclopédique; le nom de la Science à laquelle l'article appartient; le rang de cette Science dans l'Arbre; la liaiſon de l'article avec d'autres dans la même Science ou dans une Science différente; liaiſon indiquée par les renvois, ou facile à ſentir au moyen des termes techniques expliqués ſuivant leur ordre alphabétique. Il ne s'agit point ici des raiſons qui nous ont fait préférer dans cet Ouvrage l'ordre alphabétique à tout autre; nous les expoſerons plus bas, lorſque nous enviſagerons cette collection, comme Dictionnaire des Sciences & des Arts.

Au reſte, ſur la partie de notre travail, qui conſiſte dans l'Ordre encyclopédique, & qui eſt plus deſtinée aux gens éclairés qu'à la multitude, nous obſerverons deux choſes; la premiere, c'eſt qu'il ſeroit ſouvent abſurde de vouloir trouver une liaiſon immédiate entre un article de ce Dictionnaire & un autre article pris à volonté; c'eſt ainſi qu'on chercheroit en vain par quels liens ſecrets *Section conique* peut être rapprochée d'*Accuſatif*. L'ordre encyclopédique ne ſuppoſe point que toutes les Sciences tiennent directement les unes aux autres. Ce ſont des branches qui partent d'un même tronc, ſçavoir de l'entendement hu-

 main,

main. Ces branches n'ont ſouvent entr'elles aucune liaiſon immédiate, & pluſieurs ne ſont réunies que par le tronc même. Ainſi *Section conique* appartient à la Géométrie, la Géométrie conduit à la Phyſique particuliere, celle-ci à la Phyſique générale, la Phyſique générale à la Métaphyſique; & la Métaphyſique eſt bien près de la Grammaire à laquelle le mot *Accuſatif* appartient. Mais quand on eſt arrivé à ce dernier terme par la route que nous venons d'indiquer, on ſe trouve ſi loin de celui d'où l'on eſt parti, qu'on l'a tout-à-fait perdu de vûe.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)

page 209.

Suite de l'Hiſtoire de la Félicité.

CE diſcours interrompu par des ſoupirs, ces reproches pleins de tendreſſe, le ſon de voix qui les exprimoit, me deſſillerent les yeux en éclairant mon cœur. Madame, lui dis-je, en tremblant, je ſai que Zelamire vous regarde comme ſon amie, & je vois qu'elle ne ſe trompe pas; je le ſuis encore plus de Themidore, repliqua-t-elle; Zelamire lui a caché ſa tendreſſe par un excès d'égard, elle a été réſervée de peur de l'importuner, elle ſavoit que c'eſt l'importunité de l'amour qui conduit ſouvent à la haine; cependant elle ſe reproche à préſent ſa froideur, c'eſt elle qui a pû cauſer l'éloignement de ſon mari; ſi elle eût marqué davantage le deſir qu'elle avoit de lui plaire, elle

eût

eût peut-être empêché ses égaremens, sans doute il est malheureux; il va d'écueils en écueils, son infortune doit être au comble par l'humiliation de s'être toujours trompé. Non, ma chere Zelamire, m'écriai-je en me jettant à ses genoux, il est au comble du bonheur puisqu'il vous retrouve, revoyez Themidore, rempli de respect & d'amour pour vous; le voile de l'erreur qui nous enveloppoit tous deux est enfin déchiré; nous touchons à la vieillesse, mais, nous nous aimons, c'est être jeune encore, la raison répare en nous les ouvrages du tems; s'il a changé nos traits, la vérité a rajeuni nos ames, & la vertu va les confondre; deux époux qui s'estiment à notre âge sont plus heureux que ceux qui ne sont unis que par le feu de la jeunesse, & le caprice des passions.

Oui, mon cher Themidore, me dit Zelamire, je pense comme vous, rien ne pourra nous séparer; nous allons passer nos jours avec le respectable ami qui nous a réunis. La vie que nous ménerons deviendra le modéle du bonheur, notre conversation sera liante sans être fade, nous soutiendrons des opinions pour nous instruire & jamais pour nous contredire; je jure de vous aimer toujours, c'est un serment que j'ai rempli d'avance par l'impatience que j'avois de le former; n'oublions pas cependant nos foiblesses; rappellons-nous-les, moins pour nous en punir que pour en garantir nos enfans; notre jeunesse leur a donné le jour, que notre vieillesse leur vaille un bien plus précieux, qui est la sagesse & le vrai bonheur. Après une re-

reconnoiſſance ſi tendre nous retournâmes chez notre ami; la pureté de notre amour ſembla renouveller notre être: j'adore Zelamire, je la reſpecte, elle m'aime, nous ſommes convaincus qu'il n'y a que la vertu ſeule qui donne la vraie félicité; ſoyez-en perſuadé, mon fils, connoiſſez-la, ſoyez-en digne, & je ſerai toujours heureux.

Telle fut l'inſtruction de Themidore à ſon fils; je ne ſai pas s'il en devint plus raiſonnable, on en peut douter: car M. de Fontenelle dit, que les ſottiſes des peres ſont perduës pour les enfans, & je vois tous les jours qu'il a dit vrai.

Je ſuis engagé maintenant à raconter l'hiſtoire de Zelamire; c'eſt ce que je vais faire ſans aucun préambule de peur d'ennuyer: car j'ai remarqué que je ſuis quelquefois ſujet à ce petit accident.

Ma chere fille, dit-elle un jour à la jeune Aldine; je ſuis votre mere, vous avez quinze ans, vous êtes jolie, & cependant je ſuis votre amie. Je vais vous en donner la preuve en vous confeſſant toutes mes foibleſſes; je vous connois aſſez d'eſprit pour craindre que vous ne tombiez dans beaucoup d'erreurs. Mon premier ſoin pour vous en garantir, a été de vous donner une éducation differente de la mienne. On m'a tenue dans un Couvent juſqu'au tems de mon mariage; j'ai voulu vous élever ſous mes yeux; c'eſt un parti qui ne laiſſe pas que d'avoir ſes inconvéniens. Une fille qui accompagne ſa mere eſt ordinairement droite, ſilencieuſe, mépriſante & cauſtique, elle ſe tait, elle obſerve,

elle

elle récapitule, elle ſourit & rougit ſouvent mal à propos; & de fille dédaigneuſe elle devient, en ſe mariant, impolie par faux air, contrariante par humeur, & facile pour paroître au-deſſus du préjugé.

J'ai prévu tous ces dangers, & pour les prévenir j'ai cherché à ne pas vous en impoſer. Je vous ai menée dans le monde, je vous ai même permis d'y parler, & en vous faiſant craindre la honte de dire des ſottiſes, je vous ai empêchée de critiquer celles que l'on diſoit: on a de l'indulgence pour les autres lorſque l'on croit en avoir beſoin pour ſoi-même. Je vous ai laiſſé dire des naïvetés ſans vous en reprendre; j'en ai laiſſé le ſoin au rire de ceux qui les entendoient; je penſe même qu'on doit avoir bonne opinion d'une fille à qui il échape quelques propos riſibles. Si elle n'en tenoit aucun, je la ſoupçonnerois d'être un peu trop inſtruite; il faut bien que la naïveté ſoit une décence dans une fille ignorante, puiſqu'elle devient un art dans une fille qui ne l'eſt pas.

Juſqu'à préſent vous avez rempli mes vues; votre caractere eſt liant; vous avez de la ſimplicité dans les propos, & de l'eſprit dans le maintien; voilà les vertus extérieures de votre état. Mais, vous en allez bientôt changer; je ſuis ſur le point de vous marier; vous n'avez pas aſſez d'expérience pour éviter tous les travers que la fatuité des hommes & la malignité des femmes préparent à une jeune perſonne, qui dans le monde eſt livrée à elle-même; c'eſt pour vous en inſtruire que

j'ai voulu vous entretenir & vous confier tous les écueils dans lesquels je suis tombée.

Ma premiere sottise a été d'aimer mon mari sans me donner la peine de le connoître. On peut être presque sûr qu'une femme qui fait la faute d'aimer son mari au bout de huit jours, fera celle de ne plus l'aimer au bout d'un an. Rien ne prouve tant un fonds de tendresse dans le cœur, & vous croyez bien qu'une femme tendre n'a pas beau jeu avec un homme qui ne l'épouse que par ce qu'on nomme dans le monde convenance. On traite une femme que l'on prend pour son bien, comme on traite une terre qu'on achette pour son revenu: on y va passer huit jours par curiosité, on en touche l'argent & l'on n'y retourne plus; cela est humiliant, il arrive que ce sont des étrangers qui font valoir & la terre & la femme. Voilà, à peu de choses près, le commencement de mon Histoire.

J'en reviens à mon Couvent; j'y étois caressée, gâtée & ennuyée; les Religieuses me confioient tous leurs petits secrets; les vieilles me disoient du mal de la Dépositaire, & les jeunes me disoient du bien de leur Directeur: il y a des plaisirs pour tous les âges.

Ma mere vint un jour m'annoncer qu'elle alloit me marier, cela fit un grand effet dans ma tête; j'en parlai le soir à mes cheres amies, la mere S. Chrysostome, & la mere de Conception, qui me firent par conjectures un portrait du mariage à faire mourir de rire; rien ne fait dire tant de sottises que l'envie d'en

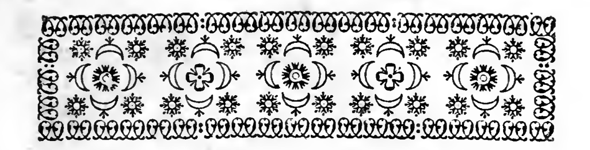
d'en deviner une. Deux jours après je leur dis adieu, en leur promettant que dès que je ferois mariée je viendrois leur communiquer mes connoiffances, & feconder leur pénétration de mon expérience. Le jour de mes nôces arriva, & quoique j'euffe été prévenue par ma mere, je ne puis vous cacher, ma fille, que je fus étonnée; je vous promets que vous le ferez auffi. Votre pere m'importuna beaucoup pendant les premiers mois; il eut enfuite plus d'égards, je ne fçai comment cela fe fit; je l'aimai vivement tant qu'il fut importun, je me refroidis quand il fut attentif, il s'en apperçut, il devint froid auffi, & fur cet article nous jouâmes bientôt à fortune égale, dès qu'il n'eut plus de fentimens, il me debita des maximes; un mari ne tarde gueres à n'être qu'un pédant, avec qui on paffe la nuit. Il voulut me préfenter aux amis de fes parens. Rien n'eft fi cruel que des amis de famille; ce font pour l'ordinaire de vieilles figures qui ufurpent ce titre, parce que depuis trente ou quarante ans, ils ennuyent une maifon de pere en fils.

La plûpart de ceux qui venoient dans la nôtre étoient des gens à gros vifages, qui mangeoient beaucoup & qui ne parloient point, qui digéroient bien & qui penfoient mal; c'étoient des Confeillers fort honnêtes gens, qui fe couchoient à onze heures du foir pour être au Palais le lendemain matin à fept; des femmes qui fe portoient bien, & qui prenoient du lait par précaution; des filles

les qui vivoient de régime pour trouver à s'établir, en ſe donnant un air de raiſon, & quelques gros Abbés plats & galans, qui faiſoient des déclarations d'amour, & qui ne vouloient pas faire celle de leurs biens. Je penſai périr de triſteſſe, & je fus très-certaine que lorſqu'on viendroit chercher la Félicité chez mon beau-pere, on ſeroit obligé de ſe faire écrire pour elle.

JE fis connoiſſance avec des femmes de mon âge; je les crus mes amies, parce que j'allois tous les jours au Spectacle avec elles ſans leur parler; & que nous ſoupions enſemble dans quelque maiſon où la maîtreſſe déſœuvrée juſqu'à dix heures, attendoit triſtement quatorze ou quinze perſonnes qui ne ſe convenoient guéres. On y faiſoit la meilleure chere du monde, mais la converſation étoit preſque toute en lacunes; elle conſiſtoit dans quelques paroles vagues, qui étoient pour ainſi dire honteuſes de rompre le ſilence général, & qui cependant avoient des prétentions à former l'entretien: on y répondoit par quelques plaiſanteries plattes & détournées, par quelques jeux de mots, ſuivis de grands ris triſtes & forcés, qui ne ſervoient qu'à faire ſortir l'ennui. La gayeté eſt une coquette, elle refuſe ſes faveurs lorſqu'on veut les lui arracher. De tous les êtres féminins, c'eſt celui qui ſe laiſſe moins violer.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)
page 218.



PETIT RESERVOIR.

(Suite du Discours précédent.)

LA seconde remarque que nous avons à faire, c'est qu'il ne faut pas attribuer à notre Arbre encyclopédique plus d'avantage que nous ne prétendons lui en donner. L'usage des divisions générales est de rassembler un fort grand nombre d'objets : mais il ne faut pas croire qu'il puisse suppléer à l'étude de ces objets. C'est une espece de dénombrement des connoissances qu'on peut acquérir ; dénombrement frivole pour qui voudroit s'en contenter, utile pour qui desire d'aller plus loin. Un seul article raisonné sur un objet particulier de Science ou d'Art, renferme plus de substance que toutes les divisions & subdivisions qu'on peut faire des termes généraux ; & pour ne point sortir de la comparaison que nous avons tirée plus haut des Cartes Géographiques, celui qui s'en tiendroit à l'Arbre encyclopédique

pour toute connoiſſance, n'en ſauroit guere plus que celui qui pour avoir acquis par les Mappemondes une idée générale du globe & de ſes parties principales, ſe flateroit de connoître les différens Peuples qui l'habitent, & les Etats particuliers qui le compoſent. Ce qu'il ne faut point oublier ſurtout, en conſidérant notre Syſtème figuré, c'eſt que l'ordre encyclopédique qu'il préſente eſt très-différent de l'ordre généalogique des opérations de l'eſprit; que les Sciences qui s'occupent des êtres généraux, ne ſont utiles qu'autant qu'elles menent à celles dont les êtres particuliers ſont l'objet; qu'il n'y a véritablement que ces êtres particuliers qui exiſtent; & que ſi notre eſprit a créé les êtres généraux, ç'a été pour pouvoir étudier plus facilement l'une après l'autre les propriétés qui par leur nature exiſtent à la fois dans une même ſubſtance, & qui ne peuvent phyſiquement être ſéparées. Ces réflexions doivent être le fruit & le réſultat de tout ce que nous avons dit juſqu'ici; & c'eſt auſſi par elles que nous terminerons la premiere Partie de ce Diſcours.

NOUS allons préſentement conſidérer cet Ouvrage comme *Dictionnaire raiſonné des Sciences & des Arts*. L'objet eſt d'autant plus important, que c'eſt ſans doute celui qui peut intéreſſer davantage la plus grande partie de nos lecteurs, & qui, pour être rempli, a demandé le plus de ſoins & de travail. Mais avant que d'entrer ſur ce ſujet dans tout le détail qu'on eſt en droit d'exiger de nous, il ne ſera pas inutile d'examiner avec quel-

que

que étendue l'état présent des Sciences & des Arts, & de montrer par quelle gradation l'on y est arrivé. L'exposition métaphysique de l'origine & de la liaison des Sciences nous a été d'une grande utilité pour en former l'Arbre Encyclopédique; l'exposition historique de l'ordre dans lequel nos connoissances se sont succédées, ne sera pas moins avantageuse pour nous éclairer nous-mêmes sur la maniere dont nous devons transmettre ces connoissances à nos lecteurs. D'ailleurs l'histoire des Sciences est naturellement liée à celle du petit nombre de grands génies, dont les Ouvrages ont contribué à répandre la lumiere parmi les hommes; & ces Ouvrages ayant fourni pour le nôtre les secours généraux, nous devons commencer à en parler avant de rendre compte des secours particuliers que nous avons obtenus. Pour ne point remonter trop haut, fixons-nous à la renaissance des Lettres.

Quand on considere les progrès de l'esprit depuis cette époque mémorable, on trouve que ces progrès se sont faits dans l'ordre qu'ils devoient naturellement suivre. On a commencé par l'Érudition, continué par les Belles-Lettres, & fini par la Philosophie. Cet Ordre differe à la vérité de celui que doit observer l'homme abandonné à ses propres lumieres, ou borné au commerce de ses contemporains, tel que nous l'avons principalement considéré dans la premiere Partie de ce Discours: en effet, nous avons fait voir que l'esprit isolé doit rencontrer dans sa route la Philosophie avant les Belles-Lettres.

 Mais

Mais en sortant d'un long intervalle d'ignorance que des siecles de lumiere avoient précédé, la régénération des idées, si on peut parler ainsi, a dû nécessairement être différente de leur génération primitive. Nous allons tâcher de le faire sentir.

LES chefs-d'œuvre que les Anciens nous avoient laissés dans presque tous les genres, avoient été oubliés pendant douze siecles. Les principes des Sciences & des Arts étoient perdus, parce que le beau & le vrai qui semblent se montrer de toutes parts aux hommes, ne les frappent guere à moins qu'ils n'en soient avertis. Ce n'est pas que ces tems malheureux ayent été plus stériles que d'autres en génies rares; la nature est toûjours la même: mais que pouvoient faire ces grands hommes, semés de loin à loin comme ils le sont toûjours, occupés d'objets différens, & abandonnés sans culture à leurs seules lumieres? Les idées qu'on acquiert par la lecture & la société, sont le germe de presque toutes les découvertes. C'est un air que l'on respire sans y penser, & auquel on doit la vie; & les hommes dont nous parlons étoient privés d'un tel secours. Ils ressembloient aux premiers créateurs des Sciences & des Arts, que leurs illustres successeurs ont fait oublier, & qui précédés par ceux-ci les auroient fait oublier de même. Celui qui trouva le premier les roues & les pignons, eût inventé les montres dans un autre siecle; & Gerbert placé au tems d'Archimede l'auroit peut-être égalé.

CEPENDANT la plûpart des beaux Es-

prits

prits de ces tems ténébreux se faisoient appeller Poëtes ou Philosophes. Que leur en coûtoit-il en effet pour usurper deux titres dont on se pare à si peu de frais, & qu'on se flate toûjours de ne guere devoir à des lumieres empruntées? Ils croyoient qu'il étoit inutile de chercher les modeles de la Poësie dans les Ouvrages des Grecs & des Romains, dont la Langue ne se parloit plus; & ils prenoient pour la véritable Philosophie des Anciens une tradition barbare qui la défiguroit. La Poësie se réduisoit pour eux à un méchanisme puéril: l'examen approfondi de la nature, & la grande Etude de l'homme, étoient remplacés par mille questions frivoles sur des êtres abstraits & métaphysiques; questions dont la solution, bonne ou mauvaise, demandoit souvent beaucoup de subtilité, & par conséquent un grand abus de l'esprit. Qu'on joigne à ce desordre l'état d'esclavage où presque toute l'Europe étoit plongée, les ravages de la superstition qui naît de l'ignorance, & qui la reproduit à son tour: & l'on verra que rien ne manquoit aux obstacles qui éloignoient le retour de la raison & du goût; car il n'y a que la liberté d'agir & de penser qui soit capable de produire de grandes choses, & elle n'a besoin que de lumieres pour se préserver des excès.

Aussi fallut-il au genre humain, pour sortir de la barbarie, une de ces révolutions qui font prendre à la terre une face nouvelle: l'Empire Grec est détruit, sa ruine fait refluer en Europe le peu de connoissances qui restoient encore au monde; l'invention

de l'Imprimerie, la protection des Medicis & de François I. raniment les esprits; & la lumiere renaît de toutes parts.

L'étude des Langues & de l'Histoire abandonnée par néceſſité durant les ſiecles d'ignorance, fut la premiere à laquelle on ſe livra. L'eſprit humain ſe trouvoit au ſortir de la barbarie dans une eſpece d'enfance, avide d'accumuler des idées, & incapable pourtant d'en acquérir d'abord d'un certain ordre par l'eſpece d'engourdiſſement où les facultés de l'ame avoient été ſi long-tems. De toutes ces facultés, la mémoire fut celle que l'on cultiva d'abord, parce qu'elle eſt la plus facile à ſatisfaire, & que les connoiſſances qu'on obtient par ſon ſecours, ſont celles qui peuvent le plus aiſément être entaſſées. On ne commença donc point par étudier la Nature, ainſi que les premiers hommes avoient dû faire; on joüiſſoit d'un ſecours dont ils étoient dépourvûs, celui des Ouvrages des Anciens que la générosité des Grands & l'Impreſſion commençoient à rendre communs, on croyoit n'avoir qu'à lire pour devenir ſavant; & il eſt bien plus aiſé de lire que de voir. Ainſi, on dévora ſans diſtinction tout ce que les Anciens nous avoient laiſſé dans chaque genre: on les traduiſit, on les commenta; & par une eſpece de reconnoiſſance on ſe mit à les adorer ſans connoître à beaucoup près ce qu'ils valoient.

De-là cette foule d'Erudits, profonds dans les Langues ſavantes juſqu'à dédaigner la leur, qui, comme l'a dit un Auteur célebre, con-

connoiſſoient tout dans les Anciens, hors la grace & la fineſſe, & qu'un vain étalage d'érudition rendoit ſi orgueilleux, parce que les avantages qui coûtent le moins ſont aſſez ſouvent ceux dont on aime le plus à ſe parer. C'étoit une eſpece de grands Seigneurs, qui ſans reſſembler par le mérite réel à ceux dont ils tenoient la vie, tiroient beaucoup de vanité de croire leur appartenir. D'ailleurs cette vanité n'étoit point ſans quelque eſpece de prétexte. Le pays de l'érudition & des faits eſt inépuiſable; on croit, pour ainſi dire, voir tous les jours augmenter ſa ſubſtance par les acquiſitions que l'on a fait ſans peine. Au contraire le pays de la raiſon & des découvertes eſt d'une aſſez petite étendue; & ſouvent au lieu d'y apprendre ce que l'on ignoroit, on ne parvient à force d'étude qu'à déſapprendre ce qu'on croyoit ſavoir. C'eſt pourquoi, à mérite fort inégal, un Erudit doit être beaucoup plus vain qu'un Philoſophe, & peut-être qu'un Poëte: car l'eſprit qui invente eſt toûjours mécontent de ſes progrès, parce qu'il voit au-delà; & les plus grands génies trouvent ſouvent dans leur amour propre même un juge ſecret, mais ſévere, que l'approbation des autres fait taire pour quelques inſtans, mais qu'elle ne parvient jamais à corrompre. On ne doit donc pas s'étonner que les Savans dont nous parlons miſſent tant de gloire à joüir d'une Science hériſſée, ſouvent ridicule, & quelquefois barbare.

Il eſt vrai que notre ſiecle qui ſe croit deſtiné à changer les loix en tout genre, &

à faire juſtice, ne penſe pas fort avantageuſement de ces hommes autrefois ſi célebres. C'eſt une eſpece de mérite aujourd'hui que d'en faire peu de cas; & c'eſt même un mérite que bien des gens ſe contentent d'avoir. Il ſemble que par le mépris que l'on a pour ces Savans, on cherche à les punir de l'eſtime outrée qu'ils faiſoient d'eux-mêmes, ou du ſuffrage peu éclairé de leurs contemporains, & qu'en foulant aux piés ces idoles, on veuille en faire oublier juſqu'aux noms. Mais tout excès eſt injuſte. Joüiſſons plûtôt avec reconnoiſſance du travail de ces hommes laborieux. Pour nous mettre à portée d'extraire des Ouvrages des Anciens tout ce qui pouvoit nous être utile, il a fallu qu'ils en tiraſſent auſſi ce qui ne l'étoit pas: on ne ſauroit tirer l'or d'une mine ſans en faire ſortir en même tems beaucoup de matieres viles ou moins précieuſes; ils auroient fait comme nous la ſéparation, s'ils étoient venus plus tard. L'Erudition étoit donc néceſſaire pour nous conduire aux Belles-Lettres.

En effet, il ne fallut pas ſe livrer longtems à la lecture des Anciens, pour ſe convaincre que dans ces Ouvrages même où l'on ne cherchoit que des faits & des mots, il y avoit mieux à apprendre. On apperçut bientôt les beautés que leurs Auteurs y avoient répandues, car ſi les hommes, comme nous l'avons dit plus haut, ont beſoin d'être avertis du vrai, en récompenſe ils n'ont beſoin que de l'être. L'admiration qu'on avoit eu juſqu'alors pour les Anciens ne pouvoit être plus vive: mais elle commença à devenir plus juſ-

juste. Cependant elle étoit encore bien loin d'être raisonnable. On crut qu'on ne pouvoit les imiter, qu'en les copiant servilement, & qu'il n'étoit possible de bien dire que dans leur Langue. On ne pensoit pas que l'étude des mots est une espece d'inconvénient passager, nécessaire pour faciliter l'étude des choses, mais qu'elle devient un mal réel, quand elle la retarde; qu'ainsi on auroit dû se borner à se rendre familiers les Auteurs Grecs & Romains, pour profiter de ce qu'ils avoient pensé de meilleur; & que le travail auquel il falloit se livrer pour écrire dans leur Langue, étoit autant de perdu pour l'avancement de la raison. On ne voyoit pas d'ailleurs, que s'il y a dans les Anciens un grand nombre de beautés de style perdues pour nous, il doit y avoir aussi par la même raison bien des défauts qui échappent, & que l'on court risque de copier comme des beautés; qu'enfin tout ce qu'on pourroit espérer par l'usage servile de la Langue des Anciens, ce seroit de se faire un style bisarrement assorti d'une infinité de styles différens, très-correct & admirable même pour nos Modernes, mais que Cicéron ou Virgile auroient trouvé ridicule. C'est ainsi que nous ririons d'un Ouvrage écrit en notre Langue, & dans lequel l'Auteur auroit rassemblé des phrases de Bossuet, de la Fontaine, de la Bruyere, & de Racine, persuadé avec raison que chacun de ces Ecrivains en particulier est un excellent modele.

CE préjugé des premiers Savans a produit dans le seizieme siecle une foule de Poëtes,

d'Orateurs, & d'Hiſtoriens Latins, dont les Ouvrages, il faut l'avoüer, tirent trop ſouvent leur principal mérite d'une latinité dont nous ne pouvons guere juger. On peut en comparer quelques-uns aux harangues de la plûpart de nos Rhéteurs, qui vuides de choſes, & ſemblables à des corps ſans ſubſtance, n'auroient beſoin que d'être miſes en François pour n'être lûes de perſonne.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)
page 225.

Suite de l'Hiſtoire de la Félicité.

ENFIN on ſortoit de table au grand ſoulagement de tous les conviés; car il n'y a rien de ſi ennuyeux que des cercles, & preſque tous les ſoupers ne ſont pas autre choſe: on jouoit juſqu'à trois heures du matin, & l'on ſe ſéparoit perſuadé qu'on s'étoit amuſé. Pour moi qui n'ai pas l'imagination vive, je me retirois chez moi bien convaincue que lorſqu'on eſt quatorze le bonheur ne s'y trouve jamais en quinziéme.

JE rêvois perpetuellement au peu de Félicité qu'on trouve dans le monde; je renonçai aux maiſons ouvertes, & je me formai une ſocieté. Ce ſeroit là ſans doute qu'on trouveroit le bonheur, ſi l'on étoit certain de ceux qui la compoſent; mais on ne ſe connoît que pour s'être rencontrés, on ne ſe juge que par conjectures, on ne ſe lie que par prévention, on en rabat à l'examen, on ſe confie par beſoin, on ſe trahit par jalouſie,

fie, la tracafferie fe met de la partie & mine fourdement; la prétenduë amitié fe découd, la focieté fe difperfe, on fe voit de loin en loin, & lorfqu'on fe retrouve, on fe careffe & l'on fe détefte. Je m'étois cependant confervé deux perfonnes dont je me croyois fûre; c'étoit une vilaine femme & un bel homme; la femme fe nommoit Celenie, & l'homme Almenidore; je jugeai à Celenie un fort bon caractere, parce qu'elle avoit de petits yeux, & je pris Almenidore pour le plus honnête homme du monde, parce qu'il étoit bien fait. Parmi tous les jeunes gens qui me faifoint la cour, c'étoit celui dont les hommages me flattoient le plus; fes regards étoient tendres, & je croyois que c'étoit fon cœur qui les rendoit tels. Ses difcours remplis des louanges les plus fades, étoient felon moi, dictés par le difcernement le plus jufte & le plus délicat; il me juroit qu'il m'adoroit, cela me paroiffoit une vérité inconteftable; quand je voyois des hommes en dire autant aux autres femmes, cela me paroiffoit une raillerie trop groffiere. Almenidore ne me vantoit jamais fans rabaiffer les autres: loüer une femme par comparaifon, eft une façon immanquable de lui tourner la tête, cela flatte fa jaloufie & fa vanité; il n'en faut qu'un des deux pour lui faire accroire qu'elle a le cœur tendre.

Almenidore avoit encore un talent bien dangereux, c'étoit celui d'être amufant, c'eft dequoi l'on ne peut guéres fe garantir; quand vous ferez dans le monde, ma fille, ne craignez jamais les hommes qui feront réellement

ment amoureux ; il n'y a rien de ſi triſte que ces Meſſieurs-là ; tous ces hommes à ſentimens, qui ont de grands yeux blancs & fixes, qui pouſſent de gros ſoupirs, & qui ſont toujours prêts à ſe tuer pour ramaſſer un éventail, ne ſont nullement à craindre ; leur ridicule commence par faire rire, & finit par exceder.

MAIS défiez vous de ceux qui ont aſſez de ſang froid pour épier & découvrir nos foibles, qui ont aſſez peu de ſentiment pour faire uſage de leur eſprit, qui ſont plus galans que tendres, qui ne font jamais de déclarations, de peur d'éfaroucher, & qui vont chez les femmes pour les avoir & non pour ler aimer.

VOILÀ ceux qui poſſedent vraiment le grand art de ſéduire ; lorſque l'on eſt ſans expérience, on ne les ſoupçonne de rien, on ne les regarde que comme des connoiſſances aimables, on rit avec eux ſans ſcrupule, on s'accoutume à les voir, on a peine à s'en paſſer ; ils s'en apperçoivent, ils ſuivent toutes les gradations de la ſenſibilité, ils arrangent leur marche en conſéquence, & la tête d'une femme eſt priſe avant que ſa main ſoit baiſée.

ALDINE, en cet endroit interrompit Zelamire, pour lui faire cette queſtion. Ma mere, Almenidore n'étoit-il pas amuſant ? Il l'étoit beaucoup, ma fille, répondit Zelamire ; mais par bonheur pour moi il devint amoureux ; celui qui m'en fit appercevoir fut une groſſe bête, ami de mon mari, qui ſe répétoit ſans ceſſe, & que par conſéquent perſonne ne répétoit. On peut s'en rap-

rapporter aux ſots pour remarquer tout ; ils n'ont que cela à faire. Ils ſont eſpions par malignité, & indiſcrets par beſoin de converſation. Celui-là me parla ſi ſouvent de l'amour d'Almenidore, que je commençai à m'en douter ; je remarquai qu'il étoit moins gai quoiqu'il voulût le paroître davantage, & qu'il prenoit bien plus de libertés avec les autres femmes qu'avec moi. Je ne pus m'empêcher en ſecret de lui en ſavoir gré, je cauſois quelquefois avec lui, il devenoit ſérieux, & j'aurois été fâchée s'il eût été plaiſant ; autrefois il me diſoit ſans conſéquence qu'il m'adoroit, & pour lors il rougiſſoit du nom d'amour. Ces découvertes ne m'affligerent point, je me défiai de ma foibleſſe, je me ſoupçonnai, je m'examinai & je me convainquis. Il ne me reſtoit de raiſon que ce qu'il m'en falloit pour être ſûre que j'en avois beaucoup perdu ; j'en eus cependant aſſez pour craindre les ſuites de mon penchant, & pour vouloir en arrêter les progrès.

Je queſtionnai mon ami la bête, pour ſavoir ce qu'on penſoit de moi ; il me répondit, qu'il n'y avoit qu'une voix ſur mon compte, & qu'il paſſoit pour conſtant que j'avois pris Almenidore : cependant je gardois trop peu de ménagemens pour être condamnée ; on prend plus de meſures lorſque l'on eſt d'accord ; je demandai ſi mon mari avoit quelques ſoupçons : Ah ! bon Dieu, oui me répondit-on, il eſt le premier à en plaiſanter. J'en fus picquée je l'avouë, il n'y a rien de ſi incommode qu'un mari trop jaloux ; il n'y a rien de ſi humiliant qu'un ma-

mari qui ne l'eſt pas aſſez : mon amour propre ſe révolta au profit d'Almenidore, j'en vins même juſqu'à lui faire des agaceries en préſence de Themidore, mais, Themidore n'en étoit pas ému ; il s'en applaudiſſoit, au contraire, il paroiſſoit me remercier ; il me lançoit les Epigrammes d'un homme plaiſant, & jamais il n'y en avoit une ſeule d'un homme picqué. J'étois outrée, & dans ces diſpoſitions, Almenidore me trouva ſeule. Vous tremblez pour moi, ma fille ; raſſurez-vous, vous allez voir qu'il y a des vertus que l'on doit au hazard. Je commençai par prendre la choſe au tragique, je priai Almenidore de mettre fin à ſes viſites, que je n'ignorois point tous les propos qu'occaſionnoit ſon aſſiduité, & que j'y voulois mettre ordre. Madame, me répondit-il, ſi je n'étois pas votre ami, & ſi j'étois de ces petits maîtres qui ne veulent que ſe donner l'air d'une bonne fortune, je vous obéirois avec plaiſir, mais je ſuis trop honnête homme pour ceſſer de vous voir ; ce ſeroit vous perdre de réputation ; votre mari ne ſera jamais accuſé de vous l'avoir défendu, il ne vous fait pas l'honneur d'être jaloux. Almenidore me dit ces derniers mots d'un air ironique : Monſieur, lui répondis-je, cela ne peut prouver que l'excès de ſa confiance ; cela prouve encore plus, repliqua Almenidore, ſon manque de ſenſibilité : voilà de ces choſes impardonnables dans un mari, & quand on ne les pardonne point, pourſuivit-il d'un ton plus doux, il eſt aiſé de les punir ; mais, pourquoi lui voudrois-je du mal,

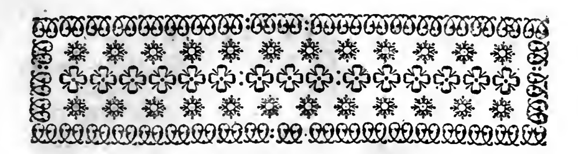
mal, c'eſt lui qui par ſes plaiſanteries déplacées vous a fait rougir le premier de mon amour. Mon reſpect m'auroit toujours empêché de vous en inſtruire, votre mari m'en a épargné la peine; je le regarde comme mon bienfaiteur; il me paroît, lui dis-je, que vous voulez lui marquer votre reconnoiſſance d'une façon bien ſinguliere? Madame, dit Almenidore, l'équité me preſſe plus à ſon égard que la reconnoiſſance; pour moi, Monſieur, lui répondis-je, je ne ſuis point curieuſe de pénétrer dans vos motifs; mais je ſai ce que je dois à moi-même, & je vous défens de me revoir; vous voulez apparemment, répartit Almenidore, paſſer pour volage après avoir paſſé pour ſenſible? cela vous fera plus de tort que vous ne penſez, Madame, ſans doute que je n'ai pas le bonheur de vous plaire; je vois que je vous importune, mais, on ne le croit pas: ceci aura tout l'air d'une rupture, je vous en avertis. C'eſt-à-dire, lui repliquai-je, que pour prévenir une telle opinion vous voudriez que cela prît le tour d'un arrangement. Madame, me répondit-il, votre réputation y eſt trop intéreſſée pour que je ne le deſire pas: voilà qui eſt admirable, m'écriai-je, il va me prouver que je dois manquer de vertu afin que l'on m'en croye. C'eſt, me dit-il, la façon la moins pénible & peut-être la plus ſûre de ſe faire eſtimer: ſi nous ceſſons de nous voir, on ſera convaincu que nous nous ſommes vus comme Amans, & ſi nous nous voyons toujours on ſe perſuadera que nous ne pouvons nous voir que comme amis,

amis; mais il me femble, lui répondis-je, qu'entre homme & femme, on ne croit guéres à l'amitié; du moins, reprit-il, vous y croyez Madame; *comme cela*, lui repliquai-je. Comment, s'écria-t-il, ferois-je affez heureux pour que vous ne fuffiez pas mon amie? Voilà un bonheur d'une nouvelle efpéce, lui dis-je; Madame, pourfuivit-il, cela en feroit bien plus tendre; vous êtes infupportable avec vos conféquences, lui répartis-je, d'un air embarraffé; me défendrez-vous toujours de revenir, me dìt-il d'un ton languiffant? Almenidore, lui répondis-je, en portant ma main fur mes yeux, que vous connoiffez bien mon foible! en cet inftant nous nous tûmes, & nous nous regardâmes; il tourna la tête du côté de la porte, apparemment pour favoir fi elle étoit fermée, & par bonheur Celenie l'ouvrit & vint nous interrompre.

(La Suite dans le Num. fuivant.)

page 235.





PETIT RESERVOIR.

(Suite du Discours précédent.)

LEs Gens de Lettres sont enfin revenus peu-à-peu de cette espece de manie. Il y a apparence qu'on doit leur changement, du moins en partie, à la protection des Grands, qui sont bien-aises d'être savans, à condition de le devenir sans peine, & qui veulent pouvoir juger sans étude d'un Ouvrage d'esprit, pour prix des bienfaits qu'ils promettent à l'Auteur, ou de l'amitié dont ils croyent l'honorer. On commença à sentir que le beau, pour être en Langue vulgaire, ne perdoit rien de ses avantages; qu'il acquéroit même celui d'être plus facilement saisi du commun des hommes, & qu'il n'y avoit aucun mérite à dire des choses communes ou ridicules dans quelque Langue que ce fût, & à plus forte raison dans celles qu'on devoit parler le plus mal. Les Gens de Lettres penserent donc à perfectionner les Lan-

gues vulgaires ; ils chercherent d'abord à dire dans ces Langues ce que les Anciens avoient dit dans les leurs. Cependant par une ſuite du préjugé dont on avoit eu tant de peine à ſe défaire, au lieu d'enrichir la Langue Françoiſe, on commença par la défigurer. Ronſard en fit un jargon barbare, hériſſé de Grec & de Latin : mais heureuſement il la rendit aſſez méconnoiſſable, pour qu'elle en devînt ridicule. Bientôt l'on ſentit qu'il falloit tranſporter dans notre Langue les beautés & non les mots des Langues anciennes. Réglée & perfectionnée par le goût, elle acquit aſſez promptement une infinité de tours & d'expreſſions heureuſes. Enfin on ne ſe borna plus à copier les Romains & les Grecs, ou même à les imiter ; on tâcha de les ſurpaſſer, s'il étoit poſſible, & de penſer d'après ſoi. Ainſi l'imagination des Modernes renaquit peu-à-peu de celle des Anciens ; & l'on vit éclorre preſqu'en même tems tous les chefs-d'œuvre du dernier ſiecle, en Eloquence, en Hiſtoire, en Poëſie, & dans les différens genres de littérature.

MALHERBE, nourri de la lecture des excellens Poëtes de l'antiquité, & prenant comme eux la Nature pour modele, répandit le premier dans notre Poëſie une harmonie & des beautés auparavant inconnues. BALZAC aujourd'hui trop mépriſé, donna à notre Proſe de la nobleſſe & du nombre. Les Ecrivains de PORT-ROYAL continuerent ce que Balzac avoit commencé ; ils y ajoûterent cette préciſion, cet heureux choix de termes,

mes, & cette pureté qui ont conservé jusqu'à présent à la plûpart de leurs Ouvrages un air moderne, & qui les distinguent d'un grand nombre de Livres surannés, écrits dans le même tems. CORNEILLE, après avoir sacrifié pendant quelques années au mauvais goût dans la carriere dramatique, s'en affranchit enfin; découvrit par la force de son génie, bien plus que par la lecture, les loix du Théatre, & les exposa dans ses Discours admirables sur la Tragédie, dans ses réflexions sur chacune de ses pieces, mais principalement dans ses pieces mêmes. RACINE s'ouvrant une autre route, fit paroître sur le Théatre une passion que les Anciens n'y avoient guere connue; & développant les ressorts du cœur humain, joignit à une élégance & une vérité continues quelques traits de sublime. DESPRÉAUX dans son art Poëtique se rendit l'égal d'Horace en l'imitant; MOLIERE par la peinture fine des ridicules & des mœurs de son tems, laissa bien loin derrière lui la Comédie ancienne; La FONTAINE fit presque oublier Esope & Phedre, & BOSSUET alla se placer à côté de Démosthene.

LES Beaux-Arts sont tellement unis avec les Belles-Lettres, que le même goût qui cultive les unes, porte aussi à perfectionner les autres. Dans le même tems que notre littérature s'enrichissoit par tant de beaux Ouvrages, POUSSIN faisoit ses tableaux, & PUGET ses statues, LE SUEUR peignoit le cloître des Chartreux, & LE BRUN les batailles d'Alexandre; enfin LULLI, créa-

 teur

teur d'un chant propre à notre Langue, rendoit par sa musique aux poëmes de QUINAULT l'immortalité qu'elle en recevoit.

IL faut avoüer pourtant que la renaissance de la Peinture & de la Sculpture avoit été beaucoup plus rapide que celle de la Poësie & de la Musique ; & la raison n'en est pas difficile à appercevoir. Dès qu'on commença à étudier les Ouvrages des Anciens en tout genre, les chefs-d'œuvre antiques qui avoient échappé en assez grand nombre à la superstition & à la barbarie, frapperent bientôt les yeux des Artistes éclairés ; on ne pouvoit imiter les Praxiteles & les Phidias, qu'en faisant exactement comme eux ; & le talent n'avoit besoin que de bien voir : aussi RAPHAEL & MICHEL ANGE ne furent pas long-tems sans porter leur art à un point de perfection, qu'on n'a point encore passé depuis. En général, l'objet de la Peinture & de la Sculpture étant plus du ressort des sens, ces Arts ne pouvoient manquer de précéder la Poësie, parce que les sens ont dû être plus promptement affectés des beautés sensibles & palpables des statues anciennes, que l'imagination n'a dû appercevoir les beautés intellectuelles & fugitives des anciens Ecrivains. D'ailleurs, quand elle a commencé à les découvrir, l'imitation de ces mêmes beautés imparfaite par sa servitude, & par la Langue étrangere dont elle se servoit, n'a pû manquer de nuire aux progrès de l'imagination même. Qu'on suppose pour un moment nos Peintres & nos Sculpteurs privés de l'avantage qu'ils avoient de mettre en œuvre

vre la même matiere que les Anciens: s'ils eussent, comme nos Littérateurs, perdu beaucoup de tems à rechercher & à imiter mal cette matiere, au lieu de songer à en employer une autre, pour imiter les ouvrages même qui faisoient l'objet de leur admiration; ils auroient fait sans doute un chemin beaucoup moins rapide, & en seroient encore à trouver le marbre.

A l'égard de la Musique, elle a dû arriver beaucoup plus tard à un certain dégré de perfection, parce que c'est un art que les Modernes ont été obligés de créer. Le tems a détruit tous les modeles que les Anciens avoient pû nous laisser en ce genre; & leurs Ecrivains, du moins ceux qui nous restent, ne nous ont transmis sur ce sujet que des connoissances très-obscures, ou des histoires plus propres à nous étonner qu'à nous instruire. Aussi plusieurs de nos Savans, poussés peut-être par une espèce d'amour de propriété, ont prétendu que nous avons porté cet art beaucoup plus loin que les Grecs; prétention que le défaut de monumens rend aussi difficile à appuyer qu'à détruire, & qui ne peut être qu'assez foiblement combattue par les prodiges vrais ou supposés de la Musique ancienne. Peut-être seroit-il permis de conjecturer avec quelque vraissemblance, que cette Musique étoit tout-à-fait différente de la nôtre, & que si l'ancienne étoit supérieure par la mélodie, l'harmonie donne à la moderne des avantages.

NOUS serions injustes, si à l'occasion du détail où nous venons d'entrer, nous ne re-

connoiſſions point ce que nous devons à l'Italie; c'eſt d'elle que nous avons reçû les Sciences, qui depuis ont fructifié ſi abondamment dans toute l'Europe ; c'eſt à elle ſurtout que nous devons les Beaux-Arts & le bon goût, dont elle nous a fourni un grand nombre de modeles inimitables.

PENDANT que les Arts & les Belles-Lettres étoient en honneur, il s'en falloit beaucoup que la Philoſophie fît le même progrès, du moins dans chaque nation priſe en corps; elle n'a reparu que beaucoup plus tard. Ce n'eſt pas qu'au fond il ſoit plus aiſé d'exceller dans les Belles-Lettres que dans la Philoſophie; la ſupériorité en tout genre eſt également difficile à atteindre. Mais la lecture des Anciens devoit contribuer plus promptement à l'avancement des Belles-Lettres & du bon goût, qu'à celui des Sciences naturelles. Les beautés littéraires n'ont pas beſoin d'être vûes long tems pour être ſenties; & comme les hommes ſentent avant que de penſer, ils doivent par la même raiſon juger ce qu'ils ſentent avant de juger ce qu'ils penſent. D'ailleurs, les Anciens n'étoient pas à beaucoup près ſi parfaits comme Philoſophes que comme Ecrivains. En effet, quoique dans l'ordre de nos idées les premieres opérations de la raiſon précedent les premiers efforts de l'imagination, celle-ci, quand elle a fait les premiers pas, va beaucoup plus vîte que l'autre: elle a l'avantage de travailler ſur des objets qu'elle enfante; au lieu que la raiſon forcée de ſe borner à ceux qu'elle a devant elle, & de s'arrêter à chaque inſtant, ne s'épuiſe que trop

trop ſouvent en recherches infructueuſes. L'univers & les réflexions ſont le premier livre des vrais Philoſophes; & les Anciens l'avoient ſans doute étudié: il étoit donc néceſſaire de faire comme eux; on ne pouvoit ſuppléer à cette étude par celle de leurs Ouvrages, dont la plûpart avoient été détruits, & dont un petit nombre mutilé par le tems ne pouvoit nous donner ſur une matiere auſſi vaſte que des notions fort incertaines & fort altérées.

LA Scholaſtique qui compoſoit toute la Science prétendue des ſiecles d'ignorance, nuiſoit encore aux progrès de la vraie Philoſophie dans ce premier ſiecle de lumiere. On étoit perſuadé depuis un tems, pour ainſi dire, immémorial, qu'on poſſédoit dans toute ſa pureté la doctrine d'Ariſtote, commentée par les Arabes, & altérée par mille additions abſurdes ou puériles; & on ne penſoit pas même à s'aſſûrer ſi cette Philoſophie barbare étoit réellement celle de ce grand homme, tant on avoit conçû de reſpect pour les Anciens. C'eſt ainſi qu'une foule de peuples nés & affermis dans leurs erreurs par l'éducation, ſe croyent d'autant plus ſincerement dans le chemin de la vérité, qu'il ne leur eſt même jamais venu en penſée de former ſur cela le moindre doute. Auſſi, dans le tems que pluſieurs Ecrivains, rivaux des Orateurs & des Poëtes Grecs, marchoient à côté de leurs modeles, ou peut-être même les ſurpaſſoient; la Philoſophie Grecque, quoique fort imparfaite, n'étoit pas même bien connue.

TANT de préjugés qu'une admiration a-

veugle pour l'antiquité contribuoit à entretenir, sembloient se fortifier encore par l'abus qu'osoient faire de la soûmission des peuples quelques Théologiens peu nombreux, mais puissans: je dis peu nombreux, car je suis bien éloigné d'étendre à un Corps respectable & très-éclairé une accusation qui se borne à quelques-uns de ses membres. On avoit permis aux Poëtes de chanter dans leurs Ouvrages les divinités du Paganisme, parce qu'on étoit persuadé avec raison que les noms de ces divinités ne pouvoient plus être qu'un jeu dont on n'avoit rien à craindre. Si d'un côté, la réligion des Anciens, qui animoit tout, ouvroit un vaste champ à l'imagination des beaux Esprits; de l'autre, les principes en étoient trop absurdes, pour qu'on appréhendât de voir ressusciter Jupiter & Pluton par quelque secte de Novateurs. Mais l'on craignoit, ou l'on paroissoit craindre les coups qu'une raison aveugle pouvoit porter au Christianisme: comment ne voyoit-on pas qu'il n'avoit point à redouter une attaque aussi foible? Envoyé du ciel aux hommes, la vénération si juste & si ancienne que les peuples lui témoignoient, avoit été garantie pour toûjours par les promesses de Dieu même. D'ailleurs, quelque absurde qu'une religion puisse être (reproche que l'impiété seule peut faire à la nôtre) ce ne sont jamais les Philosophes qui la détruisent: lors même qu'ils enseignent la vérité, ils se contentent de la montrer sans forcer personne à la reconnoître; un tel pouvoir n'appartient qu'à l'Etre tout-puissant: ce sont les hommes inspirés qui

qui éclairent le peuple, & les enthousiastes qui l'égarent. Le frein qu'on est obligé de mettre à la licence de ces derniers ne doit point nuire à cette liberté si nécessaire à la vraie Philosophie, & dont la religion peut tirer les plus grands avantages. Si le Christianisme ajoûte à la Philosophie les lumieres qui lui manquent, s'il n'appartient qu'à la Grace de soûmettre les incrédules, c'est à la Philosophie qu'il est réservé de les réduire au silence; & pour assûrer le triomphe de la Foi, les Théologiens dont nous parlons n'avoient qu'à faire usage des armes qu'on auroit voulu employer contre elle.

MAIS parmi ces mêmes hommes, quelques-uns avoient un intérêt beaucoup plus réel de s'opposer à l'avancement de la Philosophie. Faussement persuadés que la croyance des peuples est d'autant plus ferme, qu'on l'exerce sur plus d'objets différens, ils ne se contentoient pas d'exiger pour nos Mysteres la soûmission qu'ils méritent, ils cherchoient à ériger en dogmes leurs opinions particulieres; & c'étoit ces opinions mêmes, bien plus que les dogmes, qu'ils vouloient mettre en sûreté. Par là ils auroient porté à la religion le coup le plus terrible, si elle eût été l'ouvrage des hommes; car il étoit à craindre que leurs opinions étant une fois reconnues pour fausses, le peuple qui ne discerne rien, ne traitât de la même maniere les vérités avec lesquelles on avoit voulu les confondre.

D'AUTRES Théologiens de meilleure foi, mais aussi dangereux, se joignoient à ces premiers par d'autres motifs. Quoique la reli-

gion ſoit uniquement deſtinée à régler nos mœurs & notre foi, ils la croyoient faite pour nous éclairer auſſi ſur le ſyſtème du monde, c'eſt-à-dire, ſur ces matieres que le Tout-puiſſant a expreſſément abandonnées à nos diſputes. Ils ne faiſoient pas réflexion que les Livres ſacrés & les Ouvrages des Peres, faits pour montrer au peuple comme aux Philoſophes ce qu'il faut pratiquer & croire, ne devoient point ſur les queſtions indifférentes parler un autre langage que le peuple. Cependant le deſpotiſme théologique ou le préjugé l'emporta. Un Tribunal devenu puiſſant dans le Midi de l'Europe, dans les Indes, dans le Nouveau Monde, mais que la Foi n'ordonne point de croire, ni la Charité d'approuver, & dont la France n'a pû s'accoûtumer encore à prononcer le nom ſans effroi, condamna un célebre Aſtronome pour avoir ſoûtenu le mouvement de la Terre, & le déclara hérétique; à-peu-près comme le Pape Zacharie avoit condamné quelques ſiecles auparavant un Evêque, pour n'avoir pas penſé comme ſaint Auguſtin ſur les Antipodes, & pour avoir deviné leur exiſtence ſix cens ans avant que Chriſtophe Colomb les découvrît. C'eſt ainſi que l'abus de l'autorité ſpirituelle réunie à la temporelle forçoit la raiſon au ſilence; & peu s'en fallut qu'on ne défendît au genre humain de penſer.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)
page 241.

Suite de l'Hiſtoire de la Félicité.

VOus ne diſiez plus rien, dit Aldine à ſa mere, comment vous interrompit-elle ? Ma fille, lui répondit Zelamire, vous éprouverez peut-être un jour, que dans un tête à tête on n'eſt jamais interrompu davantage que lorſqu'on ne dit rien.

Je ne pus pas douter de mes ſentimens pour Almenidore, & je m'y ſerois livrée de plus en plus, ſi l'on ne m'eût pas avertie que cette Celenie que je croyois mon amie étoit ma rivale, & ma rivale préférée : on m'offrit de m'en convaincre, j'eus la foibleſſe d'y conſentir : on me cacha dans l'appartement même de Celenie, elle ne fut pas long-tems ſans y venir avec Almenidore ; la converſation ne fut pas longue, je le vis dans les bras d'une femme qu'il déchiroit ſi cruellement en ma préſence ; à ce ſpectacle, je penſai m'évanouir, ma fureur ſeule m'en empêcha. J'entendis le perfide me donner cent ridicules, & ſur-tout me plaiſanter ſur ma crédulité ; ma rivale faiſoit à chaque inſtant de grands éclats de rire, il n'y avoit que la joie qui interrompoit le plaiſir. J'eus la patience de les laiſſer ſortir ; je me crus corrigée, je n'étois qu'humiliée ; je bannis Almenidore ſans retour, il m'avoua qu'il n'avoit aucun gout pour Celenie, & il ne ſe juſtifia qu'en me diſant, que c'étoit une femme qui lui faiſoit du bien ; ce fut alors que j'appris pour la premiere fois que l'argent ſupplée ſouvent aux charmes ; je ſentis qu'on doit

doit plaindre les femmes qui en donnent, & méprifer celles qui en reçoivent: je quittai mon fiftême de fentiment pour trouver le bonheur, mais je ne fçus comment le remplacer, & je fus incertaine fi je me ferois dévote ou bel efprit, car il n'y a perfonne qui tous les ans n'ait le choix d'une réputation nouvelle.

UNE femme de notre voifinage qui étoit fage avec éclat, & tendre avec myftere, penfa m'attirer dans fon parti; elle avoit été affez belle pour avoir été trompée dans fa jeuneffe par plufieurs agréables; après en être devenue la fable, elle s'en étoit détachée & avoit fait les honneurs de fa nation à quelques Miniftres Etrangers qui l'avoient trouvée fort étrange; de-là elle s'étoit retirée dans une Province où elle fe livroit à des Officiers fubalternes, qu'elle entrelardoit pieufement de quelques bêtes à froc: car dans tous les tems les Moines ont été les troupes Auxiliaires des femmes dérangées; elle me confia tous fes fecrets, & m'avoua ingenûment qu'il n'y avoit que les réverends Peres qui euffent pû la fixer. Cela ne m'étonna point, elle n'étoit plus jolie, & quand une femme eft changée, elle ceffe d'être changeante.

JE ne me trouvai point affez voluptueufe pour me faire dévote, je me décidai pour le bel efprit; je vis bientôt que c'eft un état dans le monde; j'examinai les ouvrages de la plûpart de ceux qui avoient examiné mes actions; je fus recherchée, confiderée, citée: on vanta mes jugemens, & jamais mon juge-

jugement; à la fin je m'ennuyai de ne voir que des beaux esprits, qui très-souvent manquoient d'esprit ; je crus que je trouverois plutôt le bonheur avec des gens aimables; je voulus les attirer, je voulus les séduire, & sans m'en appercevoir je donnai dans la coquetterie; j'éprouvai que c'est un chemin où l'on trouve des fleurs & point de fruits: on marche toujours, l'on n'arrive jamais, & la réputation y fait naufrage en pure perte; je fus bien convaincue que ce n'étoit qu'un plaisir de dupe.

On ne se corrige que par les extrêmes, je voulus être réservée & je fus prude: je me mis entre les mains d'une petite femme qui avoit un air sec, un teint pâle, & une voix aiguë. Elle m'assura qu'elle avoit trouvé le bonheur; j'en fus surprise, je me défiois un peu du bonheur d'une femme sans rouge. Cependant je lui demandai en quoi il consistoit; dans la vertu, reprit-elle, avec un ton suffisant; venez chez moi, liez-vous avec mes sociétez, vous y trouverez cette Félicité qui vous est inconnue; je la suivis & je m'en repentis, je me trouvai confondue avec un amas de Comeres, qui avoient le maintien droit & l'esprit gauche; vives par tempérament, & béguculles par décence; elles prononçoient le nom de vertu, même en s'y dérobant; elles succomboient plus au danger de l'occasion qu'au charme du penchant; mais leur foiblesse passée, elles reprenoient leur fierté pour en accabler froidement celui qui venoit de la faire disparoître; je renonçai à ce bonheur, je m'étois

en-

ennuyée de la coquetterie qui est une fausseté gaye; je fus révoltée de la pruderie, qui est une fausseté triste & tracassiere: car la tracasserie n'habite que chez les prudes, & chez les grands.

Je m'étois si souvent trompée que je ne sçus plus à quoi me déterminer; rien n'humilie tant la vanité, que les méprises de l'amour-propre; je tirai cependant un jugement favorable de ce qu'aucune de mes fautes n'avoit pû me plaire: on n'est jamais sans espérance de trouver la vérité lorsqu'on n'a pas rencontré une erreur qui contente. Je voulus essayer de vivre plus en société avec votre pere, il s'y prêta avez assez de graces, il ne vécut avec moi ni comme mari, ni comme ami, mais comme une conoissance aimable, nous ne nous estimions pas assez pour vivre ensemble, il me disoit des choses galantes, qui cependant n'avoient aucun objet; en un mot, il se conduisoit comme un homme qui n'a ni droits ni prétentions; je me souviens qu'un jour il me trouva lisant une brochure intitulée, *le ne sais quoi*; je connois cet Ouvrage, me dit-il, l'Auteur y fait un grand éloge de ce je ne sais quoi, & l'Auteur a tort; le je ne sai quoi est toujours vû en beau, & seroit toujours vû en laid, si on le connoissoit bien. C'est à tort que l'on nomme ainsi le trouble de deux cœurs qui voudroient s'unir. Qu'un Amant adore une femme aimable, ce qu'il sent pour elle, il sait bien quoi; ce qu'il voudroit lui dire, il sait fort bien quoi, & ce qu'il voudroit faire pour lui en donner des preuves, il sait encore

core mieux quoi. Cette femme que je suppose n'avoir jamais aimé, eſt touchée de l'amour de cet Amant; elle nous tromperoit ſi elle nous diſoit qu'elle ne ſait pas ce que c'eſt que ce ſentiment qui ſe développe en elle; elle y réſiſte, elle veut l'éviter, elle ſait bien pourquoi. Quel eſt donc ce je ne ſais quoi, lui dis-je? C'eſt, me répondit-il, le ſerment qu'une femme fait d'aimer ſon mari qu'elle ne connoît point: comme il n'eſt fondé ſur rien, c'eſt déja un je ne ſais quoi; c'eſt le plaiſir que le mari prétend lui procurer qui eſt encore un je ne ſais quoi, parce qu'il n'y a que l'amour ſeul, qui n'eſt preſque jamais entr'eux, qui fait ſavoir ce que c'eſt que ce bonheur: c'eſt la jalouſie de ce mari qui eſt ſouvent fondée ſur je ne ſais quoi, & ſon deshonneur prétendu attaché à la conduite de ſa femme, qui eſt le plus je ne ſais quoi de tous. Ainſi puiſque vous voulez le ſavoir, le je ne ſais quoi eſt le génie des maris.

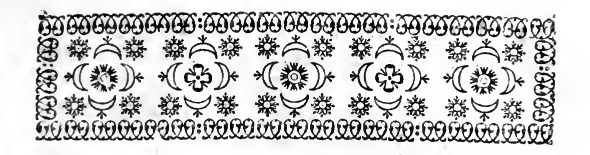
Je ne pus m'empêcher de rire de cette peinture, ſur-tout dans la bouche de Themidore; je ne ſais rien de plus ridicule qu'un mari petit maître, ſes façons legeres ſemblent défier une femme d'avoir un attachement; je ne conçois pas que ce puiſſe être une vertu que de ne lui pas manquer, puiſque c'eſt une juſtice que de lui être infidéle. Enfin, Themidore eut aſſez peu de ménagemens pour vouloir me racommoder avec Almenidore, j'en fus ſurpriſe, je l'avoue, & le peu d'obſtacles qu'il trouva en moi, me fit ſentir ſon imprudence. On arrangea

rangea un ſouper ; Almenidore m'y parut plus volage & plus aimable que jamais ; Celenie y étoit auſſi ; elle n'aimoit plus Almenidore, & s'amuſoit toujours avec lui ; le goût qu'il lui avoit inſpiré étoit totalement paſſé, elle ne s'en cachoit pas. Voilà la différence qui eſt toujours dans la conduite des hommes & des femmes ; un homme qui a une affaire réglée, ne ſe fait pas un ſcrupule de ſaiſir toutes les occaſions que le hazard lui donne. Une femme eſt plus délicate, mais elle aime peut-être moins long-tems ; en général, les femmes ſont plus inconſtantes, & les hommes plus infidéles.

NOTRE ſouper fut charmant, Celenie fut auſſi gaye qu'une femme qui ne doit ſes conquêtes qu'à ſa beauté ; je devins ſon intime amie, & je ſentis que cette union entraînoit néceſſairement le pardon d'Almenidore ; je ne pus cependant pas m'empêcher de lui faire des reproches très-amers, mais il me répondit que cette avanture n'étoit qu'un badinage : ce mot occaſionna une diſſertation qui fut appuyée ſur pluſieurs exemples, & ces exemples me démontrerent clairement qu'à moins que d'aſſaſſiner, tout eſt badinage dans le monde.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)

page 251.



PETIT RESERVOIR.

(Suite du Diſcours précédent.)

PENDANT que des adverſaires peu inſtruits ou mal intentionnés faiſoient ouvertement la guerre à la Philoſophie, elle ſe réfugioit, pour ainſi dire, dans les Ouvrages de quelques grands hommes, qui, ſans avoir l'ambition dangereuſe d'arracher le bandeau des yeux de leurs contemporains, préparoient de loin dans l'ombre & le ſilence la lumiere dont le monde devoit être éclairé peu-à-peu & par degrés inſenſibles.

A la tête de ces illuſtres perſonnages doit être placé l'immortel Chancelier d'Angleterre, FRANÇOIS BACON, dont les Ouvrages ſi juſtement eſtimés, & plus eſtimés pourtant qu'ils ne ſont connus, méritent encore plus notre lecture que nos éloges. A conſidérer les vûes ſaines & étendues de ce grand homme, la multitude d'objets ſur

lesquels son esprit s'est porté, la hardiesse de son style qui réunit par-tout les plus sublimes images avec la précision la plus rigoureuse, on seroit tenté de le regarder comme le plus grand, le plus universel, & le plus éloquent des Philosophes. Bacon, né dans le sein de la nuit la plus profonde, sentit que la Philosophie n'étoit pas encore, quoique bien des gens sans doute se flatassent d'y exceller; car plus un siecle est grossier, plus il se croit instruit de tout ce qu'il peut savoir. Il commença donc par envisager d'une vûe générale les divers objets de toutes les Sciences naturelles; il partagea ces Sciences en différentes branches, dont il fit l'énumération la plus exacte qu'il lui fut possible: il examina ce que l'on savoit déjà sur chacun de ces objets, & fit le catalogue immense de ce qui restoit à découvrir: c'est le but de son admirable Ouvrage *de la dignité & de l'accroissement des connoissances humaines*. Dans son *nouvel organe des Sciences*, il perfectionne les vûes qu'il avoit données dans le premier Ouvrage; il les porte plus loin, & fait connoître la nécessité de la Physique expérimentale, à laquelle on ne pensoit point encore. Ennemi des systèmes, il n'envisage la Philosophie que comme cette partie de nos connoissances, qui doit contribuer à nous rendre meilleurs ou plus heureux: il semble la borner à la Science des choses utiles, & recommende par-tout l'étude de la Nature. Ses autres Ecrits sont formés sur le même plan;

plan; tout, jusqu'à leurs titres, y annonce l'homme de génie, l'esprit qui voit en grand. Il y recueille des faits, il y compare des expériences, il en indique un grand nombre à faire; il invite les Savans à étudier & à perfectionner les Arts, qu'il regarde comme la partie la plus relevée & la plus essentielle de la Science humaine : il expose avec une simplicité noble *ses conjectures & ses pensées* sur les différens objets dignes d'intéresser les hommes; & il eût pû dire, comme ce vieillard de Térence, que rien de ce qui touche l'humanité ne lui étoit étranger. Science de la Nature, Morale, Politique, Oeconomique, tout semble avoir été du ressort de cet esprit lumineux & profond; & l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou des richesses qu'il répand sur tous les sujets qu'il traite, ou de la dignité avec laquelle il en parle. Ses Ecrits ne peuvent être mieux comparés qu'à ceux d'Hippocrate sur la Medecine; & ils ne seroient ni moins admirés, ni moins admirés, ni moins lûs, si la culture de l'esprit étoit aussi chere au genre humain que la conservation de la santé. Mais il n'y a que les Chefs de secte en tout genre dont les Ouvrages puissent avoir un certain éclat; Bacon n'a pas été du nombre, & la forme de sa Philosophie s'y opposoit. Elle étoit trop sage pour étonner personne; la Scholastique qui dominoit de son tems, ne pouvoit être renversée que par des opinions hardies & nouvelles; & il n'y a pas d'apparence qu'un Philosophe, qui se

contente de dire aux hommes, *voilà le peu que vous avez appris, voici ce qui vous reste à chercher*, soit destiné à faire beaucoup de bruit parmi ses contemporains. Nous oserions même faire quelque reproche au Chancelier Bacon d'avoir été peut-être trop timide, si nous ne savions avec quelle retenue, & pour ainsi dire, avec quelle superstition, on doit juger un génie si sublime. Quoiqu'il avoüe que les Scholastiques ont énervé les Sciences par leurs questions minutieuses, & que l'esprit doit sacrifier l'étude des êtres généraux à celle des objets particuliers, il semble pourtant par l'emploi fréquent qu'il fait des termes de l'Ecole, quelquefois même par celui des principes scholastiques, & par des divisions & subdivisions dont l'usage étoit alors fort à la mode, avoir marqué un peu trop de ménagement ou de déférence pour le goût dominant de son siecle. Ce grand homme, après avoir brisé tant de fers, étoit encore retenu par quelques chaînes qu'il ne pouvoit ou n'osoit rompre.

Nous déclarerons ici que nous devons principalement au Chancelier Bacon l'Arbre encyclopédique dont nous avons déja parlé au long, & que l'on trouvera à la fin de ce Discours. Nous en avions fait l'aveu en plusieurs endroits du *Prospectus*, nous y revenons encore, & nous ne manquerons aucune occasion de le répéter. Cependant nous n'avons pas crû devoir suivre de point en point le grand homme que nous reconnoissons ici pour notre maître. Si nous n'avons pas placé, comme

me lui, la raison après l'imagination, c'est que nous avons suivi dans le Systême encyclopédique l'ordre métaphysique des opérations de l'Esprit, plûtôt que l'ordre historique de ses progrès depuis la renaissance des Lettres; ordre que l'illustre Chancelier d'Angleterre avoit peut-être en vûe jusqu'à un certain point, lorsqu'il faisoit, comme il le dit, le cens & le dénombrement des connoissances humaines. D'ailleurs, le plan de Bacon étant différent du nôtre, & les Sciences ayant fait depuis de grands progrès, on ne doit pas être surpris que nous ayons pris quelquefois une route différente.

Ainsi, outre les changemens que nous avons faits dans l'ordre de la distribution générale, & dont nous avons déjà exposé les raisons, nous avons à certains égards poussé les divisions plus loin, sur-tout dans la partie de Mathématique & de Physique particuliere; d'un autre côté, nous nous sommes abstenus d'étendre au même point que lui, la division de certaines Sciences dont il suit jusqu'aux derniers rameaux. Ces rameaux qui doivent proprement entrer dans le corps de notre Encyclopédie, n'auroient fait, à ce que nous croyons, que charger assez inutilement le Systême général. On trouvera immédiatement après notre Arbre encyclopédique celui du Philosophe Anglois; c'est le moyen le plus court & le plus facile de faire distinguer ce qui nous appartient d'avec ce que nous avons emprunté de lui.

Au Chancelier Bacon succéda l'illustre Descartes. Cet homme rare dont la for-

tune a tant varié en moins d'un ſiecle, avoit tout ce qu'il falloit pour changer la face de la Philoſophie; une imagination forte, un eſprit très-conſéquent, des connoiſſances puiſées dans lui-même plus que dans les Livres, beaucoup de courage pour combattre les préjugés les plus généralement reçus, & aucune eſpece de dépendance qui le forçât à les ménager. Auſſi éprouva-t-il de ſon vivant même ce qui arrive pour l'ordinaire à tout homme qui prend un aſcendant trop marqué ſur les autres. Il fit quelques enthouſiaſtes, & eut beaucoup d'ennemis. Soit qu'il connût ſa nation ou qu'il s'en défiât ſeulement, il s'étoit refugié dans un pays entierement libre pour y méditer plus à ſon aiſe. Quoiqu'il penſât beaucoup moins à faire des diſciples qu'à les mériter, la perſécution alla le chercher dans ſa retraite; & la vie cachée qu'il menoit ne put l'y ſouſtraire. Malgré toute la ſagacité qu'il avoit employée pour prouver l'exiſtence de Dieu, il fut accuſé de la nier par des Miniſtres qui peut-être ne la croyoient pas. Tourmenté & calomnié par des étrangers, & aſſez mal accueilli de ſes compatriotes, il alla mourir en Suede, bien éloigné ſans doute de s'attendre au ſuccès brillant que ſes opinions auroient un jour.

On peut conſidérer Deſcartes comme Géometre ou comme Philoſophe. Les Mathématiques, dont il ſemble avoir fait aſſez peu de cas, font néanmoins aujourd'hui la partie la plus ſolide & la moins conteſtée de ſa gloire. L'Algebre créée en quelque manie-

niere par les Italiens, & prodigieusement augmentée par notre illustre VIETE, a reçu entre les mains de Descartes de nouveaux accroissemens. Un des plus considérables est sa méthode des Indéterminées, artifice très-ingénieux & très-subtil, qu'on a sû appliquer depuis à un grand nombre de recherches. Mais ce qui a sur-tout immortalisé le nom de ce grand homme, c'est l'application qu'il a sû faire de l'Algebre à la Géométrie; idée des plus vastes & des plus heureuses que l'esprit humain ait jamais eues, & qui sera toûjours la clé des plus profondes recherches, non seulement dans la Géométrie sublime, mais dans toutes les Sciences physico-mathématiques.

COMME Philosophe, il a peut-être été aussi grand, mais il n'a pas été si heureux. La Géométrie qui par la nature de son objet doit toujours gagner sans perdre, ne pouvoit manquer, étant maniée par un aussi grand génie, de faire des progrès très-sensibles & apparens pour tout le monde. La Philosophie se trouvoit dans un état bien différent, tout y étoit à commencer; & que ne coûtent point les premiers pas en tout genre? Le mérite de les faire dispense de celui d'en faire de grands. Si Descartes qui nous a ouvert la route, n'y a pas été aussi loin que ses Sectateurs le croyent, il s'en faut beaucoup que les Sciences lui doivent aussi peu que le prétendent ses adversaires. Sa Méthode seule auroit suffi pour le rendre immortel; sa Dioptrique est la plus grande & la plus bel-

le application qu'on eût faite encore de la Géométrie à la Phyſique; on voit enfin dans ſes ouvrages, même les moins lûs maintenant, briller par tout le génie inventeur. Si on juge ſans partialité ces tourbillons devenus aujourd'hui preſque ridicules, on conviendra, j'oſe le dire, qu'on ne pouvoit alors imaginer mieux: les obſervations aſtronomiques qui ont ſervi à les détruire étoient encore imparfaites, ou peu conſtatées; rien n'étoit plus naturel que de ſuppoſer un fluide qui tranſportât les planetes; il n'y avoit qu'une longue ſuite de phénomènes, de raiſonnemens & de calculs, & par conſéquent une longue ſuite d'années, qui pût faire renoncer à une théorie ſi ſéduiſante. Elle avoit d'ailleurs l'avantage ſingulier de rendre raiſon de la gravitation des corps par la force centrifuge du Tourbillon même: & je ne crains point d'avancer que cette explication de la peſanteur eſt une des plus belles & des plus ingénieuſes hypotheſes que la Philoſophie ait jamais imaginées. Auſſi a-t-il fallu pour l'abandonner, que les Phyſiciens ayent été entrainés comme malgré eux par la Théorie des forces centrales, & par des expériences faites long-tems après. Reconnoiſſons donc que Deſcartes, forcé de créer une Phyſique toute nouvelle, n'a pû la créer meilleure; qu'il a fallu, pour ainſi dire, paſſer par les tourbillons pour arriver au vrai ſyſtême du monde; & que s'il s'eſt trompé ſur les loix du mouvement, il a du moins deviné le premier qu'il devoit y en avoir.

Sa Métaphysique, aussi ingénieuse & aussi nouvelle que sa Physique, a eu le même sort à peu-près; & c'est aussi à peu-près par les mêmes raisons qu'on peut la justifier; car telle est aujourd'hui la fortune de ce grand homme, qu'après avoir eu des sectateurs sans nombre, il est presque réduit à des apologistes. Il se trompa sans doute en admettant les idées innées: mais s'il eût retenu de la secte Péripatéticienne la seule vérité qu'elle enseignoit sur l'origine des idées par les sens, peut-être les erreurs qui deshonoroient cette vérité par leur alliage, auroient été plus difficiles à déraciner. Descartes a osé du moins montrer aux bons esprits à secoüer le joug de la scholastique, de l'opinion, de l'autorité, en un mot des préjugés & de la barbarie; & par cette révolte dont nous recueillons aujourd'hui les fruits, la Philosophie a reçu de lui un service, plus difficile peut-être à rendre que tous ceux qu'elle doit à ses illustres successeurs. On peut le regarder comme un chef de conjurés, qui a eu le courage de s'élever le premier contre une puissance despotique & arbitraire, & qui en préparant une révolution éclatante, a jetté les fondemens d'un gouvernement plus juste & plus heureux qu'il n'a pû voir établi. S'il a fini par croire tout expliquer, il a du moins commencé par douter de tout; & les armes dont nous nous servons pour le combattre ne lui en appartiennent pas moins, parce que nous les tournons contre lui. D'ailleurs, quand les opinions absurdes sont invétérées, on est

quelquefois forcé, pour desabuser le genre humain, de les remplacer par d'autres erreurs, lorsqu'on ne peut mieux faire. L'incertitude & la vanité de l'esprit sont telles, qu'il a toûjours besoin d'une opinion à laquelle il se fixe: c'est un enfant à qui il faut présenter un joüet pour lui enlever une arme dangereuse; il quittera de lui-même ce joüet quand le tems de la raison sera venu. En donnant ainsi le change aux Philosophes ou à ceux qui croyent l'être, on leur apprend du moins à se défier de leurs lumieres, & cette disposition est le premier pas vers la vérité. Aussi Descartes a-t-il été persécuté de son vivant, comme s'il fût venu l'apporter aux hommes.

(La Suite dans le Num. suivant.)

page 257.



Suite de l'Histoire de la Félicité.

NOtre partie fut fuivie de plufieurs autres, Themidore plut à Celenie; heureufement pour elle Themidore avoit beaucoup perdu au jeu, il avoit befoin de reffources; par conféquent, il trouva que Celenie avoit encore de la fraîcheur. Il fe vanta de nos foupers, il lui paroiffoit délicieux de fe trouver en partie quarrée avec fa femme; il avoit une maifon de campagne, nous y allames paffer quelques jours; Almenidore à force de m'amufer recommença à m'occuper; il étoit fi gai quand il me voyoit que j'étois trifte, quand je ne le voyois pas; je croyois même que ma trifteffe faifoit partie de ma reconnoiffance; Celenie étoit ordinairement prefente à tous nos entretiens; Almenidore me demanda un jour fi nous ne pouvions pas nous en paffer, je répondis que cela étoit impoffible, & cependant depuis cette queftion je la trouvai toujours de trop: je lui faifois plus de politeffes & moins d'amitiés; plus elle m'importunoit, plus je voulois le lui cacher; je croyois lui faire des careffes, & je ne lui faifois que des complimens; apparemment qu'elle s'en apperçut: elle manqua un jour au rendez-vous, je me trouvai feule avec Almenidore: je fus d'abord effrayée: il me donna tant de paroles d'honneur qu'il feroit fage, qu'il me raffura: le tems étoit beau, il me propofa une promenade:

je

je crus après tous les fermens la pouvoir hazarder. Il commença adroitement par être fort enjoué; en m'amufant, il étourdit mes craintes infenfiblement, il fit tourner la converfation fur le fentiment; il avança des propofitions que je voulois refuter, il les foutint; en les prouvant, il fe rendit intéreffant; je l'écoutai, je devins rêveufe, & je ne répondis qu'en foupirant, je m'apperçus de mon trouble; je voulus retourner fur mes pas, mais nous nous étions égarés dans le parc qui étoit fort grand & que je ne connoiffois pas. Voilà qui eft affreux, m'écriai-je, que va-t-on penfer de moi? en vérité cela n'eft pas raifonnable. Ah, me dit-il, vous ne vous êtes tant écartée que par diftraction : il eft vrai, repris-je, que ce n'étoit que dans la vûe de faire de l'exercice; pour moi, pourfuivit-il, je ne me fuis égaré que parce que je ne pouvois pas faire autrement: je fuis attentif à vous regarder, à vous entendre, à vous perfuader que je ne m'apperçois ni du lieu où je fuis ni des routes qui peuvent m'y avoir conduit: à vous dire le vrai, Madame, continua-t-il, quand j'ai l'honneur d'être avec vous, je fonge beaucoup plus à faire mon chemin qu'à retrouver le vôtre.

ALMENIDORE, repliquai-je, voilà un propos qui ne va qu'à une petite maîtreffe, je fuis fâchée que vous me regardiez comme telle; il s'en faut bien, Madame, reprit-il auffi-tôt, fi je ne vous aimois pas, il y a long-tems que je vous aurois convaincue; mais en effet, lui dis-je, pour détourner la con-

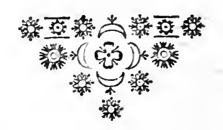
conversation, je crois que vous avez abusé bien des femmes; celle qui les venge, me répondit-il, me les fait oublier. Je m'apperçus qu'il rougit en disant ces mots, je ne fis pas semblant de le remarquer; au contraire, je lui reprochai d'avoir été toujours trop entreprenant, & de s'être déclaré trop brusquement: lorsque j'en agissois ainsi, repartit-il, je n'aimois pas; j'éprouve que lorsqu'on a une véritable passion, on n'ose pas la faire deviner. Almenidore, dis-je, d'un air un peu troublé, changeons de conversation; vous voyez bien que vous en êtes l'objet, répondit-il, en me baisant la main! Ah Monsieur, lui dis-je en la retirant assez brusquement, mais cependant pas autant que je l'aurois pû, je ne puis pas souffrir ces façons-là. Voilà la premiere fois, poursuivit-il, que je vois une femme aimable s'offenser vivement de la justice qu'on lui rend. Ce mot de vivement est de trop, repliquai-je, je serois très-mécontente de moi si je ne me fâchois pas froidement: c'est-a-dire, reprit-il, que vous me méprisez: mais Monsieur, m'écriai-je, où avez-vous pris qu'on vous méprise? c'est dans votre sang froid, dit-il, qui est insultant à force d'être dédaigneux. Ne diroit-on pas, répondis-je, que l'estime & l'amitié sont quelque chose de bien chaud? je vous estime, Monsieur, je veux bien être votre amie, mais il faut que vous ayez la bonté de vouloir bien en rester là. Je voudrois pouvoir vous obéïr, répondit-il, mais cela n'est pas en moi. Ainsi je ferai mieux de pren-

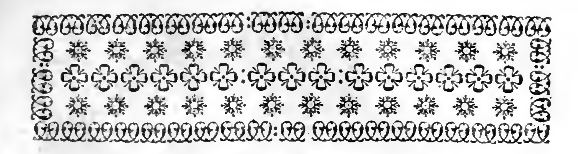
prendre demain la poſte & de m'en retourner. Comment, Monſieur, lui dis-je, vous prétendriez me laiſſer ici entre Celenie & mon Mari? en vérité vous voulez me faire joüer un joli perſonnage; Madame, repliqua-t-il, je vous en propoſois un autre qui n'étoit pas ſi indécent; Almenidore, lui dis-je, aſſeyons-nous & parlons ſenſément; j'y conſens, reprit-il. (Je fis une faute de m'aſſeoir, & je ne vous le dis, ma fille, que pour vous avertir d'y prendre garde quand vous ſerez ſeule avec un homme.) Eh bien Madame, me dit Almenidore, me voilà prêt à vous entendre: parlez-moi avec vérité, lui dis-je, quel eſt votre but? mon but, reprit-il, étoit de vous plaire, je vois que je n'y parviendrai pas à preſent, mon deſſein eſt de ne vous plus aimer; je ſens trop que le ſecond projet ne réuſſira pas mieux que le premier; mais, m'écriai-je, quelle eſt cette idée là de m'aimer? car je jurerois que cet amour s'irrite par la contradiction & ne doit rien au ſentiment: Ah Madame, me dit-il, ne m'accablez pas par vos doutes, c'eſt bien aſſez de vos rigueurs: par exemple, lui dis-je, pour le conſoler un peu, je vous crois un fort honnête homme, mais je vous juge bien léger. Eſt-ce à vous, Madame, reprit-il, à reprocher des défauts dont vous corrigez? il me prit la main, je la lui laiſſai, il la baiſa, je me troublai, je m'en apperçus: apparemment que je me défendois mal, car Almenidore me preſſoit davantage, mais cependant avec une vivacité mêlée

lée de crainte: je voulus l'intimider encore en feignant de me fâcher. Ah pour le coup, Monsieur, lui dis-je, c'est pousser le manque de respect trop loin: il se rallentit à ces mots, j'étois rouge, il l'imputa à ma colere, je crois qu'il se trompoit; il me demanda le sujet qui m'irritoit, je le traitai d'impertinent: ce mot le rendit immobile & son immobilité me rendit la raison: j'eus honte d'avoir été si près du danger, je prenois le parti de m'éloigner lorsque j'apperçus très près de nous Themidore assis sur le gazon à côté de Celenie, il ne me dit rien, mais je crus remarquer qu'il me railloit par ses regards; je commençai à craindre qu'il n'eût été à portée d'entendre notre conversation, & je n'en pus pas douter le lendemain, car il nous proposa une promenade & nous conduisit dans le même endroit où nous trouvames un poteau nouvellement placé, sur lequel je vis ces mots écrits en très gros caracteres; *route de l'occasion perdue*; il y a peu d'allées couvertes, dit-il à Almenidore, qui portent le nom de celle-là; Almenidore fut interdit & je fus confonduë; nous quittames la campagne le lendemain, je ne cessai pas de faire des réflexions; je m'accablai moi-même de reproches; la certitude où j'étois que Themidore étoit instruit de ma foiblesse, me le rendit insupportable: je lui déclarai que j'étois entierement dégoutée du monde, & que je voulois me retirer dans une de ses terres: nous nous séparames amicalement, je le priai de m'oublier, je cherchai un azile dans l'Ab-

l'Abbaye de... où sous le nom d'Elmasie, je touchai la pension que je m'étois reservée; j'appris depuis ce tems toutes les adversités de Thémidore, j'en fus attendrie; j'oubliai tous ses procédés, je pense que dès que l'on est malheureux, on cesse d'avoir tort: nous nous sommes retrouvés, nous nous sommes réunis, nous sommes convenus de nos foiblesses, les avoüer c'est vouloir s'en corriger: depuis que nous vivons, je sens le calme renaître dans mon ame, je commence à connoître que je suis dans la route du bonheur: deux époux se retrouvent toujours, il n'y a qu'un amour pur qui puisse rendre constamment heureux: nous jouissons d'une félicité parfaite parce que nous jouissons de nous-mêmes, & que nous sommes parvenus à nous estimer. Après ce récit, Aldine tint ce discours à Zelamire: ma mere, je vous suis assurément bien obligée de vos instructions, j'espere que vos expériences me suffiront, mais je ne puis m'empêcher de vous dire que vous l'avez échappé belle.

Fin de l'Histoire de la Félicité.





PETIT RESERVOIR.

(Suite du Discours précédent.)

NEWTON, à qui la route avoit été préparée par HUYGHENS, parut enfin, & donna à la Philosophie une forme qu'elle semble devoir conserver. Ce grand génie vit qu'il étoit tems de bannir de la Physique les conjectures & les hypothèses vagues, ou du moins de ne les donner que pour ce qu'elles valoient, & que cette Science devoit être uniquement soumise aux expériences & à la Géométrie. C'est peut-être dans cette vûe qu'il commença par inventer le calcul de l'Infini & la méthode des Suites, dont les usages si étendus dans la Géométrie même, le sont encore davantage pour déterminer les effets compliqués que l'on observe dans la Nature, où tout semble s'exécuter par des especes de progressions infinies. Les expériences de la pésanteur, & les observations de Kepler, firent découvrir au Philosophe Anglois la for-

ce qui retient les planetes dans leurs orbites. Il enseigna tout ensemble & à distinguer les causes de leurs mouvemens, & à les calculer avec une exactitude qu'on n'auroit pû exiger que du travail de plusieurs siecles. Créateur d'une Optique toute nouvelle, il fit connoître la lumiere aux hommes en la décomposant. Ce que nous pourrions ajoûter à l'éloge de ce grand Philosophe, seroit fort au-dessous du témoignage universel qu'on rend aujourd'hui à ses découvertes presque innombrables, & à son génie tout à la fois étendu, juste & profond. En enrichissant la Philosophie par une grande quantité de biens réels, il a mérité sans doute toute sa reconnoissance; mais il a peut-être plus fait pour elle en lui apprenant à être sage, & à contenir dans de justes bornes cette espece d'audace que les circonstances avoient forcé Descartes à lui donner. Sa Théorie du monde (car je ne veux pas dire son Systême) est aujourd'hui si généralement reçue, qu'on commence à disputer à l'auteur l'honneur de l'invention, parce qu'on accuse d'abord les grands hommes de se tromper, & qu'on finit par les traiter de plagiaires. Je laisse à ceux qui trouvent tout dans les ouvrages des anciens, le plaisir de découvrir dans ces ouvrages la gravitation des planetes, quand elle n'y seroit pas; mais en supposant même que les Grecs en ayent eu l'idée, ce qui n'étoit chez eux qu'un systême hasardé & romanesque, est devenu une démonstration dans les mains de Newton: cette démonstration qui n'appartient qu'à lui fait le mérite

réel

réel de ſa découverte ; & l'attraction ſans un tel appui ſeroit une hypothèſe comme tant d'autres. Si quelqu'Ecrivain célebre s'aviſoit de prédire aujourd'hui ſans aucune preuve qu'on parviendra un jour à faire de l'or, nos deſcendans auroient-ils droit ſous ce prétexte de vouloir ôter la gloire du grand œuvre à un Chimiſte qui en viendroit à bout? Et l'invention des lunettes en appartiendroit-elle moins à ſes auteurs, quand même quelques anciens n'auroient pas cru impoſſible que nous étendiſſions un jour la ſphere de notre vûe?

D'AUTRES Savans croyent faire à Newton un reproche beaucoup plus fondé, en l'accuſant d'avoir ramené dans la Phyſique les *qualités occultes* des Scholaſtiques & des anciens Philoſophes. Mais les Savans dont nous parlons ſont-ils bien ſûrs que ces deux mots, vuides de ſens chez les Scholaſtiques, & deſtinés à marquer un Etre dont ils croyoient avoir l'idée, fuſſent autre choſe chez les anciens Philoſophes que l'expreſſion modeſte de leur ignorance? Newton qui avoit étudié la Nature, ne ſe flattoit pas d'en ſçavoir plus qu'eux ſur la cauſe premiere qui produit les phénomènes; mais il n'employa pas le même langage, pour ne pas révolter des contemporains qui n'auroient pas manqué d'y attacher une autre idée que lui. Il ſe contenta de prouver que les tourbillons de Deſcartes ne pouvoient rendre raiſon du mouvement des planetes; que les phénomènes & les loix de la Mechanique s'uniſſoient pour les renverſer; qu'il y a une force par

laquelle les planetes tendent les unes vers les autres, & dont le principe nous eſt entierement inconnu. Il ne rejetta point l'impulſion; il ſe borna à demander qu'on s'en ſervît plus heureuſement qu'on n'avoit fait juſqu'alors pour expliquer les mouvemens des planetes: ſes deſirs n'ont point encore été remplis, & ne le feront peut-être de long-tems. Après tout, quel mal auroit-il fait à la Philoſophie, en nous donnant lieu de penſer que la matiere peut avoir des propriétés que nous ne lui ſoupçonnions pas, & en nous deſabuſant de la confiance ridicule où nous ſommes de les connoître toutes?

A l'égard de la Métaphyſique, il paroît que Newton ne l'avoit pas entierement négligée. Il étoit trop grand Philoſophe pour ne pas ſentir qu'elle eſt la baſe de nos connoiſſances, & qu'il faut chercher dans elle ſeule des notions nettes & exactes de tout: il paroît même par les ouvrages de ce profond Géometre, qu'il étoit parvenu à ſe faire de telles notions ſur les principaux objets qui l'avoient occupé. Cependant, ſoit qu'il fût peu content lui-même des progrès qu'il avoit faits à d'autres égards dans la Métaphyſique, ſoit qu'il crût difficile de donner au genre humain des lumieres bien ſatisfaiſantes ou bien étendues ſur une ſcience trop ſouvent incertaine & contentieuſe, ſoit enfin qu'il craignît qu'à l'ombre de ſon authorité on n'abuſat de ſa Métaphyſique comme on avoit abuſé de celle de Deſcartes pour ſoutenir des opinions dangereuſes ou erronées, il s'abſtint preſque abſolument d'en

par

parler dans ceux de ſes écrits qui ſont le plus connus ; & on ne peut guere apprendre ce qu'il penſoit ſur les différens objets de cette ſcience, que dans les ouvrages de ſes diſciples. Ainſi comme il n'a cauſé ſur ce point aucune révolution, nous nous abſtiendrons de le conſidérer de ce côté-là.

Ce que Newton n'avoit oſé, ou n'auroit peut-être pû faire, Locke l'entreprit & l'exécuta avec ſuccès. On peut dire qu'il créa la Métaphyſique à peu près comme Newton avoit créé la Phyſique. Il conçut que les abſtractions & les queſtions ridicules qu'on avoit juſqu'alors agitées, & qui avoient fait comme la ſubſtance de la Philoſophie, étoient la partie qu'il falloit ſur-tout proſcrire. Il chercha dans ces abſtractions & dans l'abus des ſignes les cauſes principales de nos erreurs, & les y trouva. Pour connoitre notre ame, ſes idées & ſes affections, il n'étudia point les livres, parce qu'ils l'auroient mal inſtruit ; il ſe contenta de deſcendre profondement en lui-même ; & après s'être, pour ainſi dire, contemplé longtems, il ne fit dans ſon Traité de l'entendement humain que préſenter aux hommes le miroir dans lequel il s'étoit vû. En un mot il réduiſit la Métaphyſique à ce qu'elle doit être en effet, la Phyſique expérimentale de l'ame ; eſpece de Phyſique très-différente de celle des corps non-ſeulement par ſon objet, mais par la maniere de l'enviſager. Dans celle-ci on peut découvrir, & on découvre ſouvent des phénomènes inconnus ; dans l'autre les faits auſſi anciens que

le monde exiſtent également dans tous les hommes: tant pis pour qui croit en voir de nouveaux. La Métaphyſique raiſonnable ne peut conſiſter, comme la Phyſique expérimentale, qu'à raſſembler avec ſoin tous ces faits, à les réduire en un corps, à expliquer les uns par les autres, en diſtinguant ceux qui doivent tenir le premier rang & ſervir comme de baſe. En un mot les principes de la Métaphyſique, auſſi ſimples que les axiomes, ſont les mêmes pour les Philoſophes & pour le Peuple. Mais le peu de progrès que cette Science a fait depuis ſi longtems, montre combien il eſt rare d'appliquer heureuſement ces principes, ſoit par la difficulté que renferme un pareil travail, ſoit peut-être auſſi par l'impatience naturelle qui empêche de s'y borner. Cependant le titre de Métaphyſicien & même de grand Métaphyſicien eſt encore aſſez commun dans notre ſiecle; car nous aimons à tout prodiguer: mais qu'il y a peu de perſonnes véritablement dignes ce nom! Combien y en a-t-il qui ne le méritent que par le malheureux talent d'obſcurcir avec beaucoup de ſubtilité des idées claires, & de préférer dans les notions qu'ils ſe forment l'extraordinaire au vrai, qui eſt toujours ſimple? Il ne faut pas s'étonner après cela ſi la plûpart de ceux qu'on appelle *Métaphyſiciens* font ſi peu de cas les uns des autres. Je ne doute point que ce titre ne ſoit bientôt une injure pour nos bons eſprits, comme le nom de Sophiſte, qui pourtant ſignifie *Sage*, avili en Grece

ce par ceux qui le portoient, fut rejetté par les vrais Philosophes.

Concluons de toute cette histoire, que l'Angleterre nous doit la naissance de cette Philosophie que nous avons reçue d'elle. Il y a peut-être plus loin des formes substantielles aux tourbillons, que des tourbillons à la gravitation universelle, comme il y a peut-être un plus grand intervalle entre l'Algebre pure & l'idée de l'appliquer à la Géométrie, qu'entre le petit triangle de BARROW & le calcul différentiel.

Tels sont les principaux génies que l'esprit humain doit regarder comme ses maîtres, & à qui la Grece eût élevé des statues, quand même elle eût été obligée pour leur faire place, d'abattre celles de quelques Conquérans.

LES bornes de ce Discours préliminaire nous empêchent de parler de plusieurs Philosophes illustres, qui sans se proposer des vues aussi grandes que ceux dont nous venons de faire mention, n'ont pas laissé par leurs travaux de contribuer beaucoup à l'avancement des Sciences, & ont pour ainsi dire levé un coin du voile qui nous cachoit la vérité. De ce nombre sont; GALILÉE, à qui la Géographie doit tant pour ses découvertes Astronomiques, & la Méchanique pour sa Théorie de l'accélération; HARVEY, que la découverte de la circulation du sang rendra immortel; HUYGHENS, que nous avons déja nommé, & qui par des ouvrages pleins de force & de génie a si bien mérité de la Géométrie & de la Physique; PASCAL, au-

teur d'un traité ſur la Cycloide, qu'on doit regarder comme un prodige de ſagacité & de pénétration, & d'un traité de l'équilibre des liqueurs & de la péſanteur de l'air, qui nous a ouvert une ſcience nouvelle: génie univerſel & ſublime, dont les talens ne pourroient être trop regrettés par la Philoſophie, ſi la religion n'en avoit pas profité; MALEBRANCHE, qui a ſi bien démelé les erreurs des ſens, & qui a connu celles de l'imagination comme s'il n'avoit pas été ſouvent trompé par la ſienne; BOYLE, le pere de la Phyſique expérimentale; pluſieurs autres enfin, parmi leſquels doivent être comptés avec diſtinction les VESALE, les SYDENHAM, les BOERHAAVE, & une infinité d'Anatomiſtes & de Phyſiciens célébres:

ENTRE ces grands hommes il en eſt un, dont la Philoſophie aujourd'hui fort accueillie & fort combattue dans le Nord de l'Europe, nous oblige à ne le point paſſer ſous ſilence; c'eſt illuſtre LEIBNITZ. Quand il n'auroit pour lui que la glorie, ou même que le ſoupçon d'avoir partagé avec Newton l'invention du calcul différentiel, il mériteroit à ce titre une mention honorable. Mais c'eſt principalement par ſa Métaphyſique que nous voulons l'enviſager. Comme Deſcartes, il ſemble avoir reconnu l'inſuffiſance de toutes les ſolutions qui avoient été données juſqu'à lui des queſtions les plus élevées, ſur l'union du corps & de l'ame, ſur la Providence, ſur la nature de la matiere; il paroit même avoir eu l'avan-

tage

tage d'expofer avec plus de force que perfonne les difficultés qu'on peut propofer fur ces queftions; mais moins fage que Locke & Newton, il ne s'eft pas contenté de former des doutes, il a cherché à les diffiper, & de ce côté-là il n'a peut-être pas été plus heureux que Defcartes. Son principe de *la raifon fuffifante*, très-beau & très-vrai en lui-même, ne paroît pas devoir être fort utile à des êtres auffi peu éclairés que nous le fommes fur les raifons premieres de toutes chofes; fes *Monades* prouvent tout au plus qu'il a vu mieux que perfonne qu'on ne peut fe former une idée nette de la matiere, mais elles ne paroiffent pas faites pour la donner; fon *Harmonie préétablie*, femble n'ajoûter qu'une difficulté de plus à l'opinion de Defcartes fur l'union du corps & de l'ame; enfin fon fyftême de l'*Optimifme* eft peut-être dangereux par le prétendu avantage qu'il a d'expliquer tout.

NOUS finirons par une obfervation qui ne paroîtra pas furprenante à des Philofophes. Ce n'eft guere de leur vivant que les grands hommes dont nous venons de parler ont changé la face des Sciences. Nous avons déjà vû pourquoi Bacon n'a point été chef de fecte; deux raifons fe joignent à celle que nous en avons apportée. Ce grand Philofophe a écrit plufieurs de fes Ouvrages dans une retraite à laquelle fes ennemis l'avoient forcé, & le mal qu'ils avoient fait à l'homme d'Etat n'a pû manquer de nuire à l'Auteur. D'ailleurs, uniquement occupé d'être utile, il a peut-être embraffé trop de

matieres, pour que ses contemporains dussent se laisser éclairer à la fois sur un si grand nombre d'objets. On ne permet guere aux grands génies d'en savoir tant; on veut bien apprendre quelque chose d'eux sur un sujet borné: mais on ne veut pas être obligé à réformer toutes ses idées sur les leurs. C'est en partie pour cette raison que les Ouvrages de Descartes ont essuyé en France après sa mort plus de persécution que leur Auteur n'en avoit souffert en Hollande pendant sa vie; ce n'a été qu'avec beaucoup de peine que les écoles ont enfin osé admettre une Physique qu'elles s'imaginoient être contraire à celle de Moïse. Newton, il est vrai, a trouvé dans ses contemporains moins de contradiction, soit que les découvertes géométriques par lesquelles il s'annonça, & dont on ne pouvoit lui disputer ni la propriété, ni la réalité, eussent accoûtumé à l'admiration pour lui, & à lui rendre des hommages qui n'étoient ni trop subits, ni trop forcés; soit que par sa supériorité il imposât silence à l'envie; soit enfin, ce qui paroît plus difficile à croire, qu'il eût affaire à une nation moins injuste que les autres. Il a eu l'avantage singulier de voir sa Philosophie généralement reçûe en Angleterre de son vivant, & d'avoir tous ses compatriotes pour partisans & pour admirateurs. Cependant il s'en falloit bien que le reste de l'Europe fit alors le même accueil à ses Ouvrages. Non seulement ils étoient inconnus en France, mais la Philosophie Scholastique y dominoit encore, lorsque Newton avoit déjà renversé la Phy-

Physique Cartésienne, & les tourbillons étoient détruits avant que nous songeassions à les adopter. Nous avons été aussi long-tems à les soûtenir qu'à les recevoir. Il ne faut qu'ouvrir nos Livres, pour voir avec surprise qu'il n'y a pas encore vingt ans qu'on a commencé en France à renoncer au Cartésianisme. Le premier qui ait osé parmi nous se déclarer ouvertement Newtonien, est l'auteur du Discours *sur la figure des Astres*, qui joint à des connoissances géométriques très-étendues, cet esprit Philosophique avec lequel elles ne se trouvent pas toûjours, & ce talent d'écrire auquel on ne croira plus qu'elles nuisent, quand on aura lû ses Ouvrages. M. de MAUPERTIUS a crû qu'on pouvoit être bon citoyen, sans adopter aveuglément la Physique de son pays; & pour attaquer cette Physique, il a eu besoin d'un courage dont on doit lui savoir gré. En effet notre nation, singulierement avide de nouveautés dans les matieres de goût, est au contraire en matiere de Science très-attachée aux opinions anciennes. Deux dispositions si contraires en apparence ont leur principe dans plusieurs causes, & sur-tout dans cette ardeur de joüir, qui semble constituer notre caractere. Tout ce qui est du ressort du sentiment n'est pas fait pour être long-tems cherché, & cesse d'être agréable, dès qu'il ne se présente pas tout d'un coup: mais aussi l'ardeur avec laquelle nous nous y livrons s'épuise bientôt, & l'ame dégoûtée aussi-tôt que remplie, vole vers un nouvel objet qu'elle abandonnera de même. Au con-

trai-

traire, ce n'eſt qu'à force de méditation que l'eſprit parvient à ce qu'il cherche : mais par cette raiſon il veut joüir auſſi long-tems qu'il a cherché, ſur-tout lorſqu'il ne s'agit que d'une Philoſophie hypothétique & conjecturale, beaucoup moins pénible que des calculs & des combinaiſons exactes. Les Phyſiciens attachés à leurs théories, avec le même zele & par les mêmes motifs que les artiſans à leurs pratiques, ont ſur ce point beaucoup plus de reſſemblance avec le peuple qu'ils ne s'imaginent. Reſpectons toûjours Deſcartes; mais abandonnons ſans peine des opinions qu'il eût combattues lui-même un ſiecle plus tard. Sur-tout ne confondons point ſa cauſe avec celle de ſes ſectateurs. Le génie qu'il a montré en cherchant dans la nuit la plus ſombre une route nouvelle quoique trompeuſe, n'étoit qu'à lui : ceux qui l'ont oſé ſuivre les premiers dans les ténebres, ont au moins marqué du courage; mais il n'y a plus de gloire à s'égarer ſur ſes traces depuis que la lumiere eſt venue. Parmi le peu de Savans qui défendent encore ſa doctrine, il eût deſavoüé lui-même ceux qui n'y tiennent que par un attachement ſervile à ce qu'ils ont appris dans leur enfance, ou par je ne ſais quel préjugé national, la honte de la Philoſophie. Avec de tels motifs on peut être le dernier de ſes partiſans; mais on n'auroit pas eu le mérite d'être ſon premier diſciple, ou plûtôt on eût été ſon adverſaire, lorſqu'il n'y avoit que de l'injuſtice à l'être. Pour avoir le droit d'admirer les erreurs d'un grand homme, il faut

faut ſavoir les reconnoître, quand le tems les a miſes au grand jour. Auſſi les jeunes gens qu'on regarde d'ordinaire comme d'aſſez mauvais juges, ſont peut-être les meilleurs dans les matieres philoſophiques & dans beaucoup d'autres, lorſqu'ils ne ſont pas dépourvûs de lumiere; parce que tout leur étant également nouveau, ils n'ont d'autre intérêt que celui de bien choiſir.

Ce ſont en effet les jeunes Géometres, tant de France que des pays étrangers, qui ont réglé le ſort des deux Philoſophies. L'ancienne eſt tellement proſcrite, que ſes plus zélés partiſans n'oſent plus même nommer ces tourbillons dont ils rempliſſoient autrefois leurs Ouvrages. Si le Newtonianiſme venoit à être détruit de nos jours par quelque cauſe que ce pût être, injuſte ou légitime, les ſectateurs nombreux qu'il a maintenant joueroient ſans doute alors le même rôle qu'ils ont fait joüer à d'autres. Telle eſt la nature des eſprits: telles ſont les ſuites de l'amour propre qui gouverne les Philoſophes du moins autant que les autres hommes, & de la contradiction que doivent éprouver toutes les découvertes, ou même ce qui en a l'apparence.

Il en a été de Locke à peu-près comme de Bacon, de Deſcartes, & de Newton. Oublié long-tems pour Rohault & pour Regis, & encore aſſez peu connu de la multitude, il commence enfin à avoir parmi nous des lecteurs & quelques partiſans. C'eſt ainſi que les perſonnages illuſtres ſouvent trop au-deſſus de leur ſiecle, travaillent preſque toû-

toûjours en pure perte pour leur ſiecle même ; c'eſt aux âges ſuivans qu'il eſt réſervé de recueillir le fruit de leurs lumieres. Auſſi les reſtaurateurs des Sciences ne joüiſſent-ils preſque jamais de toute la gloire qu'ils méritent ; des hommes fort inférieurs la leur arrachent, parce que les grands hommes ſe livrent à leur génie, & les gens médiocres à celui de leur nation. Il eſt vrai que le témoignage que la ſupériorité ne peut s'empêcher de ſe rendre à elle-même, ſuffit pour la dédommager des ſuffrages vulgaires : elle ſe nourrit de ſa propre ſubſtance ; & cette réputation dont on eſt ſi avide, ne ſert ſouvent qu'à conſoler la médiocrité des avantages que le talent a ſur elle. On peut dire en effet que la Renommée qui publie tout, raconte plus ſouvent ce qu'elle entend que ce qu'elle voit, & que les Poëtes qui lui ont donné cent bouches, devoient bien auſſi lui donner un bandeau.

LA Philoſophie, qui forme le goût dominant de notre ſiecle, ſemble par les progrès qu'elle fait parmi nous, vouloir réparer le tems qu'elle a perdu, & ſe venger de l'eſpece de mépris que lui avoient marqué nos Peres. Ce mépris eſt aujourd'hui retombé ſur l'Erudition, & n'en eſt pas plus juſte pour avoir changé d'objet. On s'imagine que nous avons tiré des Ouvrages des Anciens tout ce qu'il nous importoit de ſavoir ; & ſur ce fondement on diſpenſeroit volontiers de leur peine ceux qui vont encore les conſulter. Il ſemble qu'on regarde l'antiquité comme un oracle qui a tout dit, & qu'il eſt inutile d'interroger ; & l'on ne fait guere plus de cas

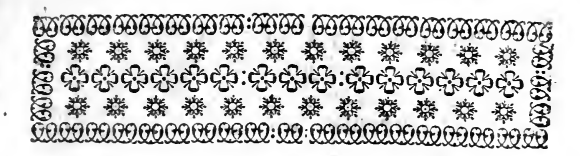
au-

aujourd'hui de la reſtitution d'un paſſage, que de la découverte d'un petit rameau de veine dans le corps humain. Mais comme il ſeroit ridicule de croire qu'il n'y a plus rien à découvrir dans l'Anatomie, parce que les Anatomiſtes ſe livrent quelquefois à des recherches, inutiles en apparence, & ſouvent utiles par leurs ſuites; il ne ſeroit pas moins abſurde de vouloir interdire l'Erudition, ſous prétexte des recherches peu importantes auxquelles nos Savans peuvent s'abandonner. C'eſt être ignorant ou préſomptueux de croire que tout ſoit vû dans quelque matiere que ce puiſſe être, & que nous n'ayons plus aucun avantage à tirer de l'étude & de la lecture des Anciens.

L'USAGE de tout écrire aujourd'hui en Langue vulgaire, a contribué ſans doute à fortifier ce préjugé, & eſt peut-être plus pernicieux que le préjugé même. Notre Langue s'étant répandue par toute l'Europe, nous avons crû qu'il étoit tems de la ſubſtituer à la Langue Latine, qui depuis la renaiſſance des Lettres étoit celle de nos Savans. J'avoüe qu'un Philoſophe eſt beaucoup plus excuſable d'écrire en François, qu'un François de faire des vers Latins; je veux bien même convenir que cet uſage a contribué à rendre la lumiere plus générale, ſi néanmoins c'eſt étendre réellement l'eſprit d'un Peuple, que d'en étendre la ſuperficie. Cependant il réſulte de-là un inconvénient que nous aurions bien dû prévoir. Les Savans des autres nations à qui nous avons donné l'exemple, ont crû avec raiſon qu'ils écriroient encore mieux dans leur Langue que dans

dans la nôtre. L'Angleterre nous a donc imité; l'Allemagne, où le Latin sembloit s'être réfugié, commence insensiblement à en perdre l'usage: je ne doute pas qu'elle ne soit bien-tôt suivie par les Suédois, les Danois, & les Russiens. Ainsi, avant la fin du dix-huitieme siecle, un Philosophe qui voudra s'instruire à fond des découvertes de ses prédécesseurs, sera contraint de charger sa mémoire de sept à huit Langues différentes; & après avoir consumé à les apprendre le tems le plus précieux de sa vie, il mourra avant de commencer à s'instruire. L'usage de la Langue Latine, dont nous avons fait voir le ridicule dans les matieres de goût, ne pourroit être que très-utile dans les Ouvrages de Philosophie, dont la clarté & la précision doivent faire tout le mérite, & qui n'ont besoin que d'une Langue universelle & de convention. Il seroit donc à souhaiter qu'on rétablît cet usage: mais il n'y a pas lieu de l'espérer. L'abus dont nous osons nous plaindre est trop favorable à la vanité & à la paresse, pour qu'on se flate de le déraciner. Les Philosophes, comme les autres Ecrivains, veulent être lûs, & sur-tout de leur nation. S'ils se servoient d'une Langue moins familiere, ils auroient moins de bouches pour les célébrer, & on ne pourroit pas se vanter de les entendre. Il est vrai qu'avec moins d'admirateurs, ils auroient de meilleurs juges: mais c'est un avantage qui les touche peu, parce que la réputation tient plus au nombre qu'au mérite de ceux qui la distribuent.

(Suite du Discours précédent.)



PETIT RESERVOIR.

(*Suite du Discours précédent.*)

EN récompense, car il ne faut rien outrer, nos Livres de Science semblent avoir acquis jusqu'à l'espece d'avantage qui sembloit devoir être particulier aux Ouvrages de Belles-Lettres. Un Ecrivain respectable que notre siecle a encore le bonheur de posséder, & dont je loüerois ici les différentes productions, si je ne me bornois pas à l'envisager comme Philosophe, a appris aux Savans à secoüer le joug du pédantisme. Supérieur dans l'art de mettre en leur jour les idées les plus abstraites, il a sû par beaucoup de méthode, de précision, & de clarté les abaisser à la portée des esprits qu'on auroit crû le moins faits pour les saisir. Il a même osé prêter à la Philosophie les ornemens qui sembloient lui être les plus étrangers, & qu'elle paroissoit devoir s'interdire le plus séverement; &

cette hardieſſe a été juſtifiée par le ſuccès le plus général & le plus flateur. Mais ſemblable à tous les Ecrivains originaux, il a laiſſé bien loin derriere lui ceux qui ont crû pouvoir l'imiter.

L'AUTEUR de l'Hiſtoire Naturelle a ſuivi une route différente. Rival de Platon & de Lucrece, il a répandu dans ſon Ouvrage, dont la réputation croît de jour en jour, cette nobleſſe & cette élévation de ſtyle qui ſont ſi propres aux matieres philoſophiques, & qui dans les écrits du Sage doivent être la peinture de ſon ame.

CEPENDANT la Philoſophie, en ſongeant à plaire, paroît n'avoir pas oublié qu'elle eſt principalement faite pour inſtruire; c'eſt par cette raiſon que le goût des ſyſtèmes, plus propre à flater l'imagination qu'à éclairer la raiſon, eſt aujourd'hui preſqu'abſolument banni des bons Ouvrages. Un de nos meilleurs Philoſophes ſemble lui avoir porté les derniers coups (*). L'eſprit d'hypotheſe & de conjecture pouvoit être autrefois fort utile, & avoit même été néceſſaire pour la renaiſſance de la Philoſophie; parce qu'alors il s'agiſſoit encore moins de bien penſer, que d'apprendre à penſer par ſoi-même. Mais les tems ſont changés, & un Ecrivain qui feroit parmi nous l'éloge des Syſtèmes viendroit trop tard.

(*) M. l'Abbé de Condillac, de l'Académie royale des Sciences de Pruſſe, dans ſon *Traité des Syſtèmes*.

tard. Les avantages que cet esprit peut procurer maintenant sont en trop petit nombre pour balancer les inconvéniens qui en résultent; & si on prétend prouver l'utilité des Systèmes par un très-petit nombre de découvertes qu'ils ont occasionnées autrefois, on pourroit de même conseiller à nos Géometres de s'appliquer à la quadrature du cercle, parce que les efforts de plusieurs Mathématiciens pour la trouver, nous ont produit quelques theorêmes. L'esprit de Système est dans la Physique ce que la Métaphysique est dans la Géométrie. S'il est quelquefois nécessaire pour nous mettre dans le chemin de la vérité, il est presque toûjours incapable de nous y conduire par lui-même. Eclairé par l'observation de la Nature, il peut entrevoir les causes des phénomenes: mais c'est au calcul à assûrer pour ainsi dire l'existence de ces causes, en déterminant exactement les effets qu'elles peuvent produire, & en comparant ces effets avec ceux que l'expérience nous découvre. Toute hypothese dénuée d'un tel secours acquiert rarement ce degré de certitude, qu'on doit toûjours chercher dans les Sciences naturelles, & qui néanmoins se trouve si peu dans ces conjectures frivoles qu'on honore du nom de Systèmes. S'il ne pouvoit y en avoir que de cette espece, le principal mérite du Physicien seroit, à proprement parler, d'avoir l'esprit de Système, & de n'en faire jamais. A l'égard de l'usage des Systèmes dans les autres Sciences, mille expériences prouvent combien il est dangereux.

La Physique est donc uniquement bornée aux observations & aux calculs; la Medecine à l'histoire du corps humain, de ses maladies, & de leurs remedes; l'Histoire Naturelle à la description détaillée des végétaux, des animaux, & des minéraux; la Chimie à la composition & à la décomposition expérimentale des corps: en un mot, toutes les Sciences renfermées dans les faits autant qu'il leur est possible, & dans les conséquences qu'on en peut déduire, n'accordent rien à l'opinion, que quand elles y sont forcées. Je ne parle point de la Géométrie, de l'Astronomie, & de la Méchanique, destinées par leur nature à aller toûjours en se perfectionnant de plus en plus.

On abuse des meilleures choses. Cet esprit philosophique, si à la mode aujourd'hui, qui veut tout voir & ne rien supposer, s'est répandu jusques dans les Belles-Lettres; on prétend même qu'il est nuisible à leurs progrès, & il est difficile de se le dissimuler. Notre siecle porté à la combinaison & à l'analyse, semble vouloir introduire les discussions froides & didactiques dans les choses de sentiment. Ce n'est pas que les passions & le goût n'ayent une Logique qui leur appartient: mais cette Logique a des principes tout différens de ceux de la Logique ordinaire: ce sont ces principes qu'il faut démêler en nous, & c'est, il faut l'avoüer, de quoi une Philosophie commune est peu capable. Livrée toute entiere à l'examen des perceptions tranquilles de l'ame, il lui est bien plus facile d'en démêler les nuances

que

que celles de nos paſſions, ou en général des ſentimens vifs qui nous affectent; & comment cette eſpece de ſentimens ne ſeroit-elle pas difficile à analyſer avec juſteſſe? Si d'un côté, il faut ſe livrer à eux pour les connoître, de l'autre, le tems où l'ame en eſt affectée eſt celui où elle peut les étudier le moins. Il faut pourtant convenir que cet eſprit de diſcuſſion a contribué à affranchir notre littérature de l'admiration aveugle des Anciens; il nous a appris à n'eſtimer en eux que les beautés que nous ſerions contraints d'admirer dans les Modernes. Mais c'eſt peut-être auſſi à la même ſource que nous devons je ne ſai quelle Métaphyſique du cœur, qui s'eſt emparée de nos théatres; s'il ne falloit pas l'en bannir entierement, encore moins failloit-il l'y laiſſer regner. Cette anatomie de l'ame s'eſt gliſſée juſque dans nos converſations; on y diſſerte, on n'y parle plus; & nos ſociétés ont perdu leurs principaux agrémens, la chaleur & la gaieté.

Ne ſoyons donc pas étonnés que nos Ouvrages d'eſprit ſoient en général inférieurs à ceux du ſiecle précédent. On peut même en trouver la raiſon dans les efforts que nous faiſons pour ſurpaſſer nos prédéceſſeurs. Le goût & l'art d'écrire font en peu de tems des progrès rapides, dès qu'une fois la véritable route eſt ouverte; à peine un grand génie a-t-il entrevû le beau, qu'il l'apperçoit dans toute ſon étendue; & l'imitation de la belle Nature ſemble bornée à de certaines limites qu'une génération, ou deux

tout au plus, ont bien-tôt atteintes: il ne reſte à la génération ſuivante que d'imiter: mais elle ne ſe contente pas de ce partage; les richeſſes qu'elle a acquiſes autoriſent le deſir de les accroître; elle veut ajoûter à ce qu'elle a reçû, & manque le but en cherchant à le paſſer. On a donc tout à la fois plus de principes pour bien juger, un plus grand fonds de lumieres, plus de bons juges, & moins de bons Ouvrages; on ne dit point d'un Livre qu'il eſt bon, mais que c'eſt le Livre d'un homme d'eſprit. C'eſt ainſi que le ſiecle de Démétrius de Phalere a ſuccédé immédiatement à celui de Démoſthene, le ſiecle de Lucain & de Séneque à celui de Cicéron & de Virgile, & le nôtre à celui de Louis XIV.

JE ne parle ici que du ſiecle en général: car je ſuis bien éloigné de faire la ſatyre de quelques hommes d'un mérite rare avec qui nous vivons. La conſtitution phyſique du monde littéraire entraine, comme celle du monde matériel, des révolutions forcées, dont il ſeroit auſſi injuſte de ſe plaindre que du changement des ſaiſons. D'ailleurs comme nous devons au ſiecle de Pline les ouvrages admirables de Quintilien & de Tacite, que la génération précédente n'auroit peut-être pas été en état de produire, le nôtre laiſſera à la poſtérité des monumens dont il a bien droit de ſe glorifier. Un Poëte célebre par ſes talens & par ſes malheurs a effacé Malherbe dans ſes Odes, & Marot dans ſes Epigrammes & dans ſes Epitres. Nous avons vu naître le ſeul Poëme épique que

la France puiſſe oppoſer à ceux des Grecs, des Romains, des Italiens, des Anglois & des Eſpagnols. Deux hommes illuſtres, entre leſquels notre nation ſemble partagée, & que la poſtérité ſaura mettre chacun à ſa place, ſe diſputent la gloire du cothurne, & l'on voit encore avec un extrème plaiſir leurs Tragédies après celles de Corneille & de Racine. L'un de ces deux hommes, le même à qui nous devons la HENRIADE, ſûr d'obtenir parmi le très-petit nombre de grands Poëtes une place diſtinguée & qui n'eſt qu'à lui, poſſede en même tems au plus haut dégré un talent que n'a eu preſque aucun Poëte même dans un dégré médiocre, celui d'écrire en proſe. Perſonne n'a mieux connu l'art ſi rare de rendre ſans effort chaque idée par le terme qui lui eſt propre, d'embellir tout ſans ſe méprendre ſur le coloris propre à chaque choſe; enfin, ce qui caractériſe plus qu'on ne penſe les grands Ecrivains, de n'être jamais ni au-deſſus, ni au-deſſous de ſon ſujet. Son eſſai ſur le ſiecle de Louis XIV. eſt un morceau d'autant plus précieux que l'Auteur n'avoit en ce genre aucun modele ni parmi les Anciens, ni parmi nous. Son hiſtoire de Charles XII. par la rapidité & la nobleſſe du ſtyle eſt digne du Héros qu'il avoit à peindre; ſes pieces fugitives ſupérieures à toutes celles que nous eſtimons le plus, ſuffiroient par leur nombre & par leur mérite pour immortaliſer pluſieurs Ecrivains. Que ne puis-je en parcourant ici ſes nombreux & admirables Ouvrages, payer à ce génie rare le tribut d'éloges qu'il mérite,

qu'il a reçu tant de fois de ſes compatriotes, des étrangers & de ſes ennemis, & auquel la poſtérité mettra le comble quand il ne pourra plus en joüir!

CE ne ſont pas là nos ſeules richeſſes. Un Ecrivain judicieux, auſſi bon citoyen que grand Philoſophe, nous a donné ſur les principes des Loix un ouvrage décrié par quelques François, & eſtimé de toute l'Europe. D'excellens auteurs ont écrit l'hiſtoire; des eſprits juſtes & éclairés l'ont approfondie: la Comédie a acquis un nouveau genre, qu'on auroit tort de rejetter, puiſqu'il en réſulte un plaiſir de plus, & qui n'a pas été auſſi inconnu des anciens qu'on voudroit nous le perſuader; enfin nous avons pluſieurs Romans qui nous empêchent de regretter ceux du dernier ſiecle.

LES beaux Arts ne ſont pas moins en honneur dans notre nation. Si j'en crois les Amateurs éclairés, notre école de Peinture eſt la premiere de l'Europe, & pluſieurs ouvrages de nos Sculpteurs n'auroient pas été deſavoués par les Anciens. La Muſique eſt peut-être de tous ces Arts celui qui a fait depuis quinze ans le plus de progrès parmi nous. Graces aux travaux d'un génie mâle, hardi & fécond, les Etrangers qui ne pouvoient ſouffrir nos ſymphonies, commencent à les goûter, & les François paroiſſent enfin perſuadés que Lulli avoit laiſſé dans ce genre beaucoup à faire. M. RAMEAU, en pouſſant la pratique de ſon Art à un ſi haut degré de perfection, eſt devenu tout enſemble le modele & l'objet de la jalouſie d'un grand

grand nombre d'Artiſtes, qui le décrient en s'efforçant de l'imiter. Mais ce qui le diſtingue plus particulierement, c'eſt d'avoir refléchi avec beaucoup de ſuccès ſur la théorie de ce même Art; d'avoir ſû trouver dans la Baſſe fondamentale le principe de l'harmonie & de la mélodie; d'avoir réduit par ce moyen à des loix plus certaines & plus ſimples, une ſcience livrée avant lui à des regles arbitraires, ou dictées par une expérience aveugle. Je ſaiſis avec empreſſement l'occaſion de célébrer cet Artiſte philoſophe, dans un diſcours deſtiné principalement à l'éloge des grands Hommes. Son mérite, dont il a forcé notre ſiecle à convenir, ne ſera bien connu que quand le tems aura fait taire l'envie; & ſon nom, cher à la partie de notre nation la plus éclairée, ne peut bleſſer ici perſonne. Mais dût-il déplaire à quelques prétendus Mécenes, un Philoſophe ſeroit bien à plaindre, ſi même en matiere de ſciences & de goût, il ne ſe permettoit pas de dire la vérité.

VOILÀ les biens que nous poſſédons. Quelle idée ne ſe formera-t-on pas de nos treſors littéraires, ſi l'on joint aux Ouvrages de tant de grands Hommes les travaux de toutes les Compagnies ſavantes, deſtinées à maintenir le goût des Sciences & des Lettres, & à qui nous devons tant d'excellens Livres! De pareilles Sociétés ne peuvent manquer de produire dans un Etat de grands avantages; pourvû qu'en les multipliant à l'excès, on n'en facilite point l'entrée à un trop grand nombre de gens médiocres; qu'on en banniſſe

toute inégalité propre à éloigner ou à rebuter des hommes faits pour éclairer les autres; qu'on n'y connoiſſe d'autre ſupériorité que celle du génie; que la conſidération y ſoit le prix du travail; enfin que les récompenſes y viennent chercher les talens, & ne leur ſoient point enlevées par l'intrigue. Car il ne faut pas s'y tromper: on nuit plus aux progrès de l'eſprit, en plaçant mal les récompenſes qu'en les ſupprimant. Avoüons même à l'honneur des lettres, que les Savans n'ont pas beſoin d'être récompenſés pour ſe multiplier. Témoin l'Angleterre, à qui les Sciences doivent tant, ſans que le Gouvernement faſſe rien pour elles. Il eſt vrai que la Nation les conſidere, qu'elle les reſpecte même; & cette eſpece de récompenſe, ſupérieure à toutes les autres, eſt ſans doute le moyen le plus sûr de faire fleurir les Sciences & les Arts; parce que c'eſt le Gouvernement qui donne les places, & le Public qui diſtribue l'eſtime. L'amour des Lettres, qui eſt un mérite chez nos voiſins, n'eſt encore à la vérité qu'une mode parmi nous, & ne ſera peut-être jamais autre choſe; mais quelque dangereuſe que ſoit cette mode, qui pour un Mécene éclairé produit cent Amateurs ignorans & orgueilleux, peut-être lui ſommes-nous redevables de n'être pas encore tombés dans la barbarie où une foule de circonſtances tendent à nous précipiter.

On peut regarder comme une des principales, cet amour du faux bel eſprit, qui protege l'ignorance, qui s'en fait honneur,

&

& qui la répandra univerſellement tôt ou tard. Elle ſera le fruit & le terme du mauvais goût; j'ajoûte qu'elle en ſera le remede. Car tout a des révolutions reglées, & l'obſcurité ſe terminera par un nouveau ſiecle de lumiere. Nous ſerons plus frappés du grand jour, après avoir été quelque tems dans les ténebres. Elles ſeront comme une eſpece d'anarchie très-funeſte par elle-même, mais quelquefois utile par ſes ſuites. Gardons-nous pourtant de ſouhaiter une révolution ſi redoutable ; la barbarie dure des ſiecles, il ſemble que ce ſoit notre élément; la raiſon & le bon goût ne font que paſſer.

CE ſeroit peut-être ici le lieu de repouſſer les traits qu'un Ecrivain éloquent & philoſophe (*) a lancé depuis peu contre les Sciences & les Arts, en les accuſant de corrompre les mœurs. Il nous ſiéroit mal d'être de ſon ſentiment à la tête d'un Ouvrage tel que celui-ci; & l'homme de mérite dont nous parlons ſemble avoir donné ſon ſuffrage à notre travail par le zele & le ſuccès avec lequel il y a concouru. Nous ne lui re-

(*) M. Rouſſeau de Genêve, Auteur de la Partie de l'Encyclopédie qui concerne la Muſique, & dont nous eſpérons que le Public ſera très ſatisfait, a compoſé un Diſcours fort éloquent, pour prouver que le rétabliſſement des Sciences & des Arts a corrompu les mœurs. Ce Diſcours a été couronné en 1750 par l'Académie de Dijon, avec les plus grands éloges; il a été imprimé à Paris au commencement de cette année 1751, & a fait beaucoup d'honneur à ſon Auteur.

reprocherons point d'avoir confondu la culture de l'efprit avec l'abus qu'on en peut faire ; il nous répondroit fans doute que cet abus en eft inféparable: mais nous le prierons d'examiner fi la plûpart des maux qu'il attribue aux Sciences & aux Arts, ne font point dûs à des caufes toutes différentes, dont l'énumération feroit ici auffi longue que délicate. Les Lettres contribuent certainement à rendre la fociété plus aimable ; il feroit difficile de prouver que les hommes en font meilleurs, & la vertu plus commune: mais c'eft un privilége qu'on peut difputer à la Morale même; & pour dire encore plus, faudra-t-il profcrire les loix, parce que leur nom fert d'abri à quelques crimes, dont les auteurs feroient punis dans une république de Sauvages? Enfin, quand nous ferions ici au defavantage des connoiffances humaines un aveu dont nous fommes bien éloignés, nous le fommes encore plus de croire qu'on gagnât à les détruire : les vices nous refteroient, & nous aurions l'ignorance de plus.

FINISSONS cette hiftoire des Sciences, en remarquant que les différentes formes de gouvernement qui influent tant fur les efprits & fur la culture des Lettres, déterminent auffi les efpeces de connoiffances qui doivent principalement y fleurir, & dont chacune a fon mérite particulier. Il doit y avoir en général dans une République plus d'Orateurs, d'Hiftoriens, & de Philofophes; & dans une Monarchie, plus de Poëtes, de Théologiens, & de Géometres. Cette regle n'eft

n'eſt pourtant pas ſi abſolue, qu'elle ne puiſſe être altérée & modifiée par une infinité de cauſes.

APRÉS LES RÉFLEXIONS & les vûes générales que nous avons crû devoir placer à la tête de cette Encyclopédie, il eſt tems enfin d'inſtruire plus particulierement le Public ſur l'Ouvrage que nous lui préſentons. Le *Proſpectus* qui a déjà été publié dans cette vûe, & dont M. DIDEROT mon collegue eſt l'Auteur, ayant été reçu de toute l'Europe avec les plus grands éloges, je vais en ſon nom le remettre ici de nouveau ſous les yeux du Public, avec les changemens & les additions qui nous ont parû convenables à l'un & à l'autre.

ON NE PEUT DISCONVENIR que depuis le renouvellement des Lettres parmi nous, on ne doive en partie aux Dictionnaires les lumieres générales qui ſe ſont répandues dans la ſociété, & ce germe de Science qui diſpoſe inſenſiblement les eſprits à des connoiſſances plus profondes. L'utilité ſenſible de ces ſortes d'ouvrages les a rendus ſi communs, que nous ſommes plûtôt aujourd'hui dans le cas de les juſtifier que d'en faire l'éloge. On prétend qu'en multipliant les ſecours & la facilité de s'inſtruire, ils contribueront à éteindre le goût du travail & de l'étude. Pour nous, nous croyons être bien fondés à ſoûtenir que c'eſt à la manie du bel Eſprit & à l'abus de la Philoſophie, plûtôt qu'à la multitude des Dictionnaires, qu'il faut attribuer notre pareſſe & la décadence du bon goût. Ces ſortes de collec-

tions

tions peuvent tout au plus ſervir à donner quelques lumieres à ceux qui ſans ce ſecours n'auroient pas eu le courage de s'en procurer : mais elles ne tiendront jamais lieu de Livres à ceux qui chercheront à s'inſtruire ; les Dictionnaires par leur forme même ne ſont propres qu'à être conſultés, & ſe refuſent à toute lecture ſuivie. Quand nous apprendrons qu'un homme de Lettres, deſirant d'étudier l'Hiſtoire à fond, aura choiſi pour cet objet le Dictionnaire de Moreri, nous conviendrons du reproche que l'on veut nous faire. Nous aurions peut-être plus de raiſon d'attribuer l'abus prétendu dont on ſe plaint, à la multiplication des méthodes, des élémens, des abregés, & des bibliotheques, ſi nous n'étions perſuadés qu'on ne ſauroit trop faciliter les moyens de s'inſtruire. On abrégeroit encore davantage ces moyens, en réduiſant à quelques volumes tout ce que les hommes ont découvert juſqu'à nos jours dans les Sciences & dans les Arts. Ce projet, en y comprenant même les faits hiſtoriques réellement utiles, ne ſeroit peut-être pas impoſſible dans l'exécution ; il ſeroit du moins à ſouhaiter qu'on le tentât, nous ne prétendons aujourd'hui que l'ébaucher ; & il nous débarraſſeroit enfin de tant de Livres, dont les Auteurs n'ont fait que ſe copier les uns les autres. Ce qui doit nous raſſûrer contre la ſatyre des Dictionnaires, c'eſt qu'on pouroit faire le même reproche ſur un fondement auſſi peu ſolide aux Journaliſtes les plus eſtimables. Leur but n'eſt-il pas eſſentiellement d'expoſer en raccourci ce que notre

tre siecle ajoûte de lumieres à celles des siecles précédens ; d'apprendre à se passer des originaux, & d'arracher par conséquent ces épines que nos adversaires voudroient qu'on laissât? Combien de lectures inutiles dont nous serions dispensés par de bons extraits?

NOUS avons donc crû qu'il importoit d'avoir un Dictionnaire qu'on pût consulter sur toutes les matieres & des Arts & des Sciences, & qui servît autant à guider ceux qui se sentent le courage de travailler à l'instruction des autres, qu'à éclairer ceux qui ne s'instruisent que pour eux-mêmes.

JUSQU'ICI personne n'avoit conçu un Ouvrage aussi grand, ou du moins personne ne l'avoit exécuté. Leibnitz, de tous les Savans le plus capable d'en sentir les difficultés, desiroit qu'on les surmontât. Cependant on avoit des Encyclopédies ; & Leibnitz ne l'ignoroit pas, lorsqu'il en demandoit une.

LA plûpart de ces Ouvrages parurent avant le siecle dernier, & ne furent pas tout-à-fait méprisés. On trouva que s'ils n'annonçoient pas beaucoup de génie, ils marquoient au moins du travail & des connoissances. Mais que seroit-ce pour nous que ces Encyclopédies? Quel progrès n'a-t-on pas fait depuis dans les Sciences & dans les Arts? Combien de vérités découvertes aujourd'hui, qu'on n'entrevoyoit pas alors? La vraie Philosophie étoit au berceau ; la Géométrie de l'Infini n'étoit pas encore ; la Physique expérimentale se montroit à peine ; il n'y avoit point de Dialectique ; les loix de

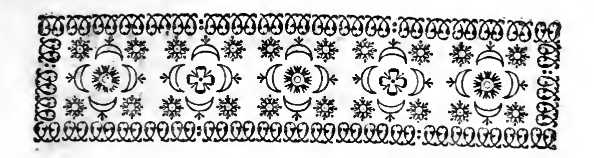
la

la ſaine Critique étoient entierement ignorées. Les Auteurs célebres en tout genre dont nous avons parlé dans ce Diſcours, & leurs illuſtres diſciples, ou n'exiſtoient pas, ou n'avoient pas écrit. L'eſprit de recherche & d'émulation n'animoit pas les Savans; un autre eſprit moins fécond peut-être, mais plus rare, celui de juſteſſe & de méthode, ne s'étoit point ſoûmis les différentes parties de la Littérature; & les Académies, dont les travaux ont porté ſi loin les Sciences & les Arts, n'étoient pas inſtituées.

SI les découvertes des grands hommes & des compagnies ſavantes, dont nous venons de parler, offrirent dans la ſuite de puiſſans ſecours pour former un Dictionnaire encyclopédique; il faut avoüer auſſi que l'augmentation prodigieuſe des matieres rendit à d'autres égards un tel Ouvrage beaucoup plus difficile. Mais ce n'eſt point à nous à juger ſi les ſucceſſeurs des premiers Encyclopédiſtes ont été hardis ou préſomptueux; & nous les laiſſerions tous joüir de leur réputation, ſans en excepter Ephraim CHAMBERS le plus connu d'entr'eux, ſi nous n'avions des raiſons particulieres de peſer le mérite de celui-ci.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)





PETIT RESERVOIR.

(Suite du Discours précédent.)

L'Encyclopédie de Chambers dont on a publié à Londres un si grand nombre d'Editions rapides; cette Encyclopédie qu'on vient de traduire tout récemment en Italien, & qui de notre aveu mérite en Angleterre & chez l'étranger les honneurs qu'on lui rend, n'eût peut-être jamais été faite, si avant qu'elle parut en Anglois, nous n'avions eu dans notre Langue des Ouvrages où Chambers a puisé sans mesure & sans choix la plus grande partie des choses dont il a composé son Dictionnaire. Qu'en auroient donc pensé nos François sur une traduction pure & simple? Il eût excité l'indignation des Savans & le cri du Public, à qui on n'eût présenté sous un titre fastueux & nouveau, que des richesses qu'il possédoit depuis long-tems.

NOUS ne refuſons point à cet Auteur la juſtice qui lui eſt dûe. Il a bien ſenti le mérite de l'ordre encyclopédique, ou de la chaîne par laquelle on peut deſcendre ſans interruption des premiers principes d'une Science ou d'un Art juſqu'à ſes conſéquences les plus éloignées, & remonter de ſes conſéquences les plus éloignées juſqu'à ſes premiers principes; paſſer imperceptiblement de cette Science ou de cet Art à un autre, & s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, faire ſans s'égarer le tour du monde littéraire. Nous convenons avec lui que le plan & le deſſein de ſon Dictionnaire ſont excellens, & que ſi l'exécution en étoit portée à un certain degré de perfection, il contribueroit plus lui ſeul aux progrès de la vraie Science que la moitié des Livres connus. Mais, malgré toutes les obligations que nous avons à cet Auteur, & l'utilité conſidérable que nous avons retirée de ſon travail, nous n'avons pû nous empêcher de voir qu'il reſtoit beaucoup à y ajoûter. En effet, conçoit-on que tout ce qui concerne les Sciences & les Arts puiſſe être renfermé en deux Volumes *in-folio?* La nomenclature d'une matiere auſſi étendue en fourniroit un elle ſeule, ſi elle étoit complette. Combien donc ne doit-il pas y avoir dans ſon Ouvrage d'articles omis ou tronqués?

CE ne ſont point ici des conjectures. La Traduction entiere du Chambers nous a paſſé ſous les yeux, & nous avons trouvé une multitude prodigieuſe de choſes à deſirer dans les Sciences; dans les Arts libéraux, un mot

où

où il falloit des pages; & tout à suppléer dans les Arts méchaniques. Chambers a lû des Livres, mais il n'a guere vû d'artistes; cependant il y a beaucoup de choses qu'on n'apprend que dans les atteliers. D'ailleurs il n'en est pas ici des omissions comme dans un autre Ouvrage. Un article omis dans un Dictionnaire commun le rend seulement imparfait. Dans une Encyclopédie, il rompt l'enchaînement, & nuit à la forme & au fond; il a fallu tout l'art d'Ephraim Chambers pour pallier ce défaut.

MAIS, sans nous étendre davantage sur l'Encyclopédie Angloise, nous annonçons que l'Ouvrage de Chambers n'est point la base unique sur laquelle nous avons élevé; que l'on a refait un grand nombre de ses articles; que l'on n'a employé presqu'aucun des autres sans addition, correction, ou retranchement, & qu'il rentre simplement dans la classe des Auteurs que nous avons particulierement consultés. Les éloges qui furent donnés il y a six ans au simple projet de la Traduction de l'Encyclopédie Angloise, auroient été pour nous un motif suffisant d'avoir recours à cette Encyclopédie, autant que le bien de notre Ouvrage n'en souffriroit pas.

LA Partie Mathématique est celle qui nous a parû mériter le plus d'être conservée: mais on jugera par les changemens considérables qui y ont été faits, du besoin que cette Partie & les autres avoient d'une exacte révision.

LE premier objet sur lequel nous nous

ſommes écartés de l'Auteur Anglois, c'eſt l'Arbre généalogique qu'il a dreſſé des Sciences & des Arts, & auquel nous avons crû devoir en ſubſtituer un autre. Cette partie de notre travail a été ſuffiſamment développée plus haut. Elle préſente à nos lecteurs le canevas d'un Ouvrage qui ne ſe peut exécuter qu'en pluſieurs Volumes *in-folio*, & qui doit contenir un jour toutes les connoiſſances des hommes.

A l'aſpect d'une matiere auſſi étendue, il n'eſt perſonne qui ne faſſe avec nous la réflexion ſuivante. L'expérience journaliere n'apprend que trop combien il eſt difficile à un Auteur de traiter profondément de la Science ou de l'Art dont il a fait toute ſa vie une étude particuliere. Quel homme peut donc être aſſez hardi & aſſez borné pour entreprendre de traiter ſeul de toutes les Sciences & de tous les Arts?

NOUS avons inféré de-là que pour ſoûtenir un poids auſſi grand que celui que nous avions à porter, il étoit néceſſaire de le partager; & ſur le champ nous avons jetté les yeux ſur un nombre ſuffiſant de Savans & d'Artiſtes; d'Artiſtes habiles & connus par leurs talens; de Savans exercés dans les genres particuliers qu'on avoit à confier à leur travail. Nous avons diſtribué à chacun la partie qui lui convenoit; quelques-uns même étoient en poſſeſſion de la leur, avant que nous nous chargeaſſions de cet Ouvrage. Le Public verra bientôt leurs noms, & nous ne craignons point qu'il nous les reproche. Ainſi, chacun n'ayant été occupé que de ce qu'il

qu'il entendoit, a été en état de juger sainement de ce qu'en ont écrit les Anciens & les Modernes, & d'ajoûter aux secours qu'il en a tirés, des connoissances puisées dans son propre fonds. Personne ne s'est avancé sur le terrein d'autrui, & ne s'est mêlé de ce qu'il n'a peut-être jamais appris; & nous avons eu plus de méthode, de certitude, d'étendue, & de détails, qu'il ne peut y en avoir dans la plûpart des Lexicographes. Il est vrai que ce plan a réduit le mérite d'Editeur à peu de chose; mais il a beaucoup ajoûté à la perfection de l'Ouvrage, & nous penserons toûjours nous être acquis assez de gloire, si le Public est satisfait. En un mot, chacun de nos Collegues a fait un Dictionnaire de la Partie dont il s'est chargé, & nous avons réuni tous ces Dictionnaires ensemble.

Nous croyons avoir eu de bonnes raisons pour suivre dans cet Ouvrage l'ordre alphabétique. Il nous a paru plus commode & plus facile pour nos lecteurs, qui desirant de s'instruire sur la signification d'un mot, le trouveront plus aisément dans un Dictionnaire alphabétique que dans tout autre. Si nous eussions traité toutes les Sciences séparément, en faisant de chacune un Dictionnaire particulier, non seulement le prétendu desordre de la succession alphabétique auroit eu lieu dans ce nouvel arrangement; mais une telle méthode auroit été sujette à des inconvéniens considérables par le grand nombre de mots communs à différentes Sciences, & qu'il auroit fallu répéter plusieurs

fois, ou placer au hasard. D'un autre côté, si nous eussions traité de chaque Science séparément & dans un discours suivi, conforme à l'ordre des idées, & non à celui des mots, la forme de cet Ouvrage eût été encore moins commode pour le plus grand nombre de nos lecteurs, qui n'y auroient rien trouvé qu'avec peine; l'ordre encyclopédique des Sciences & des Arts y eût peu gagné, & l'ordre encyclopédique des mots, ou plûtôt des objets par lesquels les Sciences se communiquent & se touchent, y auroit infiniment perdu. Au contraire, rien de plus facile dans le plan que nous avons suivi que de satisfaire à l'un & à l'autre; c'est ce que nous avons détaillé ci-dessus. D'ailleurs, s'il eût été question de faire de chaque Science & de chaque Art un traité particulier dans la forme ordinaire, & de réunir seulement ces différens traités sous le titre d'Encyclopédie, il eût été bien plus difficile de rassembler pour cet Ouvrage un si grand nombre de personnes, & la plûpart de nos Collegues auroient sans doute mieux aimé donner séparément leur Ouvrage, que de le voir confondu avec un grand nombre d'autres. De plus, en suivant ce dernier plan, nous eussions été forcés de renoncer presque entierement à l'usage que nous voulions faire de l'Encyclopédie Angloise, entraînés tant par la réputation de cet Ouvrage, que par l'ancien *Prospectus*, approuvé du Public, & auquel nous desirions de nous conformer. La Traduction entiere de cette Encyclopédie nous a été remise entre les mains

mains par les Libraires, qui avoient entrepris de la publier; nous l'avons distribuée à nos Collegues qui ont mieux aimé se charger de la revoir, de la corriger, & de l'augmenter, que de s'engager, sans avoir, pour ainsi dire, aucuns matériaux préparatoires. Il est vrai qu'une grande partie de ces matériaux leur a été inutile, mais du moins elle a servi à leur faire entreprendre plus volontiers le travail qu'on espéroit d'eux; travail auquel plusieurs se seroient peut-être refusé, s'ils avoient prévû ce qu'il devoit leur coûter de soins. D'un autre côté, quelques-uns de ces Savans, en possession de leur Partie long-tems avant que nous fussions Editeurs, l'avoient déja fort avancée en suivant l'ancien projet de l'ordre alphabétique; il nous eût par conséquent été impossible de changer ce projet, quand même nous aurions été moins disposés à l'approuver. Nous savions enfin, ou du moins nous avions lieu de croire qu'on n'avoit fait à l'Auteur Anglois, notre modele, aucunes difficultés sur l'ordre alphabétique auquel il s'étoit assujetti. Tout se réunissoit donc pour nous obliger de rendre cet Ouvrage conforme à un plan que nous aurions suivi par choix, si nous en eussions été les maîtres.

La seule opération dans notre travail qui suppose quelque intelligence, consiste à remplir les vuides qui séparent deux Sciences ou deux Arts, & à renoüer la chaîne dans les occasions où nos Collegues se sont reposés les uns sur les autres de certains articles, qui paroissant appartenir également à

plusieurs d'entre eux, n'ont été faits par aucun. Mais afin que la personne chargée d'une partie ne soit point comptable des fautes qui pourroient se glisser dans des morceaux surajoûtés, nous aurons l'attention de distinguer ces morceaux par une étoile. Nous tiendrons exactement la parole que nous avons donnée; le travail d'autrui sera sacré pour nous, & nous ne manquerons pas de consulter l'Auteur, s'il arrive dans le cours de l'Edition que son ouvrage nous paroisse demander quelque changement considérable.

LES différentes mains que nous avons employées ont apposé à chaque article comme le sceau de leur style particulier, ainsi que celui du style propre à la matiere & à l'objet d'une partie. Un procédé de Chimie ne sera point du même ton que la description des bains & des théatres anciens, ni la manœuvre d'un Serrurier, exposée comme les recherches d'un Théologien, sur un point de dogme ou de discipline. Chaque chose a son coloris, & ce seroit confondre les genres que de les réduire à une certaine uniformité. La pureté du style, la clarté, & la précision, sont les seules qualités qui puissent être communes à tous les articles, & nous espérons qu'on les y remarquera. S'en permettre davantage, ce seroit s'exposer à la monotonie & au dégoût qui sont presqu'inséparables des Ouvrages étendus, & que l'extrême variété des matieres doit écarter de celui-ci.

NOUS en avons dit assez pour instruire le Pu-

Public de la nature d'une entreprise à laquelle il a paru s'intéresser; des avantages généraux qui en résulteront, si elle est bien exécutée; du bon ou du mauvais succès de ceux qui l'ont tentée avant nous; de l'étendue de son objet; de l'ordre auquel nous nous sommes assujettis; de la distribution qu'on a faite de chaque partie, & de nos fonctions d'Editeurs. Nous allons maintenant passer aux principaux détails de l'exécution.

TOUTE la matiere de l'Encyclopédie peut se réduire à trois chefs; les Sciences, les Arts libéraux, & les Arts méchaniques. Nous commencerons par ce qui concerne les Sciences & les Arts libéraux; & nous finirons par les Arts méchaniques.

ON a beaucoup écrit sur les Sciences. Les traités sur les Arts libéraux se sont multipliés sans nombre; la république des Lettres en est inondée. Mais combien peu donnent les vrais principes? Combien d'autres les noyent dans une affluence de paroles, ou les perdent dans des ténebres affectées? Combien dont l'autorité en impose, & chez qui une erreur placée à côté d'une vérité, ou décrédite celle-ci, ou s'accrédite elle-même à la faveur de ce voisinage? On eût mieux fait sans doute d'écrire moins & d'écrire mieux.

ENTRE tous les Ecrivains, on a donné la préférence à ceux qui sont généralement reconnus pour les meilleurs. C'est de-là que les principes ont été tirés. A leur exposition claire & précise, on a joint des exemples ou des autorités constamment reçûes. La coûtume vulgaire est de renvoyer aux

ſources, ou de citer d'une maniere vague, ſouvent infidelle, & preſque toûjours confuſe; enſorte que dans les différentes parties dont un article eſt compoſé, on ne ſait exactement quel Auteur on doit conſulter ſur tel ou tel point, ou s'il faut les conſulter tous, ce qui rend la vérification longue & pénible. On s'eſt attaché, autant qu'il a été poſſible, à éviter cet inconvénient, en citant dans le corps même des articles les Auteurs ſur le témoignage deſquels on s'eſt appuyé; rapportant leur propre texte quand il eſt néceſſaire; comparant par-tout les opinions; balançant les raiſons; propoſant des moyens de douter ou de ſortir de doute; décidant même quelquefois; détruiſant autant qu'il eſt en nous les erreurs & les préjugés; & tâchant ſur-tout de ne les pas multiplier, & de ne les point perpétuer, en protégeant ſans examen des ſentimens rejettés, ou en proſcrivant ſans raiſon des opinions reçûes. Nous n'avons pas craint de nous étendre quand l'intérêt de la vérité & l'importance de la matiere le demandoient, ſacrifiant l'agrément toutes les fois qu'il n'a pû s'accorder avec l'inſtruction.

Nous ferons ici ſur les définitions une remarque importante. Nous nous ſommes conformés dans les articles généraux des Sciences à l'uſage conſtamment reçû dans les Dictionnaires & dans les autres Ouvrages, qui veut qu'on commence en traitant d'une Science par en donner la définition. Nous l'avons donnée auſſi, la plus ſimple même & la plus courte qu'il nous a été poſſible.
Mais

Mais il ne faut pas croire que la définition d'une Science, sur-tout d'une Science abstraite, en puisse donner l'idée à ceux qui n'y sont pas du moins initiés. En effet, qu'est-ce qu'une Science? sinon un systême de regles ou de faits relatifs à un certain objet; & comment peut-on donner l'idée de ce systême à quelqu'un qui seroit absolument ignorant de ce que le systême renferme? Quand on dit de l'Arithmétique, que c'est la Science des propriétés des nombres, la fait-on mieux connoître à celui qui ne la sait pas, qu'on ne feroit connoître la pierre philosophale, en disant que c'est le secret de faire de l'or? La définition d'une Science ne consiste proprement que dans l'exposition détaillée des choses dont cette Science s'occupe, comme la définition d'un corps est la description détaillée de ce corps même; & il nous semble d'après ce principe, que ce qu'on appelle définition de chaque Science seroit mieux placé à la fin qu'au commencement du livre qui en traite: ce seroit alors le résultat extrèmement réduit de toutes les notions qu'on auroit acquises. D'ailleurs, que contiennent ces définitions pour la plûpart, sinon des expressions vagues & abstraites, dont la notion est souvent plus difficile à fixer que celles de la Science même? Tels sont les mots, *science*, *nombre*, & *propriété*, dans la définition déjà citée de l'Arithmétique. Les termes généraux sans doute sont nécessaires, & nous avons vû dans ce Discours quelle en est l'utilité: mais on pourroit les définir un abus

forcé des ſignes, & la plûpart des définitions, un abus tantôt volontaire, tantôt forcé des termes généraux. Au reſte nous le répétons : nous nous ſommes conformés ſur ce point à l'uſage, parce que ce n'eſt pas à nous à le changer, & que la forme même de ce Dictionnaire nous en empêchoit. Mais en ménageant les préjugés, nous n'avons point dû appréhender d'expoſer ici des idées que nous croyons ſaines. Continuons à rendre compte de notre Ouvrage.

L'EMPIRE des Sciences & des Arts eſt un monde éloigné du vulgaire où l'on fait tous les jours des découvertes, mais dont on a bien des relations fabuleuſes. Il étoit important d'aſſûrer les vraies, de prévenir ſur les fauſſes, de fixer des points d'où l'on partît, & de faciliter ainſi la recherche de ce qui reſte à trouver. On ne cite des faits, on ne compare des expériences, on n'imagine des méthodes, que pour exciter le génie à s'ouvrir des routes ignorées, & à s'avancer à des découvertes nouvelles, en regardant comme le premier pas celui où les grands hommes ont terminé leur courſe. C'eſt auſſi le but que nous nous ſommes propoſé, en alliant aux principes des Sciences & des Arts libéraux l'hiſtoire de leur origine & de leurs progrès ſucceſſifs ; & ſi nous l'avons atteint, de bons eſprits ne s'occuperont plus à chercher ce qu'on ſavoit avant eux. Il ſera facile dans les productions à venir ſur les Sciences & ſur les Arts libéraux de démêler ce que les inventeurs ont tiré de leur fonds d'avec ce qu'ils ont emprunté de leurs prédéceſſeurs :

ceſſeurs : on appréciera les travaux ; & ces hommes avides de réputation & dépourvûs de génie, qui publient hardiment de vieux ſyſtèmes comme des idées nouvelles, ſeront bientôt démaſqués. Mais, pour parvenir à ces avantages, il a fallu donner à chaque matiere une étendue convenable, inſiſter ſur l'eſſentiel, négliger les minuties, & éviter un défaut aſſez commun, celui de s'appeſantir ſur ce qui ne demande qu'un mot, de prouver ce qu'on ne conteſte point, & de commenter ce qui eſt clair. Nous n'avons ni épargné, ni prodigué les éclairciſſemens. On jugera qu'ils étoient néceſſaires par-tout où nous en avons mis, & qu'ils auroient été ſuperflus où l'on n'en trouvera pas. Nous nous ſommes encore bien gardés d'accumuler les preuves où nous avons crû qu'un ſeul raiſonnement ſolide ſuffiſoit, ne les multipliant que dans les occaſions où leur force dépendoit de leur nombre & de leur concert.

LES articles qui concernent les élémens des Sciences ont été travaillés avec tout le ſoin poſſible ; ils ſont en effet la baſe & le fondement des autres. C'eſt par cette raiſon que les élémens d'une Science ne peuvent être bien faits que par ceux qui ont été fort loin au-delà ; car ils renferment le ſyſtème des principes généraux qui s'étendent aux différentes parties de la Science ; & pour connoître la maniere la plus favorable de préſenter ces principes, il faut en avoir fait une application très-étendue & très-variée.

CE ſont-là toutes les précautions que nous avions à prendre. Voilà les richeſſes ſur leſquelles nous pouvions compter: mais il nous en eſt ſurvenu d'autres que notre entrepriſe doit, pour ainſi dire, à ſa bonne fortune. Ce ſont des manuſcrits qui nous ont été communiqués par des Amateurs, ou fournis par des Savans, entre leſquels nous nommerons ici M. FORMEY, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences & des Belles-Lettres de Pruſſe. Cet illuſtre Académicien avoit médité un Dictionnaire tel à peu-près que le nôtre, & il nous a généreuſement ſacrifié la partie conſidérable qu'il en avoit exécutée, & dont nous ne manquerons pas de lui faire honneur. Ce ſont encore des recherches, des obſervations, que chaque Artiſte ou Savant, chargé d'une partie de notre Dictionnaire, renfermoit dans ſon cabinet, & qu'il a bien voulu publier par cette voie. De ce nombre ſeront preſque tous les articles de Grammaire générale & particuliere. Nous croyons pouvoir aſſurer qu'aucun Ouvrage connu ne ſera ni auſſi riche, ni auſſi inſtructif que le nôtre ſur les regles & les uſages de la Langue Françoiſe, & même ſur la nature, l'origine & le philoſophique des Langues en général. Nous ferons donc part au Public, tant ſur les Sciences que ſur les Arts libéraux, de pluſieurs fonds littéraires dont il n'auroit peut-être jamais eu connoiſſance.

MAIS ce qui ne contribuera guere moins à la perfection de ces deux branches importantes,

tantes, ce ſont les ſecours obligeans que nous avons reçûs de tous côtés; protection de la part des Grands, accueil & communication de la part de pluſieurs Savans; bibliotheques publiques, cabinets particuliers, recueils, portefeuilles, &c. tout nous a été ouvert, & par ceux qui cultivent les Lettres, & par ceux qui les aiment. Un peu d'adreſſe & beaucoup de dépenſe ont procuré ce qu'on n'a pû obtenir de la pure bienveillance; & les récompenſes ont preſque toûjours calmé, ou les inquiétudes réelles, ou les allarmes ſimulées de ceux que nous avions à conſulter.

Nous ſommes principalement ſenſibles aux obligations que nous avons à M. l'Abbé SALLIER, Garde de la Bibliotheque du Roi: il nous a permis, avec cette politeſſe qui lui eſt naturelle, & qu'animoit encore le plaiſir de favoriſer une grande entrepriſe, de choiſir dans le riche fonds dont il eſt dépoſitaire, tout ce qui pouvoit répandre de la lumiere ou des agrémens ſur notre Encyclopédie. On juſtifie, nous pourrions même dire qu'on honore le choix du Prince, quand on ſait ſe prêter ainſi à ſes vûes. Les Sciences & les Beaux-Arts ne peuvent donc trop concourir à illuſtrer par leurs productions le regne d'un Souverain qui les favoriſe. Pour nous, ſpectateurs de leurs progrès & leurs hiſtoriens, nous nous occuperons ſeulement à les tranſmettre à la poſtérité. Qu'elle diſe à l'ouverture de notre Dictionnaire, tel étoit alors l'état des Sciences & des Beaux-Arts.

Qu'elle

Qu'elle ajoûte ses découvertes à celles que nous aurons enregistrées, & que l'histoire de l'esprit humain & de ses productions aille d'âge en âge jusqu'aux siecles les plus reculés. Que l'Encyclopédie devienne un sanctuaire où les connoissances des hommes soient à l'abri des tems & des révolutions. Ne serons-nous pas trop flatés d'en avoir posé les fondemens? Quel avantage n'auroit-ce pas été pour nos Peres & pour nous, si les travaux des Peuples anciens, des Egyptiens, des Chaldéens, des Grecs, des Romains, *&c.* avoient été transmis dans un Ouvrage encyclopédique, qui eût exposé en même tems les vrais principes de leurs Langues! Faisons donc pour les siecles à venir ce que nous regrettons que les siecles passés n'ayent pas fait pour le nôtre. Nous osons dire que si les Anciens eussent exécuté une Encyclopédie, comme ils ont exécuté tant de grandes choses, & que ce manuscrit se fût échappé seul de la fameuse bibliotheque d'Alexandrie, il eût été capable de nous consoler de la perte des autres.

(La Suite dans le Num. suivant.)



PETIT RESERVOIR.

(Suite du Discours précédent.)

VOILÀ ce que nous avions à exposer au Public sur les Sciences & les Beaux-Arts. La partie des Arts méchaniques ne demandoit ni moins de détails, ni moins de soins. Jamais peut-être il ne s'est trouvé tant de difficultés rassemblées, & si peu de secours dans les Livres pour les vaincre. On a trop écrit sur les Sciences: on n'a pas assez bien écrit sur la plûpart des Arts libéraux; on n'a presque rien écrit sur les Arts méchaniques; car qu'est-ce que le peu qu'on en rencontre dans les Auteurs, en comparaison de l'étendue & de la fécondité du sujet? Entre ceux qui en ont traité, l'un n'étoit pas assez instruit de ce qu'il avoit à dire, & a moins rempli son sujet que montré la nécessité d'un meilleur Ouvrage. Un autre n'a qu'effleuré la matiere, en la traitant plûtôt en Grammairien & en homme de Lettres, qu'en Ar-

tiſte. Un troiſieme eſt à la vérité plus riche & plus ouvrier: mais il eſt en même tems ſi court, que les opérations des Artiſtes & la deſcription de leurs machines, cette matiere capable de fournir ſeule des Ouvrages conſidérables, n'occupe que la très-petite partie du ſien. Chambers n'a preſque rien ajoûté à ce qu'il a traduit de nos Auteurs. Tout nous déterminoit donc à recourir aux ouvriers.

ON s'eſt adreſſé aux plus habiles de Paris & du Royaume; on s'eſt donné la peine d'aller dans leurs atteliers, de les interroger, d'écrire ſous leur dictée, de développer leurs penſées, d'en tirer les termes propres à leurs profeſſions, d'en dreſſer des tables, de les définir, de converſer avec ceux de qui on avoit obtenu des mémoires, & (précaution preſqu'indiſpenſable) de rectifier dans de longs & fréquens entretiens avec les uns, ce que d'autres avoient imparfaitement, obſcurément, & quelquefois infidellement expliqué. Il eſt des Artiſtes qui ſont en même tems gens de Lettres, & nous en pourrions citer ici: mais le nombre en ſeroit fort petit. La plûpart de ceux qui exercent les Arts méchaniques, ne les ont embraſſés que par néceſſité, & n'operent que par inſtinct. A peine entre mille en trouve-t-on une douzaine en état de s'exprimer avec quelque clarté ſur les inſtrumens qu'ils employent & ſur les ouvrages qu'ils fabriquent. Nous avons vû des ouvriers qui travaillent depuis quarante années, ſans rien connoître à leurs machines. Il a fallu exercer avec eux la fonc-

tion dont ſe glorifioit Socrate, la fonction pénible & délicate de faire accoucher les eſprits, *obſtetrix animorum.*

MAIS il eſt des métiers ſi ſinguliers & des manœuvres ſi déliées, qu'à moins de travailler ſoi-même, de mouvoir une machine de ſes propres mains, & de voir l'ouvrage ſe former ſous ſes propres yeux, il eſt difficile d'en parler avec préciſion. Il a donc fallu pluſieurs fois ſe procurer les machines, les conſtruire, mettre la main à l'œuvre, ſe rendre, pour ainſi dire, apprentif, & faire ſoi-même de mauvais ouvrages pour apprendre aux autres comment on en fait de bons.

C'EST ainſi que nous nous ſommes convaincus de l'ignorance dans laquelle on eſt ſur la plûpart des objets de la vie, & de la difficulté de ſortir de cette ignorance. C'eſt ainſi que nous nous ſommes mis en état de démontrer que l'homme de Lettres qui ſait le plus ſa Langue, ne connoît pas la vingtieme partie des mots; que quoique chaque Art ait la ſienne, cette langue eſt encore bien imparfaite; que c'eſt par l'extrème habitude de converſer les uns avec les autres, que les ouvriers s'entendent, & beaucoup plus par le retour des conjonctures que par l'uſage des termes. Dans un attelier c'eſt le moment qui parle, & non l'artiſte.

VOICI la méthode qu'on a ſuivie pour chaque Art. On a traité, 1°. de la matiere, des lieux où elle ſe trouve, de la maniere dont on la prépare, de ſes bonnes & mauvaiſes qualités, de ſes différentes eſpeces, des opérations par leſquelles on la fait

paſſer, ſoit avant que de l'employer, ſoit en la mettant en œuvre.

2°. DES principaux ouvrages qu'on en fait, & de la maniere de les faire.

3°. ON a donné le nom, la deſcription, & la figure des outils & des machines, par pieces détachées & par pieces aſſemblées; la coupe des moules & d'autres inſtrumens, dont il eſt à propos de connoître l'intérieur, leurs profils, &c.

4°. ON a expliqué & repréſenté la main-d'œuvre & les principales opérations dans une ou pluſieurs Planches, où l'on voit tantôt les mains ſeules de l'artiſte, tantôt l'artiſte entier en action, & travaillant à l'ouvrage le plus important de ſon art.

5°. ON a recueilli & défini le plus exactement qu'il a été poſſible les termes propres de l'art.

MAIS le peu d'habitude qu'on a & d'écrire, & de lire des écrits ſur les Arts, rend les choſes difficiles à expliquer d'une maniere intelligible. De-là naît le beſoin de Figures. On pourroit demontrer par mille exemples, qu'un Dictionnaire pur & ſimple de définitions, quelque bien qu'il ſoit fait, ne peut ſe paſſer de figures, ſans tomber dans des deſcriptions obſcures ou vagues; combien donc à plus forte raiſon ce ſecours ne nous étoit-il pas néceſſaire? Un coup d'œil ſur l'objet ou ſur ſa repréſentation en dit plus qu'une page de diſcours.

ON a envoyé des Deſſinateurs dans les atteliers. On a pris l'eſquiſſe des machines & des outils. On n'a rien omis de ce qui pou-

voit

voit les montrer diſtinctement aux yeux. Dans le cas où une machine mérite des détails par l'importance de ſon uſage & par la multitude de ſes parties, on a paſſé du ſimple au composé. On a commencé par aſſembler dans une premiere figure autant d'élémens qu'on en pouvoit appercevoir ſans confuſion. Dans une ſeconde figure, on voit les mêmes élémens avec quelques autres. C'eſt ainſi qu'on a formé ſucceſſivement la machine la plus compliquée, ſans aucun embarras ni pour l'eſprit ni pour les yeux. Il faut quelquefois remonter de la connoiſſance de l'ouvrage à celle de la machine, & d'autres fois deſcendre de la connoiſſance de la machine à celle de l'ouvrage. On trouvera à l'article ART quelques réflexions ſur les avantages de ces methodes, & ſur les occaſions où il eſt à propos de préférer l'une à l'autre.

IL y a des notions qui ſont communes à preſque tous les hommes, & qu'ils ont dans l'eſprit avec plus de clarté qu'elles n'en peuvent recevoir du diſcours. Il y a auſſi des objets ſi familiers, qu'il ſeroit ridicule d'en faire des figures. Les Arts en offrent d'autres ſi compoſés, qu'on les repréſenteroit inutilement. Dans les deux premiers cas, nous avons ſuppoſé que le lecteur n'étoit pas entierement dénué de bon ſens & d'expérience; & dans le dernier, nous renvoyons à l'objet même. Il eſt en tout un juſte milieu, & nous avons tâché de ne le point manquer ici. Un ſeul art dont on voudroit tout repréſenter & tout dire, fourniroit des volumes de diſcours & de planches. On ne

finiroit jamais si l'on se proposoit de rendre en figures tous les états par lesquels passe un morceau de fer avant que d'être transformé en aiguille. Que le discours suive le procédé de l'artiste dans le dernier détail, à la bonne heure. Quant aux figures, nous les avons restraintes aux mouvemens importans de l'ouvrier & aux seuls momens de l'opération, qu'il est très-facile de peindre & très-difficile d'expliquer. Nous nous en sommes tenus aux circonstances essentielles, à celles dont la représentation, quand elle est bien faite, entraîne nécessairement la connoissance de celles qu'on ne voit pas. Nous n'avons pas voulu ressembler à un homme qui feroit planter des guides à chaque pas dans une route, de crainte que les voyageurs ne s'en écartassent. Il suffit qu'il y en ait partout où ils feroient exposés à s'égarer.

AU reste, c'est la main-d'œuvre qui fait l'artiste, & ce n'est point dans les Livres qu'on peut apprendre à manœuvrer. L'artiste rencontrera seulement dans notre Ouvrage des vûes qu'il n'eût peut-être jamais eues, & des observations qu'il n'eût faites qu'après plusieurs années de travail. Nous offrirons au lecteur studieux ce qu'il eût appris d'un artiste en le voyant opérer, pour satisfaire sa curiosité; & à l'artiste, ce qu'il seroit à souhaiter qu'il apprît du Philosophe pour s'avancer à la perfection.

NOUS avons distribué dans les Sciences & dans les Arts libéraux les figures & les Planches, selon le même esprit & la même œconomie que dans les Arts méchaniques;
ce-

cependant nous n'avons pû réduire le nombre des unes & des autres, à moins de ſix cens. Les deux volumes qu'elles formeront ne ſeront pas la partie la moins intéreſſante de l'Ouvrage, par l'attention que nous aurons de placer au *verſo* d'une Planche l'explication de celle qui ſera vis-à-vis, avec des renvois aux endroits du Dictionnaire auxquels chaque figure ſera relative. Un lecteur ouvre un volume de Planches, il apperçoit une machine qui pique ſa curioſité: c'eſt, ſi l'on veut, un moulin à poudre, à papier, à ſoie, à ſucre, *&c.* il lira vis-à-vis, figure 50. 51. ou 60. *&c.* moulin à poudre, moulin à ſucre, moulin à papier, moulin à ſoie, *&c.* il trouvera enſuite une explication ſuccincte de ces machines avec les renvois aux articles POUDRE, PAPIER, SUCRE, SOIE, *&c.*

LA Gravure répondra à la perfection des deſſeins, & nous eſpérons que les Planches de notre Encyclopédie ſurpaſſeront autant en beauté celles du Dictionnaire Anglois, qu'elles les ſurpaſſent en nombre. Chambers a trente Planches; l'ancien projet en promettoit cent vingt, & nous en donnerons ſix cens au moins. Il n'eſt pas étonnant que la carriere ſe ſoit étendue ſous nos pas; elle eſt immenſe, & nous ne nous flatons pas de l'avoir parcourue.

Malgré les ſecours & les travaux dont nous venons de rendre compte, nous déclarons ſans peine, au nom de nos Collegues & au nôtre, qu'on nous trouvera toûjours diſpoſés à convenir de notre inſuffiſance, & à profiter

fiter des lumieres qui nous feront communiquées. Nous les recevrons avec reconnoiffance, & nous nous y conformerons avec docilité, tant nous fommes perfuadés que la perfection derniere d'une Encyclopédie eft l'ouvrage des fiecles. Il a fallu des fiecles pour commencer; il en faudra pour finir: mais nous ferons fatisfaits d'avoir contribué à jetter les fondemens d'un Ouvrage utile.

NOUS aurons toûjours la fatisfaction intérieure de n'avoir rien épargné pour réuffir: une dés preuves que nous en apporterons, c'eft qu'il y a des parties dans les Sciences & dans les Arts qu'on a refaites jufqu'à trois fois. Nous ne pouvons nous difpenfer de dire à l'honneur des Libraires affociés, qu'ils n'ont jamais refufé de fe prêter à ce qui pouvoit contribuer à les perfectionner toutes. Il faut efpérer que le concours d'un auffi grand nombre de circonftances, telles que les lumieres de ceux qui ont travaillé à l'Ouvrage, les fecours des perfonnes qui s'y font intéreffées, & l'émulation des Editeurs & des Libraires, produira quelque bon effet.

DE tout ce qui précede, il s'enfuit que dans l'Ouvrage que nous annonçons, on a traité des Sciences & des Arts, de maniere qu'on n'en fuppofe aucune connoiffance préliminaire; qu'on y expofe ce qu'il importe de favoir fur chaque matiere; que les articles s'expliquent les uns par les autres, & que par conféquent la difficulté de la nomenclature n'embarraffe nulle part. D'où nous inférerons que cet Ouvrage pourra, du moins

moins un jour, tenir lieu de bibliotheque dans tous les genres à un homme du monde; & dans tous les genres, excepté le sien, à un Savant de profession; qu'il développera les vrais principes des choses; qu'il en marquera les rapports; qu'il contribuera à la certitude & au progrès des connoissances humaines; & qu'en multipliant le nombre des vrais Savans, des Artistes distingués, & des Amateurs éclairés, il répandra dans la société de nouveaux avantages.

Il ne nous reste plus qu'à nommer les Savans à qui le Public doit cet Ouvrage autant qu'à nous. Nous suivrons autant qu'il est possible, en les nommant, l'ordre encyclopédique des matieres dont ils se sont chargés. Nous avons pris ce parti, pour qu'il ne paroisse point que nous cherchions à assigner entr'eux aucune distinction de rang & de mérite. Les articles de chacun seront désignés dans le corps de l'Ouvrage par des lettres particulieres, dont on trouvera la liste immédiatement après ce Discours.

Nous devons l'*Histoire Naturelle* à M. Daubenton, Docteur en Medecine, de l'Académie Royale des Sciences, Garde & Démonstrateur du Cabinet d'Histoire naturelle, recueil immense, rassemblé avec beaucoup d'intelligence & de soin, & qui dans des mains aussi habiles ne peut manquer d'être porté au plus haut degré de perfection. M. Daubenton est le digne collegue de M. de Buffon dans le grand Ouvrage sur l'Histoire Naturelle, dont les trois premiers volumes déjà publiés, ont eu successivement

trois éditions rapides, & dont le Public attend la ſuite avec impatience. On a donné dans le Mercure de Mars 1751 l'article *Abeille*, que M. Daubenton a fait pour l'Encyclopédie ; & le ſuccès général de cet article nous a engagé à inſérer dans le ſecond volume du Mercure de Juin 1751 l'article *Agate*. On a vû par ce dernier que M. Daubenton ſait enrichir l'Encyclopédie par des remarques & des nouvelles vûes & importantes ſur la partie dont il s'eſt chargé, comme on a vû dans l'article *Abeille* la préciſion & la netteté avec leſquelles il ſait préſenter ce qui eſt connu.

LA *Théologie* eſt de M. l'Abbé MALLET, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, de la Maiſon & Société de Navarre, & Profeſſeur royal en Théologie à Paris. Son ſavoir & ſon mérite ſeul, ſans aucune ſollicitation de ſa part, l'ont fait nommer à la chaire qu'il occupe, ce qui n'eſt pas un petit éloge dans le ſiecle où nous vivons. M. l'Abbé Mallet eſt auſſi l'Auteur de tous les articles d'*Hiſtoire ancienne & moderne* ; matiere dans laquelle il eſt très-verſé, comme on le verra bien-tôt par l'Ouvrage important & curieux qu'il prépare en ce genre. Au reſte, on obſervera que les articles d'*Hiſtoire* de notre Encyclopédie ne s'étendent pas aux noms de Rois, de Savans, & de Peuples, qui ſont l'objet particulier du Dictionnaire de Moreri, & qui auroient preſque doublé le nôtre. Enfin, nous devons encore à M. l'Abbé Mallet tous les articles qui concernent la *Poëſie*, l'*Eloquence*, & en géné-

néral la *Littérature*. Il a déjà publié en ce genre deux Ouvrages utiles & remplis de réflexions judicieuſes. L'un eſt ſon *Eſſai ſur l'étude des Belles-Lettres*, & l'autre ſes *Principes pour la lecture des Poëtes*. On voit par le détail où nous venons d'entrer, combien M. l'Abbé Mallet par la variété de ſes connoiſſances & de ſes talens, à été utile à ce grand Ouvrage, & combien l'Encyclopédie lui a d'obligation. Elle ne pouvoit lui en trop avoir.

LA *Grammaire* eſt de M. du MARSAIS, qu'il ſuffit de nommer.

LA *Métaphyſique*, la *Logique*, & la *Morale*, de M. l'Abbé YVON, Métaphyſicien profond, & ce qui eſt encore plus rare, d'une extrême clarté. On peut en juger par les articles qui ſont de lui dans ce premier volume, entr'autres par l'article *Agir* auquel nous renvoyons, non par préférence; mais parce qu'étant court, il peut faire juger en un moment combien la Philoſophie de M. l'Abbé Yvon eſt ſaine, & ſa Méthaphyſique nette & préciſe. M. l'Abbé PESTRÉ, digne par ſon ſavoir & par ſon mérite de ſeconder M. l'Abbé Yvon, l'a aidé dans pluſieurs articles de Morale. Nous ſaiſiſſons cette occaſion d'avertir que M. l'Abbé Yvon prépare conjointement avec M. l'Abbé DE PRADES, un Ouvrage ſur la Religion, d'autant plus intéreſſant, qu'il ſera fait par deux hommes d'eſprit & par deux Philoſophes.

LA *Juriſprudence* eſt de M. TOUSSAINT, Avocat en Parlement & membre de l'Académie royale des Sciences & des Belles-Lettres

tres de Pruſſe; titre qu'il doit à l'étendue de ſes connoiſſances, & à ſon talent pour écrire, qui lui ont fait un nom dans la Littérature.

LE *Blaſon* eſt de M. EIDOUS ci-devant Ingénieur des Armées de Sa Majeſté Catholique, & à qui la république des Lettres eſt redevable de la traduction de pluſieurs bons Ouvrages de différens genres.

L'*Arithmétique* & la *Géométrie élémentaire* ont été revûes par M. l'Abbé DE LA CHAPELLE, Cenſeur royal & membre de la Société royale de Londres. Ses *Inſtitutions de Géométrie*, & ſon *Traité des Sections coniques*, ont juſtifié par leur ſuccès l'approbation que l'Académie des Sciences a donnée à ces deux Ouvrages.

LES articles de *Fortification*, de *Tactique*, & en général d'*Art militaire*, ſont de M. LE BLOND, Profeſſeur de Mathématiques des Pages de la grande Ecurie du Roi, très-connu du Public par pluſieurs Ouvrages juſtement eſtimés, entr'autres par ſes *Elemens de Fortification* réimprimés pluſieurs fois; par ſon *Eſſai ſur la Caſtramétation*; par ſes *Elémens de la Guerre des Siéges*, & par ſon *Arithmétique de l'Officier*, que l'Académie des Sciences a approuvée avec éloge.

LA *Coupe des Pierres* eſt de M. GOUSSIER, très-verſé & très-intelligent dans toutes les parties des Mathématiques & de la Phyſique, & à qui cet Ouvrage a beaucoup d'autres obligations, comme on le verra plus bas.

LE *Jardinage* & l'*Hydraulique* ſont de M. D'AR-

D'ARGENVILLE, Conseiller du Roi en ses Conseils, Maître ordinaire en sa Chambre des Comptes de Paris, des Sociétés royales des Sciences de Londres & de Montpellier, & de l'Académie des Arcades de Rome. Il est Auteur d'un Ouvrage intitulé, *Théorie & Pratique du Jardinage, avec un Traité d'Hydraulique*, dont quatre éditions faites à Paris, & deux traductions, l'une en Anglois, l'autre en Allemand, prouvent le mérite & l'utilité reconnue. Comme cet Ouvrage ne regarde que les jardins de propreté, & que l'Auteur n'y a considéré l'Hydraulique que par rapport aux jardins, il a généralisé ces deux matieres dans l'Encyclopédie, en parlant de tous les jardins fruitiers, potagers, légumiers; on y trouvera encore une nouvelle méthode de tailler les arbres, & de nouvelles figures de son invention. Il a aussi étendu la partie de l'Hydraulique, en parlant des plus belles machines de l'Europe pour élever les eaux, ainsi que des écluses, & autres bâtimens que l'on construit dans l'eau. M. d'Argenville est encore avantageusement connu du Public par plusieurs Ouvrages dans différens genres, entr'autres par son *Histoire Naturelle éclaircie dans deux de ses principales parties, la Lithologie & la Conchyliologie.* Le succès de la premiere partie de cette Histoire a engagé l'Auteur à donner dans peu la seconde, qui traitera des minéraux.

LA *Marine* est de M. BELLIN, Censeur royal & Ingénieur ordinaire de la Marine, aux travaux duquel sont dûes plusieurs Cartes

tes que les Savans & les Navigateurs ont reçûes avec empressement. On verra par nos Planches de *Marine* que cette partie lui est bien connue.

L'*Horlogerie* & la *description des instrumens astronomiques* sont de M. J. B. LE ROY, qui est l'un des fils du célebre M. Julien le Roy, & qui joint aux instructions qu'il a reçûes en ce genre d'un pere si estimé dans toute l'Europe, beaucoup de connoissances des Mathématiques & de la Physique, & un esprit cultivé par l'étude des Belles-Lettres.

L'*Anatomie* & la *Physiologie* sont de M. TARIN, Docteur en Medecine, dont les Ouvrages sur cette matiere sont connus & approuvés des Savans.

LA *Medecine*, la *Matiere medicale*, & la *Pharmacie*, de M. DE VANDENESSE, Docteur Régent de la Faculté de Medecine de Paris, très-versé dans la théorie & la pratique de son art.

LA *Chirurgie* de M. LOUIS, Chirurgien gradué, Démonstrateur royal au Collége de Saint Côme, & Conseiller Commissaire pour les extraits de l'Académie royale de Chirurgie. M. Louis déjà très-estimé, quoique fort jeune, par les plus habiles de ses confreres, avoit été chargé de la partie chirurgicale de ce Dictionnaire par le choix de M. de la Peyronie, à qui la Chirurgie doit tant, & qui a bien mérité d'elle & de l'Encyclopédie, en procurant M. Louis à l'une & à l'autre.

LA *Chimie* est de M. MALOUIN, Docteur Régent de la Faculté de Medecine de

Pa-

Paris, Cenſeur royal, & membre de l'Académie royale des Sciences; Auteur d'un *Traité de Chimie* dont il y a eu deux éditions, & d'une *Chimie medicinale* que les François & les étrangers ont fort goûtée.

LA *Peinture*, la *Sculpture*, la *Gravûre*, ſont de M. LANDOIS, qui joint beaucoup d'eſprit & de talent pour écrire à la connoiſſance de ces beaux Arts.

L'*Architecture* de M. BLONDEL, Architecte célebre, non ſeulement par pluſieurs Ouvrages qu'il a fait exécuter à Paris, & par d'autres dont il a donné les deſſeins, & qui ont été exécutés chez différens Souverains, mais encore par ſon *Traité de la Décoration des Edifices*, dont il a gravé lui-même les Planches qui ſont très-eſtimées. On lui doit auſſi la derniere édition de *Davile*, & trois volumes de l'*Architecture Françoiſe* en ſix cens Planches: ces trois volumes ſeront ſuivis de cinq autres. L'amour du bien public & le deſir de contribuer à l'accroiſſement des Arts en France, lui a fait établir en 1744 une école d'Architecture, qui eſt devenue en peu de tems très-fréquentée. M. Blondel, outre l'Architecture qu'il y enſeigne à ſes éleves, fait profeſſer dans cette école par des hommes habiles les parties des Mathématiques, de la Fortification, de la Perſpective, de la Coupe des Pierres, de la Peinture, de la Sculpture, *&c.* relatives à l'art de bâtir. On ne pouvoit donc à toutes ſortes d'égards faire un meilleur choix pour l'Encyclopédie.

M. ROUSSEAU *de Geneve*, dont nous avons

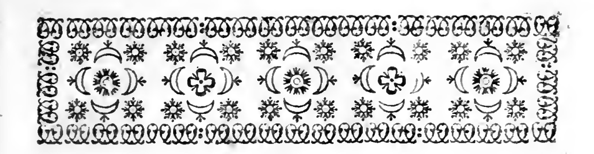
vons déja parlé, & qui possede en Philosophe & en homme d'esprit la théorie & la pratique de la *Musique*, nous a donné les articles qui concernent cette Science. Il a publié il y a quelques années un Ouvrage intitulé, *Dissertation sur la Musique moderne*. On y trouve une nouvelle maniere de noter la Musique, à laquelle il n'a peut-être manqué pour être reçue, que de n'avoir point trouvé de prévention pour une plus ancienne.

OUTRE les Savans que nous venons de nommer, il en est d'autres qui nous ont fourni pour l'Encyclopédie des articles entiers & très-importans, dont nous ne manquerons pas de leur faire honneur.

M. LE MONNIER des Académies royales des Sciences de Paris & de Berlin, & de la Société royale de Londres, & Medecin ordinaire de S. M. à Saint-Germain-en-Laye, nous à donné les articles qui concernent l'*Aimant* & l'*Electricité*, deux matieres importantes qu'il a étudiées avec beaucoup de succès, & sur lesquelles il a donné d'excellens mémoires à l'Académie des Sciences dont il est membre. Nous avons averti dans ce volume que les articles AIMANT & AIGUILLE AIMANTÉE sont entierement de lui, & nous ferons de même pour ceux qui lui appartiendront dans les autres volumes.

(La Suite dans le Num. suivant.)





PETIT RESERVOIR.

(*Suite du Discours précédent.*)

M. DE CAHUSAC de l'Académie des Belles-Lettres de Montauban, Auteur de *Zeneïde* que le Public revoit & applaudit si souvent sur la Scene Françoise, des *Fêtes de l'Amour & de l'Hymen*, & de plusieurs autres Ouvrages qui ont eu beaucoup de succès sur le Théatre lyrique, nous a donné les articles BALLET, DANSE, OPERA, DECORATION, & plusieurs autres moins considérables qui se rapportent à ces quatre principaux; nous aurons soin d'avertir de chacun de ceux que nous lui devons. On trouvera dans le second volume l'article BALLET qu'il a rempli de recherches curieuses & d'observations importantes; nous espérons qu'on verra dans tous l'étude approfondie & raisonnée qu'il a faite du Théatre lyrique.

J'AI fait ou revû tous les articles de *Mathématique & de Physique*, qui ne dépendent

point des parties dont il a été parlé ci-dessus; j'ai aussi suppléé quelques articles, mais en tres-petit nombre, dans les autres parties. Je me suis attaché dans les articles de *Mathématique transcendante* à donner l'esprit général des méthodes, à indiquer les meilleurs Ouvrages où l'on peut trouver sur chaque objet les détails les plus importans, & qui n'étoient point de nature à entrer dans cette Encyclopédie; à éclaircir ce qui m'a paru n'avoir pas été éclairci suffisamment, ou ne l'avoir point été du tout; enfin à donner, autant qu'il m'a été possible, dans chaque matiere, des principes métaphysiques exacts, c'est-à-dire, simples. On peut en voir un essai dans ce volume aux articles *Action*, *Application*, *Arithmétique universelle*, &c.

MAIS ce travail, tout considérable qu'il est, l'est beaucoup moins que celui de M. DIDEROT mon collegue. Il est Auteur de la partie de cette Encyclopédie la plus étendue, la plus importante, la plus desirée du Public, & j'ose le dire, la plus difficile à remplir; c'est la description des Arts. M. Diderot l'a faite sur des mémoires qui lui ont été fournis par des ouvriers ou par des amateurs, dont on lira bien-tôt les noms, ou sur les connoissances qu'il a été puiser lui-même chez les ouvriers, ou enfin sur des métiers qu'il s'est donné la peine de voir, & dont quelquefois il a fait construire des modeles pour les étudier plus à son aise. A ce détail qui est immense, & dont il s'est acquitté avec beaucoup de soin, il en a joint un autre qui ne l'est pas moins, en suppléant dans

les différentes parties de l'Encyclopédie un nombre prodigieux d'articles qui manquoient. Il s'eſt livré à ce travail avec un déſintéreſſement qui honore les Lettres, & avec un zele digne de la reconnoiſſance de tous ceux qui les aiment ou qui les cultivent, & en particulier des perſonnes qui ont concouru au travail de l'Encyclopédie. On verra par ce volume combien le nombre d'articles que lui doit cet Ouvrage eſt conſidérable. Parmi ces articles, il y en a de très-étendus, comme ACIER, AIGUILLE, ARDOISE, ANATOMIE, ANIMAL, AGRICULTURE, *&c.* Le grand ſuccès de l'article ART qu'il a publié ſéparément il y a quelques mois, l'a encouragé à donner aux autres tous ſes ſoins; & je crois pouvoir aſſûrer qu'ils ſont dignes d'être comparés à celui-là, quoique dans des genres différens. Il eſt inutile de répondre ici à la critique injuſte de quelques gens du monde, qui peu accoûtumés ſans doute à tout ce qui demande la plus légere attention, ont trouvé cet article ART trop raiſonné & trop métaphyſique, comme s'il étoit poſſible que cela fût autrement. Tout article qui a pour objet un terme abſtrait & général ne peut être bien traité ſans remonter à des principes philoſophiques, toûjours un peu difficiles pour ceux qui ne ſont pas dans l'uſage de réfléchir. Au reſte, nous devons avoüer ici que nous avons vû avec plaiſir un très-grand nombre de gens du monde entendre parfaitement cet article. A l'égard de ceux qui l'ont critiqué, nous ſouhaitons que ſur les articles qui auront un ob-

objet ſemblable, ils ayent le même reproche à nous faire.

PLUSIEURS autres perſonnes, ſans nous avoir fourni des articles entiers, ont procuré à l'Encyclopédie des ſecours importans. Nous avons déjà parlé dans le *Proſpectus* & dans ce Diſcours de M. l'Abbé SALLIER & de M. FORMEY.

M. LE Comte D'HEROUVILLE DE CLAYE, Lieutenant Général des Armées du Roi, & Inſpecteur Général d'Infanterie, que ſes connoiſſances profondes dans l'Art militaire n'empêchent point de cultiver les Lettres & les Sciences avec ſuccès, a communiqué des mémoires très-curieux ſur la *Minéralogie*, dont il a fait exécuter en relief pluſieurs travaux, comme le *cuivre*, l'*alun*, le *vitriol*, la *couperoſe*, &c. en quatorze uſines. On lui doit auſſi des mémoires ſur le *Colzat*, *la Garence*, &c.

M. FALCONET, Medecin Conſultant du Roi & membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, poſſeſſeur d'une Bibliotheque auſſi nombreuſe & auſſi étendue que ſes connoiſſances, mais dont il fait un uſage encore plus eſtimable, celui d'obliger les Savans en la leur communiquant ſans reſerve, nous a donné à cet égard tous les ſecours que nous pouvions ſouhaiter. Cet homme de Lettres citoyen, qui joint à l'érudition la plus variée les qualités d'homme d'eſprit & de Philoſophe, a bien voulu auſſi jetter les yeux ſur quelques-uns de nos articles, & nous donner des conſeils & des éclairciſſemens utiles.

M.

M. DUPIN Fermier Général, connu par ſon amour pour les Lettres & pour le bien public, a procuré ſur les *Salines* tous les éclairciſſemens néceſſaires.

M. MORAND, qui fait tant d'honneur à la Chirurgie de Paris, & aux différentes Académies dont il eſt membre, a communiqué quelques obſervations importantes; on en trouvera une dans ce volume à l'article ARTÉRIOTOMIE.

MM. DE PRADES & YVON dont nous avons déjà parlé avec l'éloge qu'ils méritent, ont fourni pluſieurs mémoires relatifs à l'*Hiſtoire de la Philoſophie* & quelques-uns ſur *la Religion*. M. l'Abbé PESTRÉ nous a auſſi donné quelques mémoires ſur *la Philoſophie*, que nous aurons ſoin de déſigner dans les volumes ſuivans.

M. DESLANDES, ci-devant Commiſſaire de la *Marine*, a fourni ſur cette matiere des remarques importantes dont on a fait uſage. La réputation qu'il s'eſt acquiſe par ſes différens Ouvrages, doit faire rechercher tout ce qui vient de lui.

M. LE ROMAIN, Ingénieur en chef de l'Iſle de la Grenade, a donné toutes les lumieres néceſſaires ſur les *Sucres*, & ſur pluſieurs autres machines qu'il a eu occaſion de voir & d'examiner dans ſes voyages en Philoſophe & en Obſervateur attentif.

M. VENELLE, très-verſé dans la Phyſique & dans la Chimie, ſur laquelle il a préſenté à l'Académie des Sciences d'excellens mémoires, a fourni des éclairciſſemens utiles & importans ſur la *Minéralogie*.

M. GOUSSIER, déjà nommé au ſujet de la *Coupe des pierres*, & qui joint la pratique du Deſſein à beaucoup de connoiſſances de la Méchanique, a donné à M. Diderot la figure *de pluſieurs Inſtrumens* & leur explication. Mais il s'eſt particulierement occupé des figures de l'Encyclopédie qu'il a toutes revûes & preſque toutes deſſinées; de la *Lutherie* en général, & de la *facture de l'Orgue*, machine immenſe qu'il a détaillée ſur les mémoires de M. THOMAS ſon aſſocié dans ce travail.

M. ROGEAU, habile Profeſſeur de Mathématiques, a fourni des matériaux ſur le *Monnoyage*, & pluſieurs figures qu'il a deſſinées lui-même ou auxquelles il a veillé.

ON juge bien que ſur ce qui concerne l'Imprimerie & la Librairie, les Libraires aſſociés nous ont donné par eux-mêmes tous les ſecours qu'il nous étoit poſſible de deſirer.

M. PREVOST, Inſpecteur des *Verreries*, a donné des lumieres ſur cet Art important.

LA *Braſſerie* a été faite ſur un mémoire de M. LONGCHAMP, qu'une fortune conſidérable & beaucoup d'aptitude pour les Lettres n'ont point détaché de l'état de ſes peres.

M. BUISSON, Fabriquant de Lyon, & ci-devant Inſpecteur de Manufactures, a donné des mémoires ſur la *Teinture*, ſur la *Draperie*, ſur la *Fabrication des étoffes riches*, ſur le travail de la *Soie*, *ſon tirage*, *moulinage*, *ovalage*, &c. & des obſervations ſur les Arts relatifs aux précédens, comme ceux de

dorer

dorer les lingots, de *battre l'or & l'argent*, de *les tirer*, de les *filer*, &c.

M. LA BASSE'E a fourni les articles de *Passementerie*, dont le détail n'est bien connu que de ceux qui s'en sont particulierement occupés.

M. DOUET s'est prété à tout ce qui pouvoit instruire sur l'Art du *Gazier* qu'il exerce.

M. BARRAT, ouvrier excellent dans son genre, a monté & démonté plusieurs fois en présence de M. Diderot le *métier à bas*, machine admirable.

M. PICHARD, Marchand Fabriquant Bonnetier, a donné des lumieres sur la *Bonneterie*.

MM. BONNET & LAURENT ouvriers en *Soie*, ont monté & fait travailler sous les yeux de M. Diderot, un métier à *velours*, &c. & un autre en *étoffe brochée*: on en verra le détail à l'article VELOURS.

M. PAPILLON, célebre *Graveur en bois*, a fourni un mémoire sur l'histoire & la pratique de son Art.

M. FOURNIER, très-habile *Fondeur des Caracteres d'Imprimerie*, en a fait autant pour la *Fonderie des caracteres*.

M. FAVRE a donné des mémoires sur la *Serrurerie*, *Taillanderie*, *Fonte des canons*, &c. dont il est bien instruit.

M. MALLET, Potier d'*étain* à Melun, n'a rien laissé à desirer sur la connoissance de son Art.

M. HILL, Anglois de nation, a communiqué une *Verrerie* Angloise exécutée en re-

 lief,

lief, & tous ſes inſtrumens avec les explications néceſſaires.

MM. DE PUISIEUX, CHARPENTIER, MABILE, & DE VIENNE, ont aidé M. Diderot dans la deſcription de pluſieurs Arts. M. EIDOUS a fait en entier les articles de *Maréchallerie* & de *Manége*, & M. ARNAULD *de Senlis*, ceux qui concernent la *Pêche* & la *Chaſſe*.

ENFIN un grand nombre d'autres perſonnes bien intentionnées ont inſtruit M. Diderot ſur la fabrication des *Ardoiſes*, les *Forges*, la *Fonderie*, *Refendrie*, *Trifilerie*, &c. La plûpart de ces perſonnes étant abſentes, on n'a pû diſpoſer de leur nom ſans leur conſentement; on les nommera pour peu qu'elles le deſirent. Il en eſt de même de pluſieurs autres dont les noms ont échappé. A l'égard de celles dont les ſecours n'ont été d'aucun uſage, on ſe croit diſpenſé de les nommer.

NOUS publions ce premier volume dans le tems précis pour lequel nous l'avions promis. Le ſecond volume eſt déjà ſous preſſe; nous eſpérons que le Public n'attendra point les autres, ni les volumes des Figures; notre exactitude à lui tenir parole ne dépendra que de notre vie, de notre ſanté, & de notre repos. Nous avertiſſons auſſi au nom des Libraires aſſociés qu'en cas d'une ſeconde édition, les additions & corrections ſeront données dans un volume ſéparé à ceux qui auront acheté la premiere. Les perſonnes qui nous fourniront quelques ſecours

pour

pour la ſuite de cet Ouvrage, ſeront nommées à la tête de chaque volume.

VOILA ce que nous avions à dire ſur cette collection immenſe. Elle ſe préſente avec tout ce qui peut intéreſſer pour elle; l'impatience que l'on a témoignée de la voir paroître; les obſtacles qui en ont retardé la publication; les circonſtances qui nous ont forcés à nous en charger; le zele avec lequel nous nous ſommes livrés à ce travail comme s'il eût été de notre choix; les éloges que les bons citoyens ont donnés à l'entrepriſe; les ſecours innombrables & de toute eſpece que nous avons reçûs; la protection du Gouvernement; des ennemis tant foibles que puiſſans, qui ont cherché, quoiqu'en vain, à étouffer l'Ouvrage avant ſa naiſſance; enfin des Auteurs ſans cabale & ſans intrigue, qui n'attendent d'autre récompenſe de leurs ſoins & de leurs efforts, que la ſatisfaction d'avoir bien mérité de leur patrie. Nous ne chercherons point à comparer ce Dictionnaire aux autres; nous reconnoiſſons avec plaiſir qu'ils nous ont été utiles, & notre travail ne conſiſte point à décrier celui de perſonne. C'eſt au Public qui lit à nous juger: nous croyons devoir le diſtinguer de celui qui parle.

Fin du Diſcours Préliminaire.

[IL ne manqueroit plus à préſent que de nomme auſſi les perſonnes qui veulent bien travailler en Hollande à perfectionner cette entrepriſe.]

EPITRE FAMILIERE

A M. LE COMTE DE * * *, EN LUI ENVOYANT DU PAPIER.

JE ne possède que les fleurs,
Dont vos mains ont paré ma tête,
Et dont les Graces pour ma fête,
Nuérent les vives couleurs.
Je n'ai pour tout bien qu'une lyre,
Ouvrage & présent de l'Amour,
Que le caprice ou le délire
Démontent cent fois en un jour.
Content d'une noble indigence,
Je n'encense que les vertus,
Et je perds avec nonchalance
La vaine faveur de Plutus;
Mon trésor est l'indépendance.
Je vois autour de mes foyers
Les plaisirs, las de l'abondance,
Se reposer sur mes papiers.
Or ces papiers, très peu gothiques,
Ne sont pas les Chartres antiques,
Où le sot orgueil des ayeux
Repaît de grandeurs chimériques
L'orgueil plus sot de leurs neveux.
Que sont des titres de noblesse,

Près

Près de ces recueils de tendresse,
Où le Dieu des vers m'a permis
De n'avoir d'art que la paresse,
De penser avec mes amis,
De sentir avec ma maîtresse!
Daignez recevoir la moitié
Des papiers à qui je confie,
Et les secrets de l'amitié,
Et ceux de ma philosophie.
Vous, qui sçavez associer
L'esprit, la justesse & la grace,
Qui sçavez si bien marier
Les roses avec le laurier,
Ecrivez, charmez le Parnasse;
Vous avez la plume d'Horace,
Il ne vous faut que du papier.

TRADUCTION LIBRE

D'une ODE D'HORACE, qui commence ainsi: *Æquam memento rebus in arduis.*

ODE

DAns tes malheurs, par la tristesse,
Damon, ne sois point abbatu:
Si la fortune te caresse,
Aux douceurs d'une folle yvresse
N'abandonne point ta vertu.

Tandis

Tandis que la sœur filandiere
N'a point devuidé ses fuseaux,
Et que l'aurore printaniere
D'une aimable & vive lumiere
Eclaire tes jours les plus beaux.



D'une solitaire prairie,
Vas fouler l'émail gracieux,
Et couché sur l'herbe fleurie,
De Pomar ou de Malvoisie
Bois le nectar délicieux.



Là, jouissant de la Nature,
A l'ombre sous de verds rameaux,
Tu verras couler l'onde pure
D'un petit ruisseau qui murmure,
Et fuit à travers les roseaux.



De fleurs nouvellement écloses,
Crois-moi, seme tous tes instans;
La mort qui détruit toutes choses,
Aura bientôt flétri les roses,
Dont tu couronnes ton printems.



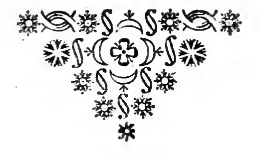
Ce vaste Palais qu'à la Ville
A grands frais tu viens d'acheter;
Ces jardins, ce champêtre azile,
Que baigne la Seine tranquille,
Il faudra dans peu les quitter.



D'héritiers une troupe avide
S'apprête à fondre sur ton bien;
Victime du sort homicide,
L'or de Crésus, le nom d'Alcide,
Ne te serviront plus de rien.



Riche, pauvre, berger, Monarque,
Nous allons tous aux mêmes lieux,
Obéir aux loix de la Parque;
Tôt ou tard, Caron dans sa barque
Nous conduira chez nos ayeux.



AVER-

AVERTISSEMENT du LIBRAIRE.

L'Expérience m'a fait connoitre combien une Feuille Periodique démande de ſoins, & combien il eſt difficile de la remplir dignement, & à point nommé; ſans alleguer ici, que ſouvent ceux qui vous promettent quelque choſe manquent de Parole, il ſuffira de dire que les bonnes choſes ne tombent pas toûjours à tems ſous la main & qu'elles ſont plus rares que l'on ne penſe. Cependant je n'ai formé ce Projet de Recueil de Piéces que dans le deſſein de ne donner que du bon à meſure qu'il en paroitroit ou qu'il m'en feroit procuré, en vieilles ou nouvelles Piéces: & c'eſt ce que je me réſerve encore de faire, en publiant de tems en tems un Volume tout entier à la fois. Ainſi je finis à donner ce Recueil par feuilles detachées & par ſemaine. Il compoſe déjà 5 Volumes in 8° dans leſquels j'oſe cependant aſſurer qu'il y a d'excellentes choſes & dignes d'être conſervées dans les Bibliotheques.



TA-

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Cinquième Volume.

MÉMOIRES & *Lettres pour servir à l'Histoire de la Vie de Mademoiselle* DE L'ENCLOS. . . . . . pag. 3
Imitation libre de la Prose, Dies iræ. 104
Reflexions sur la Grandeur de Dieu & la folie des Hommes. 106
La Défaite de la Raison. Cantatille. 108
L'Amant aveugle. 110
Discours Préliminaire des Editeurs de L'ENCYCLOPÉDIE ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts, & des Métiers. . . . 113
Histoire de la Félicité, par Mr. l'Abbé de Voisenon. 155
Suite du Discours des Editeurs de l'Encyclopédie. 162
Suite de l'Histoire de la Félicité. . 171
Suite du Discours des Editeurs de l'Encyclopédie. 177
Suite de l'Histoire de la Félicité. . 187

Suite

Suite du Discours des Editeurs de l'Encyclopédie. . . . . . . pag. 193
Suite de l'Histoire de la Félicité. . . 202
Suite du Discours des Editeurs de l'Encyclopédie. 209
Suite de l'Histoire de la Félicité. . . 218
Suite du Discours des Editeurs de l'Encyclopédie. 225
Suite de l'Histoire de la Félicité. . . 235
Suite du Discours des Editeurs de l'Encyclopédie. 241
Suite de l'Histoire de la Félicité. . 251
Suite du Discours des Editeurs de l'Encyclopédie. 257
*Epitre Familiere à Mr. le Comte de ***, en lui envoyant du papier.* . . . 330
Traduction Libre d'une Ode d'Horace. 331
Avertissement touchant ce Petit Reservoir. 334

Fin du Cinquième Volume.

Faute à Corriger.

A la page 155 de MOISENON, *lisez* de VOISENON.



